

COLLECTION L'ESPACE CRITIQUE
DIRIGÉE PAR PAUL VIRILIO

L'ART DU MOTEUR

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Galilée

VITESSE ET POLITIQUE, 1977.

DÉFENSE POPULAIRE ET LUTTES ÉCOLOGIQUES, 1978.

L'HORIZON NÉGATIF, 1984.

LA MACHINE DE VISION, 1988.

ESTHÉTIQUE DE LA DISPARITION, 1989.

L'ÉCRAN DU DÉSERT, 1991.

L'INSÉCURITÉ DU TERRITOIRE, 1993.

Chez d'autres éditeurs

BUNKER ARCHÉOLOGIE, éditions du CCI, 1^{re} édition, 1975.

L'ESPACE CRITIQUE, éditions Christian Bourgois, 1984.

LOGISTIQUE DE LA PERCEPTION – GUERRE ET CINÉMA I, éditions de l'Étoile, *Cahiers du cinéma*, 1984.

L'INERTIE POLAIRE, éditions Christian Bourgois, 1990.

BUNKER ARCHÉOLOGIE, éditions Demi-Cercle, 2^e édition, 1991.

PAUL VIRILIO

L'ART
DU MOTEUR

Galilée

© Éditions Galilée, 1993
9, rue Linné, 75005 Paris

ISBN 2-7186-0426-3 ISSN 0335-3095

*« Cette histoire, cet épisode, cette aventure,
donnez-lui le nom que vous voudrez. »*

Conrad

LE COMPLEXE DES MÉDIAS

« Vous devez tout voir, tout entendre
et tout oublier. »

Napoléon

Les médias industriels jouissent d'une dépravation singulière des lois démocratiques. En effet, si la télévision et, par osmose, la presse ne disposent pas, *a priori*, de la liberté d'annoncer de fausses nouvelles, notre législation leur accorde par contre le pouvoir exorbitant de mentir par omission, en censurant et frappant d'interdit celles qui ne leur conviennent pas ou pourraient nuire à leurs intérêts.

Le *quatrième pouvoir* – il est encore convenu de l'appeler ainsi – est donc la seule de nos institutions capable de fonctionner en dehors de tout contrôle démocratique efficace, puisque toute critique indépendante dirigée contre lui, toute solution de rechange demeurent inconnues du grand public,

simplement parce qu'elles n'ont aucune chance d'être largement diffusées et, par conséquent, de lui parvenir.

Il y a quelques années, les conclusions d'un colloque international sur la liberté de la presse en prenaient acte :

« La liberté de la presse et des autres médias demeure un idéal. Nul ne saurait circonscrire son champ d'exercice, ni définir avec précision quels sont les vrais détenteurs de cette liberté ¹. »

En définitive, la masse ignore tout des mass media et si en démocratie, chacun a droit à l'information dans la mesure prévue par la loi, il semble que le *quatrième pouvoir* est hors la loi ou au-dessus des lois, ces dernières s'arrêtant là où commence son véritable champ d'exercice. Cette situation *para-constitutionnelle* des grands médias industriels peut cependant s'expliquer de manière simpliste. Si les lois, comme le prétendait Montaigne, *sont dictées par des usages qui reçoivent indifféremment n'importe quoi et naissent de la mer flottante des opinions d'un peuple ou d'un prince*, les mass media qui disposent du pouvoir de gérer l'information et donc d'agiter la mer flottante de l'opinion publique, devaient fatalement s'emparer des usages et des mœurs et par là de cet ensemble incertain de règles et d'interdits qui fondent une législation dont ils sont devenus, au cours des années, les occultes

1. « Droit et journalisme : nature et limites de la liberté de la presse », colloque international organisé par l'université Laval, les 25 et 26 octobre 1984 au Québec et l'intervention capitale de Peter Desbarats.

inventeurs, et, cela, sous n'importe quel régime économique ou politique.

Parvenu en quelque deux cents ans à cette apogée où *il dit la loi*, le *quatrième pouvoir* voit pourtant son splendide isolement compromis. Tous les sondages d'opinion l'indiquent, rares sont ceux qui oseraient encore prétendre, comme hier Thomas Jefferson, que la liberté des médias est *la voie la plus efficace qui mène à la vérité* ou que le traitement de l'information est « objectif ».

Livrés à eux-mêmes à la fin de l'ère de la dissuasion, les médias industriels sont passés, comme le reste de la production de masse ces dernières années, du nécessaire au superflu et, enfin, au gâchis de la déréglementation et à des luttes intestines de plus en plus féroces, leur pouvoir de dénoncer, d'exhiber, de s'afficher se développant sans cesse au détriment d'un privilège de dissimulation devenu précaire. Si bien qu'actuellement, le vrai problème de la presse et de la télévision n'est plus tant ce qu'elles sont capables de montrer, mais bien ce qu'elles sont encore en mesure d'effacer, de cacher, et qui a constitué, jusqu'ici, l'essentiel de leur puissance. « Les médias ne sont pas un quatrième pouvoir, mais un contre-pouvoir, déclarait récemment le journaliste Jacques Derogy, il fait reculer tout ce qui est opaque, secret. »

Ce courageux champion du journalisme d'investigation ne semble pas mesurer les dangers d'une « mise en surface » généralisée qui, à court terme, menace d'extinction le petit écran comme

vingt ans plus tôt, le grand... ce qui à l'époque paraissait unimaginable. En effet, si l'on en croit le cinéaste Ray Harryhausen, c'est la *disparition de la censure* qui a progressivement stérilisé l'imagination des gens de cinéma, puis celle des spectateurs et provoqué enfin le déclin du cinéma industriel, avec la fermeture des salles et la mise en vente des studios.

De même, la situation de la télévision est devenue critique lors de la multiplication anarchique des chaînes privées, câblées ou hertziennes, de la popularisation du zapping, et surtout après l'abolition des anciennes limites géopolitiques de notre champ de vision, avec le dévoilement, en quelques mois, d'un monde qui se dérobaît jusque-là aux objectifs des caméras occidentales, derrière l'opacité du Rideau de fer ou du mur de Berlin.

Contre toute attente, la quatrième dimension du *Live*, que l'on prenait pour une formidable libération des médias, allait ébranler gravement leur crédibilité, autrement dit, la réalité même des faits éclairés avec tant de complaisance par les caméras et jusqu'à l'existence d'une quelconque vérité médiatique.

Enfin, moins de deux ans après son triomphe international de la guerre du golfe Persique, CNN aborde la crise et le *Wall Street Journal*, dans son numéro du 6 avril 1993, révèle les graves difficultés financières rencontrées par Ted Turner.

Sans limites visuelles pas d'imagerie mentale ou presque, sans un certain aveuglement, plus d'apparence tenable. Vouloir faire triompher l'image totale, celle du « grand objet » dont rêvaient les

matérialistes puis les documentaristes du début du siècle, souhaiter « l'égalité des spectateurs devant l'image » comme les publicitaires et, bientôt, les partisans d'une démocratie cathodique, « C'est se mettre nu devant des fantômes qui grâce à cette copieuse nourriture se multiplient fabuleusement... Ces spectres qui ne mourront pas de faim, alors que nous, nous périrons », écrivait Kafka à Milena, en 1922, un an avant sa propre mort ².

Maintenant, la question est de savoir jusqu'où les médias pourront se compromettre avec ce « nouveau spectaculaire » issu de l'urgence des techniques du temps réel, qui infiltre désormais l'ensemble de la communication de masse, à l'Ouest comme à l'Est, s'étendant indifféremment de l'information politique, économique, sociale ou judiciaire à de pseudo-divertissements libérés de toute censure : *reality base show*, clips musicaux, pornographiques, jeux interactifs, etc.

Conscient de la spécificité du danger encouru par les mass media, un homme de presse anglais, Andreas Whittam Smith, a pris les devants à la fin des années quatre-vingt, en élaborant une *charte de déontologie* où chaque cas de figure est soigneusement examiné : circonstances dans lesquelles on est en droit de s'introduire dans l'intimité de quelqu'un, question des avantages matériels et dessous-de-

2. Kafka renouvelait l'apocalypse du *Corpus Hermeticum* et l'approche des « noces monstrueuses des âmes et de la matière, ces âmes qui n'ont plus d'yeux mais des emplacements d'yeux avec lesquels elles scrutent, ouvrent, conquièrent ; la vision perdue par le *regard indiscret* ».

table... mais surtout, *limites du droit de réponse*³.

L'initiative de Smith a été rapidement suivie par onze journaux anglais et bientôt par *El Pais* et *La Republica*. Il ne s'agissait pas là d'un accès de puritanisme, mais de parer au plus pressé en préservant coûte que coûte le principal apanage de l'institution : *sa puissance de dissimulation*.

« Les journalistes anglais ont aujourd'hui une image aussi exécrationnelle que les bookmakers et les politiciens, déclarait encore A.W. Smith, avant d'ajouter l'essentiel : il y a deux ans, nous avons craint le vote d'une loi rendant obligatoire *un droit de réponse* à tout article critique, si les journaux continuaient de faire cavalier seul, sans afficher leurs règles déontologiques. »

A.W. Smith en demeure convaincu, *le quatrième pouvoir ne se partage pas*. Sans doute n'a-t-il pas oublié qu'à l'origine, *la MÉDIATISATION était l'opposé de la COMMUNICATION*, une survivance de la barbarie féodale, de l'ostracisme antique.

Jusqu'au XX^e siècle, être MÉDIATISÉ signifiait littéralement, être privé de ses DROITS IMMÉDIATS. L'empereur Napoléon I^{er} médiatisait ainsi, au gré de ses conquêtes militaires, certains princes héréditaires, les privant de leurs libertés d'action et de décision tout en leur laissant les apparences d'un pouvoir qu'ils n'étaient plus en mesure d'exer-

3. Propos recueillis par Philippe Gavi dans *Le Nouvel Observateur* du 15 octobre 1992. De leur côté, les sénateurs français ont décidé le 30 novembre 1992 de transformer le non-respect du droit de réponse dans un média à un délit comportant une sanction.

cer. Au lendemain du second conflit mondial, la « satellisation » des pays de l'Est par l'Union soviétique renouvelait encore cette procédure particulièrement perverse. Napoléon, ce grand « médiatiseur » à qui le temps a finalement fait défaut, était l'homme des victoires rapides, des campagnes militaires fondées sur la vitesse et la surprise. Presque logiquement, il a été aussi le géniteur méconnu de la presse industrielle en France, l'auteur indirect de ce qui deviendra un *complexe informationnel* moderne.

Un ensemble originellement formé avec le concours pour le renseignement, l'investigation et la censure, du ministre de la Police Joseph Fouché et de ses prosélytes tel le fameux Charles Louis Havas, avec aussi l'apport financier du douteux banquier Gabriel Julien Ouvrard, soumissionnaire des fournitures de l'armée ⁴.

Saint-Just, le théoricien de la Terreur, affirmait hier : « Lorsqu'un peuple peut être opprimé, il l'est. » Il n'est pas exagéré de prétendre aujourd'hui : « Quand un peuple peut être médiatisé, il l'est ! »

Pourquoi, dès lors, ne pas se préoccuper autant de l'industrialisation et de la commercialisation à outrance de nos outils de communication que de la prolifération de nos armes de destruction et de leur course commune, à l'ubiquité, à l'instantanéité ?

4. Antoine Lefebure, *Havas. Les arcanes du pouvoir*, Grasset, 1992.

Quand la question n'est plus tant de savoir à quelle distance se trouve la « réalité » transmise, mais à quelle vitesse son image vient s'afficher sur nos écrans, on peut se demander, en effet, si les médias industriels n'ont pas atteint un seuil de tolérance qui serait moins déontologique qu'*éthologique*... Pourront-ils s'éloigner indéfiniment des conditions « naturelles » de la communication, de cet équilibre du besoin et de la capacité qui la fonde ?

Nul n'ignore que la *capacité à communiquer* est pour l'homme, comme pour toute espèce vivante, l'indispensable condition de son *être au monde*, c'est-à-dire de sa survie. Capacité innée qui nous rend normalement aptes à faire la distinction entre notre environnement immédiat et les représentations que nous nous en faisons, notre imagerie mentale.

A cette première capacité d'adaptation au monde en mouvement qui nous entoure, s'ajoute celle, encore plus complexe, de distinguer entre ce que nous croyons réel et donc vrai, et ce qu'un autre individu peut considérer comme réel et vrai. Cette deuxième capacité nous permet grâce au langage (gestuel, vocal, graphique, etc.) de *nous mettre à la place* de cette autre personne, de *voir avec ses yeux*, de profiter de son système optique pour être prévenu d'un événement, nous *re-présenter* des êtres, des objets que nous ne voyons pas ou pas encore, et finalement pour agir en conséquence.

La communication « naturelle » exige donc une proximité audiovisuelle, des intervalles ou un territoire assez restreints, mais aussi, un nombre réduit

de communicants, possédant en commun des vocalisations ou autres signaux sémantiques ⁵.

Jusqu'à une époque récente, nos modes de connaissance et de représentation (arts, sciences, religions, guerre, activités sociales et sexuelles, etc.) dépendaient autant de nous-même (corps propre) que de cette capacité inouïe à nous dédoubler en nous identifiant à cet *alter ego*, littéralement cet *autre-moi* qui nous permettait de « voir » ou plutôt de concevoir le réel à distance et faisait que notre point de vue possédait un *relief social naturel*. Un peu comme le faible écartement des yeux d'un même individu crée le relief de l'image qu'il perçoit, sa *stéréoscopie*, grâce au léger décalage spatio-temporel de la motilité oculaire.

Mais revenons maintenant à la réflexion de Marcel Pagnol que j'ai citée si souvent : au théâtre, chacun des spectateurs dispersés dans la salle voit forcément une pièce différente. Au cinéma, en revanche, ces mêmes spectateurs, où qu'ils soient placés, verront exactement ce que la caméra a vu, c'est-à-dire *le même film*. Si bien que dans une salle où il y a mille spectateurs, il n'y en a plus en définitive *qu'un seul*, conclut Pagnol.

L'appareil de projection qui prétend remplacer « optiquement » l'*alter ego* (l'autre-moi), en donnant à voir comme *présent* au spectateur cloué dans son

5. D.L. Cheney et R.M. Seyfarth, « Truth and Deception in Animal Communication in Cognitive Ethologie », Lawrence Erlbaum Ass., 1991.

fauteuil ce qui se trouve naturellement *absent* et hors du cercle restreint de sa portée visuelle, élimine, de fait, le couple stéréoscopique qui jusqu'à composait et donnait vie au relief social du réel. Écoutons le grand documentariste François Reichenbach parler de cette disparition de « l'être percevant actif » : « Posséder une caméra a changé ma vie. Avec elle, à travers elle, j'allais asséner un autre regard sur toute chose... »

De « l'armement » de l'appareil photographique à « l'œil armé » du reporter ou du militaire en attendant la vidéo-surveillance policière, l'objectif dirige avec violence le regard humain sur les êtres et les choses, simplement, parce que, nous dit Wisemann, *les nouvelles techniques le permettent*. « Dès l'instant où j'ai possédé une caméra, poursuit Reichenbach, *je n'ai plus éprouvé aucun intérêt à être avec les gens, à vivre parmi eux, sans les filmer...* »

La caméra sera désormais entre lui et toute chose et le miracle du cinéma industriel sera de reproduire à des millions d'exemplaires cette rupture primordiale de la communication.

« Je suis la machine qui vous montre le monde *comme moi seul le vois* », écrivait Dziga Vertov, « l'homme à la caméra »... cette machine qui plonge les spectateurs inertes dans une forme sans précédent de solitude, une *solitude multiple*, puisque, comme le dit si bien Marcel Pagnol, dans la salle de cinéma où il y a mille spectateurs, il n'y en a qu'un seul ! Au début des années soixante, Herbert Marshall McLuhan, opposant l'écran à l'écrit, prétendait que la télévision, après la radio, avait restitué une immédiateté, une résonance universelle

que le livre avait fait disparaître au profit d'une appréciation séquentielle du monde.

Si selon Gaboriau, *le temps est une obscurité de plus* qui efface, un à un, les indices matériels et nous éloigne de la réalité des faits et des choses, qu'en est-il de l'effet de réel du temps-lumière, de la fausse proximité de ce monde sans épaisseur et sans ombre dont l'unification promise émerveillait McLuhan ?

A la fin des années cinquante, Fidel Castro avait décidé de s'adresser directement à des firmes publicitaires américaines pour promouvoir la révolution cubaine. Plus tard, durant l'*équilibre de la Terreur*, le *terrorisme privé*, encouragé principalement par un bloc communiste soucieux de déstabiliser les nations occidentales, imposait sa *puissance informationnelle* en se livrant à un documentarisme sauvage qui assurait à des minorités asociales, à des groupes restreints, une puissante couverture médiatique. On estime, par exemple, à un milliard le nombre de personnes qui ont suivi sur les écrans le déroulement des Jeux olympiques de Munich en 1972 et assisté sur le coup au massacre des athlètes israéliens par un commando palestinien.

Après l'effondrement du bloc de l'Est, on a vu les grands ensembles militaires se disperser en une multitude de ghettos nationaux, ethniques, économiques, fortement armés qui allaient bientôt prendre le relais du *terrorisme privé* avec leurs *mass-killer*, *sniper* et autres *tcheknik*... Mais aussi celui de la *stratégie anti-cité nucléaire*, en exhibant, cette fois devant les caméras, la destruction systématique et le « nettoyage » des villes historiques, la prise en

otage des minorités, la mort en direct des innocents, en Roumanie, en Irak, à Sarajevo, au Kosovo...

En fait de « ville-monde », la mise en œuvre intensive des techniques de communication a bien créé une résonance, celle, imprévue, de l'effet-caméra signalé par Pagnol, qui désormais étend la *solitude multiple* à des milliards d'individus, avec cette contre-culture du ghetto (post-industrielle, post-nationale, post-urbaine...) en train de couvrir l'ensemble d'une planète qui n'arrive pas elle-même à se libérer de son statut de ghetto cosmique.

Du ghetto naît le chaos qui déstabilise les mass media pris au piège de l'acte de guerre intérieure, du viol des droits de l'homme, du spectacle fascinant et sans cesse renouvelé de l'immolation et de l'agonie.

Comment ne pas apercevoir la similitude existant entre la purification ethnique dans les pays de l'Est et la situation critique des banlieues marginalisées des métropoles occidentales où se normalisent le vandalisme anonyme, la drogue, la prostitution, le racket, les affrontements armés des gangs raciaux, ou encore la dévastation des anciennes colonies en proie à l'anarchie militaire, à la famine et aux massacres tribaux ? Faut-il le rappeler, il y a une trentaine d'années déjà, la télévision américaine avait été considérée comme la principale responsable de ce que l'on a nommé alors la « révolution des aspirations montantes » aux États-Unis. En effet, le média préféré des minorités déshéritées, en exposant avec insistance dans les films ou les loteries publicitaires les luxueux objets de la société de consommation, avait été, au dire des experts, la

cause première des émeutes sanglantes qui se déchaînèrent dans les ghettos du sud du pays, puis plus au nord, à Detroit et Newark (1967). Responsabilité encore aggravée par les reportages télévisés de ces troubles, des meneurs noirs, tels Stokely Carmichael ou Rap Brown ayant peu d'émules jusqu'à ce que les chaînes de télévision et la radio, en leur accordant quotidiennement de longues heures d'antenne, n'en fassent de véritables stars.

La télévision, après l'avoir créée, attisait ainsi la violence dont elle était chargée de rendre compte au public, et cela, par la simple présence de ses caméras sur le terrain des affrontements, des meurtres et des pillages ⁶.

Cette interactivité de la « publicité » et de l'information devait rapidement inciter les militants et leaders étudiants à suivre l'exemple des minorités ethniques. Pour attirer l'attention des médias sur le ghetto universitaire, il suffisait d'incendier ou d'occuper les campus, ce qu'ils firent, bientôt imités par la foule estudiantine, ici et là dans le monde... En attendant que la masse toujours plus nombreuse des laissés-pour-compte ne fasse de ces procédés une coutume.

Avec la *glasnost*, les télévisions occidentales eurent ensuite la possibilité d'agir à distance les habitants des pays de l'Est, comme trente ans plus tôt les parias des ghettos américains, en exaspérant des désirs nés de l'enfermement, de la frustration et de la souffrance sociale, puis en parachevant leur

6. E. Emery, Ph.H. Ault et W.K. Agee, *Introduction to Mass Communications*, Dodd, Mead & Company, New York.

œuvre universelle, avec la diffusion, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, des images de soulèvements populaires réels ou simulés, aidant ainsi à la propagation rapide des troubles et ceci, jusqu'à la « révolte des ventres creux », en août 1991 à Moscou.

A cette occasion, les télévisions internationales transmettent en temps réel un épisode spectaculaire. Dans la nuit du 22 au 23, à la lueur de puissants projecteurs, la foule moscovite assistait au déboulonnage et à la chute de la statue colossale de Felix Dzerjinski qui se dressait en face des anciens bâtiments du KGB.

Mort en 1926, ce personnage avait été, en son temps, le maître de la diplomatie secrète soviétique et le théoricien génial de cette *désinformation stratégique* qu'il résumait en une phrase : « Les Occidentaux prennent leurs désirs pour la réalité, on va leur donner ce qu'ils désirent ! »

Fallait-il se laisser prendre encore à la dramaturgie télévisuelle entourant la mise à bas du colosse de bronze... Le rêve soviétique était-il ce soir-là une illusion qui se dissipait et le rêve occidental une illusion qui survivrait à la fin de l'ère de la dissuasion ?

Depuis longtemps, face à la redoutable machine de désinformation communiste, le monde capitaliste était lui aussi passé maître dans l'art de faire prendre les désirs pour des réalités.

La publicité, apparue modestement au début du XIX^e siècle dans la rubrique « faits divers », puis hissée au rang de partenaire financier destiné, croyait-on, à assurer la liberté matérielle et morale

de la presse à bon marché, allait, au fil du temps, atteindre un statut industriel et se tailler une place prépondérante au cœur même du complexe informationnel.

Au lendemain de la nationalisation des médias soviétiques, bien avant le new deal des années trente, la mise en œuvre de la société de consommation américaine avait rendu nécessaire la création d'un *marketing de masse*, capable de niveler les différences culturelle, économique, géographique, ethnique... avec l'intervention de l'État dans les domaines sociaux et industriels et, bientôt, la prise en sous-main, par les ministères concernés, d'agences photographiques, puis cinématographique et radiophonique.

Désormais, le mot *publicité* signifierait *propagande* et on passerait aux États-Unis de la simple promotion des biens de consommation à une information plus générale, cette dernière échappant progressivement aux journalistes existentiels pour échoir à l'industrie publicitaire et à ses différents agents.

Ce nouveau complexe s'attaqua d'abord avec succès au marché intérieur américain puis tenta en vain, jusqu'au second conflit mondial, de pénétrer les milieux européens.

Abattre un adversaire, c'est moins le capturer que le captiver, le champ de bataille économique ne tardera pas à se confondre avec le champ d'aperception militaire et le projet du complexe informationnel américain deviendra alors explicite : il visera la médiatisation mondiale.

Moins d'un an après l'explosion d'Hiroshima, le secrétaire d'État américain James Byrnes arrachera

à un Léon Blum vieillissant un important contrat financier comprenant une « annexe » dont les Français ne mesurèrent pas la portée : c'était la renonciation à la majorité des dispositifs de protection du cinéma français contre la concurrence des États-Unis. Les salles n'étaient plus tenues à projeter qu'un film français par mois. Cet accord devait effondrer la qualité et la vitalité du cinéma français.

Depuis 1986, après les négociations, de l'Uruguay Round, les libre-échangistes du GATT, à la requête des États-Unis, souhaitent encore étendre leurs capacités au *commerce des services* qui, selon eux, devrait englober *la culture et l'audiovisuel*, soit 35 % des transactions mondiales, alors qu'en Europe le marché de « l'image » est déjà dominé à 70 % par les États-Unis et en Afrique, à plus de 90 %⁷.

Avec un certain retard, un publiciste français pouvait donc déclarer à la fin des années quatre-vingt *la publicité c'est la démocratie* et briguer en même temps un fauteuil d'immortel à l'Académie. Le traditionnel discours politique étant devenu une langue morte qui a rejoint dans les limbes de la désinformation un discours intellectuel lui aussi en cours d'épuisement, pourquoi un publicitaire ne prendrait-il pas place sous la Coupole, après les cardinaux, les maréchaux, les gens de sciences, de lettres, de cinéma ou de presse, pourquoi le langage

7. Jack Ralite, devant les menaces du GATT, a lancé une série d'actions contre cette prise de pouvoir médiatique, notamment aux états généraux de la Culture et au Parlement européen en 1993.

publicitaire ne serait-il pas consacré, à son tour, comme un académisme de plus ?

Étroitement intégrée à la propagande d'État, taxée d'immoralité par ses détracteurs et notamment les ligues de défense des consommateurs (a-t-on le droit de tenter et à plus forte raison de décevoir à ce point les citoyens sans tomber dans l'illégalité ?), la publicité n'est-elle pas parvenue à saturer indifféremment toutes les sphères de pouvoir – sport, science, philosophie, éthique, culture, aide humanitaire – sans compter les pressions qu'elle exerce sur l'État démocratique lui-même, au travers d'un monde parlementaire psychologiquement fragilisé. Au point que les membres de son puissant lobby de Washington se disent prêts « à s'associer à la recherche de solutions à tous les problèmes qui se posent au peuple américain ». Une population dont chaque individu serait soumis, en moyenne, à plus de quinze cents manifestations publicitaires par jour, sous des formes ostensibles, déguisées ou subliminales ⁸.

De même, l'ampleur sans cesse accrue du marché d'exportation des « services » que l'industrie publicitaire américaine contrôle (films, cassettes, revues, compacts...) peut paraître à des libre-échangistes comme L.T. Steele « le moyen véritable d'édifier le monde de demain » !

Il y a peu, un directeur de la chaîne TF1 déclarait : « A la télévision, de plus en plus, il n'y a pas de ligne jaune entre les programmes et l'informa-

8. *Introduction to Mass Communications, op. cit.*

tion... Il y a cependant une ligne rouge qui est le journal télévisé et qui est le domaine exclusif des journalistes. Tout le reste est une zone intermédiaire où presque partout, sauf dans les jeux, se glisse de l'info. Il n'y a pas de frontière et surtout pas pour le public, entre l'information et le reste du programme. Ainsi, lorsque nous avons proposé une grande émission, nous avons désiré la confier à Anne Sinclair et Christophe Dechavanne, une journaliste, un animateur, c'est le meilleur exemple de l'harmonie qui doit exister sur une chaîne. »

Un tel message est à décrypter en remplaçant le terme *information* par celui de *complexe informationnel*. Au moment où la simple interdiction de la publicité pour le tabac ou l'alcool menace de disparition la plupart des périodiques de la presse écrite et certaines chaînes privées, il apparaît que *l'annonce pub* et *l'annonce info* constituent un parfait paradigme. Il n'y a plus de ligne rouge nulle part et la totalité des programmes de télévision est entrée, au fil du temps, dans cette *zone intermédiaire* où règne la seule contrainte économique. Quant aux personnes évoquées, chacun sait que les individualités ne cessent de disparaître de la faune cathodique, les soi-disant amuseurs pouvant être mis au placard d'un instant à l'autre comme n'importe quel robot ménager hors d'usage. De son côté, madame Sinclair n'est pas à proprement parler une « journaliste » dans la mesure où elle ne peut assurer aucun suivi de l'actualité. Pourquoi, dès lors, ne pas associer de tels spécimens ?

Un journaliste demandait récemment à Maurice Levy, le patron de la vieille société Publicis : « La

publicité n'est-elle pas confrontée aussi bien que le politique et les médias à une sorte de crise de confiance ? »

Aux États-Unis, les *networks*, qui contrôlaient 80 % des dépenses consacrées aux campagnes publicitaires nationales à la télévision, ont vu ces derniers temps leur hégémonie remise en cause. Passé de quatre milliards de dollars en 1947 à plus de vingt-cinq milliards à partir des années soixante-dix, le chiffre d'affaires annuel de l'industrie publicitaire américaine ne cesse lui aussi de s'effriter dangereusement.

Dès le début de cette crise de crédibilité, certains publicitaires italiens ont estimé qu'il était temps de jeter le masque et de poser à nouveau la question fondamentale : *aujourd'hui, qui médiatise qui ?* Étant donné l'état de délabrement d'une société de consommation appelée à disparaître sans délai, il était urgent de rééquilibrer un couple info/pub devenu anachronique : grâce à l'impact du *Live*, le terrorisme international fournit à l'information un grand nombre d'images chocs capables de médiatiser les foules à peu de frais... la publicité pourrait donc lui emprunter son esthétique, la répulsion remplacerait l'attraction et les pseudo-séductions des clips *show off* des années quatre-vingt, trop coûteux et inefficaces. Luciano Benetton en a pris acte : « Les gens sont plus intelligents que les publicitaires. Ils vivent dans le monde réel. »

A l'instar du terrorisme, la publicité devra rapidement officialiser son statut *de grande puissance informationnelle*. Comme lui, elle détruira les derniers tabous, elle exhibera complaisamment la souf-

france, l'agonie, la mort, le désastre écologique... Elle s'attaquera à la démocratie, à l'art, à la politique, à la religion. Co-productrice de Culture-Pub, Anne Magnien note en avril 1992 : « Benetton a trouvé *une brèche dans les médias* qui, il faut le croire, ne jouent plus leur rôle de relais *pour une prise de conscience*. Les marques s'appuient sur un marketing de valeurs qui font défaut aux institutions... L'échec commercial est la meilleure des sanctions, plus morale que celle des censeurs. »

Quelle « morale » sinon celle de la fin, de l'eschatologie de la communication sociale ? Au bout d'une trentaine d'années de performances audiovisuelles, le complexe informationnel est placé devant une équation nouvelle : *un homme = un ghetto*. La radio et la télévision ne s'adressent plus qu'à la masse anomique qu'elles ont contribué à créer, marécage social inextricable dont les acteurs survivent tant bien que mal dans la *solitude multiple*, marginaux, divorcés, chômeurs, membres des minorités ethniques, sexuelles ou sanitaires, enfants des familles monoparentales livrés à eux-mêmes. Les mass media et leurs ambitions démocratiques semblent arrivés à un point de non-retour, un seuil de tolérance où leur puissance spécifique s'efface au profit d'autres types de dépendances, plus solitaires, plus « près du corps »... C'est le cas pour les enfants des ghettos américains, accrochés à la drogue, à la porno, au meurtre, et déclarant que la presse et la télévision sont des trucs de vieux et de Blancs.

Déjà, le publiciste Philippe Michel déclarait : « La pub ne doit pas faire vendre mais créer des

attitudes. » Ce que l'on nomme aujourd'hui publi-reportage a débuté avec les clips-rock, mais surtout les campagnes anti-alcooliques, anti-tabac et anti-drogue. Comme l'affirmait Charles Manson : « Si vous ne m'aviez pas dit que la drogue existait, je ne me serais jamais drogué. » On ne connaît pas, en effet, de publicité qui détourne de consommer quoi que ce soit !

Il en va de même, lorsqu'en 1993, pour les besoins d'un grand magazine féminin, une « reine de beauté » élégamment vêtue est filmée en train de courir dans les ruines de Sarajevo parmi les véhicules éventrés, imitant la fuite mortelle des habitants de la ville pris sous le feu des *snipers*. La mire du photographe de mode se confond alors absolument avec celle de l'assassin embusqué, c'est son excitation solitaire que nous sommes invités à partager.

Durant la dernière guerre mondiale, les services de propagande évitaient ce genre de performances, simplement parce que croyant au rétablissement probable de la paix, il était nécessaire d'en garder à l'esprit les symboles les plus précieux – prospérité, culture, sports, spectacles, famille. A l'opposé, associer la beauté et le meurtre, c'est créer l'impasse, une situation de non-retour, stimuler le désir de destruction d'un monde que l'on veut « achever ». Anne Magnien a donc raison, le publi-reportage élimine les derniers tabous, mais comme le « nouveau terrorisme » qui s'attaque aux musées, aux églises, aux monuments historiques (en Italie, en Suisse, en Turquie) qui massacre les touristes, les intellectuels, les journalistes, les gens qui passent...

Après les vieux multiples de Warhol et de quelques autres, la démultiplication de la puissance informationnelle devient le nouvel objet de la contre-culture. Élisabeth Sussman, la principale responsable de la biennale du Whitney Museum of American Art de New York, alignant ses propos sur ceux des publicistes, déclarait au printemps 93 : « Il est nécessaire de redéfinir le monde de l'art *en des termes plus réalistes* ». Parmi les diverses « leçons de contextualisation » de l'exposition, on était donc invité à revoir, pour la énième fois, la célèbre bande-vidéo du passage à tabac de Rodney King, mais présentée et signée du nom de son « auteur », George Hollyday, le vidéaste-amateur qui avait été le témoin des violences policières, et aussi la cause indirecte des émeutes, des meurtres et des pillages de Los Angeles, en avril 1992.

De l'illusion d'optique du moteur cinématique (la vérité vingt-quatre fois par seconde !) à la résolution finale de la clairvoyance humaine par la vitesse absolue des ondes électromagnétiques, la médiatisation technique a progressivement renouvelé les techniques de la médiatisation primitive, tentant de confisquer sans violence directe nos droits immédiats, aggravant sans cesse les mises à l'écart de l'ancienne ex-communication, plongeant le plus grand nombre dans un *effet de réel* devenu socialement intenable et le chaos géopolitique qui en résulte maintenant.

Ne nous y trompons pas, la *liberté des médias* (droit démocratique, liberté légitime d'informer, de communiquer, de se déplacer...) est inséparable désormais de leur *puissance de libération* (démul-

Le complexe des médias

tiplication, prolifération, accélération, armes de communication...), de la formation d'un redoutable amalgame entre un *état de droit* et un *état de fait*.

UN COUP D'ÉTAT INFORMATIONNEL

Puisque le mouvement crée l'événement, le réel est *cinédramatique* et le complexe informationnel n'aurait jamais atteint sa puissance actuelle, s'il n'avait été d'abord un *art du moteur* capable de rythmer la perpétuelle mutation des apparences ¹.

Depuis les records atteints dès 1814 dans les domaines de la fabrication et de la diffusion, lorsque John Walter II, directeur du *Times* de Londres, installe la première presse à vapeur vraiment efficace, capable de tirer mille feuilles à l'heure et bientôt remplacée en 1827 par celle de Cowper et Applegarth qui imprimait cinq mille feuilles à

1. Karl Kraus emploie le terme « cinédramatique » dans *La Nuit venue*.

l'heure de chaque côté, en attendant la première rotative, en 1848, et dix ans plus tard, une machine tirant à vingt mille feuilles à l'heure, puis à la fin du siècle, l'accélération de la composition, grâce à l'invention du linotype par Ohmar Mergenthaler.

Sans oublier que le *Times* gagnait encore trois heures sur ses concurrents en expédiant directement les journaux vers la province par le train de la gare d'Euston. La presse en Grande-Bretagne comptera jusqu'à vingt-cinq millions d'exemplaires timbrés par an vers 1810 et, dix ans plus tard, trente millions ².

Après les naufrages et les déraillements de l'accélération maritime et ferroviaire, les collisions et les crashes de l'automobile ou de l'avion, les presses à vapeur puis les rotatives et les rotatives à images de l'illusion filmique, ce seront les trains d'ondes qui reproduiront avec les signaux radio et vidéo leurs catastrophes spécifiques. Nouvelles qui sont de la dynamite, informations qui explosent comme des bombes, machines infernales des campagnes d'opinion ou de la propagande belliciste, et même épidémies, puisque comme l'écrivait récemment maître Gisèle Halimi : « Rien n'est plus contagieux qu'une démarche de libération. »

Lord Beaverbrook, grand patron de presse britannique mais aussi directeur de l'aéronautique

2. De nombreuses informations commentées ici sont extraites des ouvrages de Charles Ledré, *Histoire de la presse*, Arthème Fayard, 1958; Jean Morierval, *Les Créateurs de la grande presse en France*, 1934; Eugène Hatin, *Histoire politique et littéraire de la presse en France (1859/1861)*.

militaire en 1940, avait pour devise : « Quand je trouve l'organisation, je désorganise. »

Déjà, sous le Second Empire, Pascal Grousset, rédacteur de *La Marseillaise*, comparait cette feuille à succès à « un torpilleur lancé à toute vitesse contre les plaques blindées du navire impérial ». Peu après, au sein d'une presse à bon marché, abusant des libertés républicaines pour s'enrichir de la crise économique, du scandale et de la mise au pilori des personnes morales, des publications, tels *Le Père Peinard* ou *L'En Dehors*, allaient jusqu'à fournir aux lecteurs, tentés par l'anarchie et le crime, des formules de fabrication d'engins explosifs et poussaient même la complaisance jusqu'à désigner leurs victimes éventuelles. Parfaitement conscients de cette façon mutuelle de s'orienter de la presse et de l'événement, les anarchistes inventent alors « la politique en actions ». L'un d'eux, Jules Bonnot, grand novateur en matière criminelle, prend l'habitude de narguer les chefs de la Sûreté parisienne, par l'entremise de la presse. Et durant le siège de la bâtisse où il va trouver la mort le 28 avril 1912, il écrit : « Je suis un homme célèbre. La renommée claironne mon nom aux quatre coins du globe. Il y a de quoi rendre jaloux ceux qui se donnent tant de peine pour faire parler d'eux. » De même, à la veille de la Grande Guerre, l'ensemble de la presse belliciste incitera les patriotes à assassiner Jean Jaurès – ce sera chose faite le 31 juillet 1914. Près d'un siècle plus tard, le présentateur et ancien légionnaire Charles Villeneuve comparera encore la chaîne TF1 à « un porte-avions nucléaire qui serait doté avec l'émission Télé-Vision, de l'arme nucléaire

tactique » !... N'en doutons pas, au fil du temps, *seuls les vecteurs changent*. « Supprimer l'éloignement tue », affirmait hier René Char. Accroître sans cesse la puissance de libération des médias, c'est rapprocher démesurément ce qui se tenait caché par la distance ou le secret, lointain et naturellement étranger à chacun de nous ; c'est donc courir le risque de réinventer ici et maintenant *une barbarie* (*barbaros*, étranger, celui qui ne parle pas la même langue...), autrement dit, *inventer l'ennemi*.

Parce que *l'esprit des hommes armés flotte toujours incertain*, les anciens Grecs accordaient le bénéfice d'un certain aveuglement aux aèdes chargés de les renseigner par leurs chants itinérants, sur les apparences d'un monde où ce qui arrive, la surprise, l'accident, l'irruption de l'intempestif, tout ce qui dans l'invisible mouvement du temps ne peut être immédiatement perçu ; *ce qui échappe même aux regards des vieillards qui ont vu succomber plusieurs générations* se confond avec la tyrannie ubiquitaire de dieux vindicatifs, fomentateurs de rumeurs, de haine et de songes malsains, présents en toute chose et dont on ne sait rien, sinon par ouï-dire ³...

Après quelques millénaires, on se rend compte que notre époque, pourtant impie, n'a cessé de parer la puissance de ses outils de communication des

3. D'après *L'Illiade*.

attributs menaçants de la théocratie et que la miraculeuse crédibilité des médias, aujourd'hui remise en cause, n'était peut-être que l'un des derniers avatars d'une infaillibilité jadis surhumaine : Au début du XIX^e siècle, les grands journaux américains pouvaient encore se poser moins comme des sources d'informations, que comme « paroles d'évangile » et censeurs dans les domaines sociaux, économiques ou politiques. Le *New York Tribune* (deux cent mille exemplaires par jour en 1860) était surnommé « The Great Moral Organ » et F. Luther Mott le classait juste *après la Bible* !

Depuis les temps les plus reculés, les « dieux » ont toujours fait figure de vecteurs : ainsi, les Égyptiens avaient pris l'habitude de traduire le nom du dieu Toth (inventeur de la parole et de l'écriture) par celui d'Hermès qui sera le médiateur chargé de faire transiter les messages, de négocier les changements et les transitions mais aussi, de guider, de tromper, d'orienter, d'égarer... tradition poursuivie avec les nombreuses incarnations de l'Hermès-Mercure gréco-latin, volatile et polymorphe. Impliqués dans le « secret des dieux », les premiers médias ont donc investi dans l'hermétisme. La correspondance écrite qui en comblant la distance devance l'arrivée de l'événement, pouvait en effet se confondre avec le « c'était écrit » du *fatum*... Dans un passage de *L'Iliade*, Praetos envoie en Lycie Bellérophon qu'il veut faire périr, en lui confiant « un funeste message, une tablette aux plis fermés où se lisaient maints signes meurtriers ». Cryptogrammes réservés à un petit nombre d'initiés communiquant malgré l'éloignement, devinettes,

signaux sémantiques gravés sur un arbre, un roc, qui indiquent un rendez-vous, marquent un trajet, attendant un nomade au passage.

Quand l'usage d'une langue et d'une écriture se généralise et devient le garant de lois démocratiques, l'antidote apparaît aussitôt avec de nouveaux codes épistolaires. Plutarque fait état de méthodes secrètes de correspondance utilisées par les Spartiates... Cependant, la cryptographie proprement dite, dans le sens de substituer des chiffres, des mots, des symboles, serait d'origine sémitique. Le prophète Jérémie est sensé s'en servir l'un des premiers, bien avant que les hommes de pouvoir, comme les césars divinisés, ne mettent en pratique des variantes de ses applications simples.

Du secret du message comme appropriation du *fatum* divin, on devait passer à ses détournements décisifs : les régimes militaires de l'ancienne Grèce, comme la timarchie (Sparte) reposaient sur un partage arithmétique des biens (dépouilles) et sur celui, géométrique, de l'espace (colonisation). Le changement d'échelle des conflits avec la fin des combats locaux et la naissance des grands États Hellènes exigera un nécessaire partage de l'information, débouchant bientôt sur une *théorie de la médiatisation*.

En une génération, les *histoires* (*historia*) d'Hérodote, encore proches de la tradition homérique, font place au *surjournalisme* de Thucydide, rendant compte des guerres auxquelles il assiste. Écartant l'énigme des interventions divines, il s'intéresse aux témoignages des témoins directs, apportant les garanties de leur exactitude par des systèmes de

recoupement de l'information et une sérieuse analyse critique.

L'histoire grecque conserve cependant une forte charge émotionnelle où se font jour les nécessités militaires de la cohésion démocratique.

En effet, *on ne s'improvise pas plus un citoyen qu'on ne devient tout seul un tueur*. Il faut des rites communs, un certain état de transe pour parvenir à quitter le corps propre, à se dédoubler, à passer de son *identité* à l'*identification* à un *guerrier déjà mort dans la Cité*.

Parce qu'on trompe plus facilement une foule qu'un seul homme, la formation de l'*opinion publique* en Grèce s'apparentera à la transe militaire. Elle sera, nous dit Platon, « une *puissance intermédiaire* qui erre entre le savoir et l'ignorance, appréhendant la multitude des choses ». Et il ajoute : « Le monde visible est le domaine de l'opinion. » Socrate s'inquiétera de la formation des enfants grecs, d'une éducation basée sur les contes homériques, et le chant des aèdes, avec leur lot de crimes, d'incestes, de violence, de haine, de vengeances et d'atrocités familiales qui, à son sens, n'ont sur eux aucun effet cathartique, tout au contraire... pas plus, d'ailleurs, que le théâtre tragique qui lui fait suite. *Capables d'émouvoir tout le monde et tout de suite*, les chantres de la tragédie vont de cité en cité. Ils rassemblent les multitudes dans des théâtres qui comme celui d'Épidaure comptent déjà quatorze ou quinze mille places. Là, ce qui est annoncé, chanté, imaginé, critiqué, devient pour tous *du domaine du visible*. Quant au secret, aux vérités intimes, ils sont désormais considérés comme une

rupture de la communication de masse, toute vérité démocratique devant se chercher en commun, devenir collective, au théâtre, au même titre qu'à l'assemblée ou au tribunal. Platon fait alors un constat objectif : *On peut facilement obtenir l'imitation de l'apparence mais pas la réalité.* « Comme un magicien qui se sert de ses miroirs peut rapidement, très rapidement même, *faire* le soleil et les astres du ciel, la terre, lui-même et les autres êtres vivants... »

C'est bien d'un *plagiat du monde visible* qu'il s'agit déjà sur la scène du théâtre antique et le premier mass media, chargé de rompre le secret et d'éduquer l'opinion, n'est qu'un trucage de la réalité, une mise en scène avec changements de décors, déguisements, machineries, *deus ex machina*... Dans *La République*, Platon constate encore que les démocraties ne manquent pas de « charmes », elles sont, dit-il, « un véritable bazar des constitutions », – une vitrine où s'accumule l'ensemble hétéroclite des illusions d'optique... « comme un de ces vêtements bigarrés qui font la joie des enfants et des femmes ». *Mais existe-t-il des États qui ne soient pas pervers ?* conclut le philosophe.

Sur le champ de bataille, la logistique disciplinaire des nouvelles armées démocratiques ne doit-elle pas réaliser aussi l'incorporation abusive des parties en un tout capable d'un mouvement commun ? Suggestions et hallucinations foisonnent, les machines de guerre se multiplient, les miroirs ardents fabriquent l'aveuglement ou l'incendie, et quand « l'illustre Hector tend les bras à son fils, l'enfant épouvanté se couche sur le sein de sa nourrice à la belle ceinture, il crie à la vue de son

père, du bronze et de l'aigrette en crins de cheval qui s'incline, terrifiante, en haut du casque » (*L'Iliade*, VI).

Sans cesse, quand dans l'Antiquité grecque, on oppose la démocratie à la tyrannie d'un seul ou d'un petit groupe, on prétend substituer à une violence physique brutale, une violence morale permise par une médiatisation de masse qui s'en prend au concept même de réalité. Il est donc naturel que dans des États-Cités où l'on s'adonne à une telle cinédraturgie, certains faux philosophes et sophistes, à partir du IV^e siècle avant notre ère, se mettent à développer des techniques de persuasion de plus en plus perverses. Cette *éloquence antique* qui se souciait peu de la véracité ou de la fausseté de quoi que ce soit et se contentait de presser l'allure des événements en marche, de renseigner sur l'instabilité du monde.

Comme le Thrasymaque de Platon, chasseur de jeunes gens et de profits divers, faux rhétoricien et délateur à l'occasion, mais excellent malgré tout « à soulever la multitude puis à la calmer *comme par enchantement* ». Pour Lucien, l'éloquence est comme le tribunal ou le théâtre, « un combat contre l'inertie d'images que *l'on ferait voir mais qui n'auraient ni mouvements, ni signes de vie* ». Sénèque estimait de son côté que le fait d'être comprimé dans un vers, dans une devise, donne à la pensée *la force d'un projectile lancé par un bras*

vigoureux. L'éloquence est moins un moyen de communiquer qu'une arme de communication avec laquelle l'énergie d'informer se double souvent de celle de dénoncer, d'agresser... Nul ne savait mieux que Thrasymaque lancer ou réfuter une accusation, note encore Platon. Les sites archéologiques regorgent des vestiges de cette éloquence démocratique, de ces *ostrakons*, déchets d'une multitude de votes appelant des décisions souvent irrévocables, tessons de poteries, coquilles gravées sur lesquelles s'inscrivait, jour après jour, le destin cinématographique de la *polis* et la nécessité, pour chacun, *d'être là où tous les autres sont*, en un même point de l'espace, l'*agora*, le théâtre, le stade, le tribunal... On a souvent qualifié l'ostracisme de *vote à l'envers*. Il est bien en effet une survivance de l'athymie et de la lapidation primitive, du meurtre collectif. Mais on peut se demander aussi si l'ancienne tyrannie convenait encore aux dimensions sans cesse accrues de la Cité, au chaos urbain en général, si elle pouvait y conserver son efficacité ? Au niveau « policier », la communication de masse, en devenant un système de délation généralisé, était autrement efficace.

Un peu comme le langage *politiquement correct*, cette soi-disant rigueur verbale (*culturally sensitive*), dont souffre actuellement la démocratie américaine, a des relents de lynchage, « dans ce système morose qui conduit à l'anarchie mais prétend résister à la réduction de tous les hommes à quelques-uns » (Emerson), l'éloquence délatrice antique ne visait pas à punir des crimes, des attentats dirigés contre la *polis*, mais à les prendre de vitesse, à les

frapper d'avance grâce à une vigilance obsessionnelle, prenant la forme d'un *sondage statistique permanent*.

Ostraciser un groupe ou un personnage, c'est « débarquer » un indésirable, celui qui par l'ambition, le génie particulier ou les services rendus, prend trop de poids et risque de détraquer la machine démocratique, à la manière d'Hercule exclu de la nef des argonautes parce qu'il pesait trop lourd et menaçait le navire de naufrage.

Aux États-Unis, en 1890, l'analyse des résultats d'un recensement au moyen de cartes perforées avait permis déjà une évaluation plus rapide et plus souple des statistiques. Cent ans plus tard en France, lors des élections de septembre 1992, le rôle des *sondages télévisés* a été plus impressionnant que jamais. On a même songé, contrairement à la loi, à prolonger leur divulgation jusqu'au dernier moment, sous prétexte de *démocratiser l'information*. Certains, comme René Rémond, ont même parlé des sondages électoraux comme d'un *premier tour*.

Autre esquisse d'une future *démocratie cathodique*, dans certaines circonscriptions, on a testé pour la première fois la carte à puce pour comptabiliser électroniquement les votes et accélérer ainsi la publication des résultats.

Chaque régime nouveau, quand il émerge, demeure inconnaissable parce qu'il conserve certains traits de celui qui le précède, comme un fils garde certains traits de son père. Nous serions ainsi

passés, sans nous en rendre compte, de la simple gestion statistique à un nouveau phénomène de *représentation*, de théâtralisation virtuelle du monde réel.

Il a fallu attendre la fusion/confusion de l'information et de l'informatique, pour obtenir celle *du secret et de la vitesse*. D'abord avec les premiers décodeurs militaires devenus opérationnels lors du second conflit mondial – ancêtres de nos ordinateurs et de nos logiciels, mais aussi héritiers de la vigilance obsessionnelle et de la prévoyance des démocraties antiques... Ensuite, avec la transmission et la transcription du message, de l'image, en temps réel, on sera tenté de pallier tout comportement erratique du public et d'obtenir finalement des *taux de réussite* (pouvoir de prédiction correcte) supérieurs à ceux des méthodes statistiques classiques, dans les domaines économique, militaire, industriel, et bientôt politique.

Si le destin de l'État-Cité dépendait de l'obligation pour chacun de se trouver là où sont les autres, le sondage télévisé n'est plus pour les victimes de la solitude multiple qu'une vague simulation de l'antique rassemblement, du déplacement des citoyens vers les urnes et de la décision finale.

Nous l'avons vu, l'écart diminue sans cesse entre la promptitude du pronostic et les lenteurs de l'acte politique réel, amenant déjà certains à confondre ce dernier et l'affichage prématuré de ses résultats sur l'écran de télévision. Après les *wargames* et autres jeux-réflexes, pourquoi ne pas légaliser des *simulateurs politiques binaires*, un vote électronique à domicile qui pourrait agir instantanément,

Un coup d'État informationnel

un « bazar des constitutions » qui serait devenu une *vitrine cathodique* – un *logiciel démocratique* dont seul un petit nombre d'informateurs initiés détient les programmes « politiquement corrects ». Il y a longtemps que le principe de ce nouveau jeu interactif est à l'étude, le président américain Richard Nixon en a été, au début des années soixante-dix, un chaud partisan.

Tennyson prétendait que les démocraties portent en elles, avec une certaine anarchie, les prémisses de leur disparition et la probabilité d'un retour vers la tyrannie. De même, le partage anarchique des techniques de représentation, en provoquant l'implosion du monde visible qui était le domaine de l'opinion publique, nous précipite inexorablement vers cette phase ultime de la *médiatisation* politique, redevenant le privilège de groupes de moins en moins nombreux, détenteurs d'un dernier amalgame de la vitesse de la lumière (le secret) et de l'abusives éloquence des chiffres, des messages, des images (l'information).

L'EFFET DE RAPETISSEMENT

Avec l'accélération, il n'y a plus d'ici et là, seule la confusion mentale du proche et du lointain, du présent et du futur, du réel et de l'irréel, mixage de l'histoire, des histoires, et de l'utopie hallucinante des techniques de communication, usurpation informationnelle qui longtemps s'avancera masquée par les oripeaux de ces idéologies de progrès, purifiées de tout jugement, sur lesquelles Merleau-Ponty s'interrogeait à la fin de sa vie : « Les mêmes mots, idée, liberté, savoir, n'ayant pas ici et là le même sens faute d'un unique témoin qui les réduise au même dénominateur, comment verrions-nous croître à travers les philosophies, une seule philosophie ? » Faute d'occuper la même place en même temps

grâce à l'illusion d'optique de la visée cinématographique, les hommes du XIX^e siècle pouvaient espérer partager bientôt un *même temps* en comptant sur les excès de vitesse des moyens de transmission et de communication : « L'évolution de la culture ressemble à la marche d'une armée (...). Il se peut que je vive en 1913, mais l'un de mes voisins vit en 1900 et l'autre en 1880 (...). Le paysan des hautes vallées du Tyrol vit au XII^e siècle... Heureux les pays comme l'Amérique qui n'ont pas de traî-nards ni de maraudeurs ¹ ! »

Pour Adolf Loos comme dans la théorie darwinienne, élaborée pendant le tour du monde du Beagle, plus l'éloignement d'ici à là est grand, plus l'indigène paraît vivre dans des temps reculés, pré-historiques, épargnés par le mouvement du progrès.

Que cette perspective spatio-temporelle soit annihilée par les effets de l'accélération des techniques de communication, alors tous les hommes sur la terre auront quelque chance de se croire plus *contemporains* que *citoyens* et de glisser simultanément de l'espace contigu et contingenté du vieil État-Nation (ou État-Cité) abritant le *demos*, à la communauté atopique d'un État-Planète.

Signe précoce de ce coup d'État informationnel d'un nouveau genre, les premières gazettes (de l'italien *gazetta* – petite monnaie) sont appelées en France des *courants*. La complexité du terme venu du latin *currere*, indiquant simultanément la rapidité d'un déplacement d'ici à là dans l'espace, mais

1. La conférence d'Adolf Loos « Ornement et crime » – « Manifeste du fonctionnalisme intégral » – en 1908 à Vienne.

également, *ce qui est en cours dans le temps*, qui n'est pas achevé au moment où on l'écrit, où on le lit. Et en effet, avant de devenir un périodique, le courant était un journal intime ou encore un compte-rendu de réunions importantes, de voyages lointains, le journal de bord de la navigation...

De même, les gazettes étaient aussi de simples lettres, une chronique privée réservée à un nombre restreint de lecteurs, avec ses rumeurs, son lot de commérages et de nouvelles, un art d'écrire qui en plein XVII^e siècle rompt avec les techniques et les règles de la littérature classique. Mme de Sévigné appelait ses lettres des gazettes, justifiant la réflexion de Marcel Proust : « Elle (la Marquise) ne présente pas les choses dans l'ordre logique, causal... »

Sous Louis XV, les galeries éventrées du cloître des Cordeliers donnaient asile aux nouvellistes *parlants* et *écoutants*. De fait, la presse devait naître en France, dans ces lieux publics où se tenaient entre demandeurs et donneurs d'informations manuscrites ou orales, des *bourses d'échanges* appelées *pelotons* qui seront les lointaines initiatrices des futures grandes agences internationales, telles Havas en 1830, puis Reuter's à Londres, Wolf à Berlin ou Associated Press à New York.

Les nouvellistes mondains et politiques fréquentaient les salons et cercles littéraires et philosophiques, les cafés politiques comme le Procope, les promenades, les Tuileries, les Feuillants, les galeries marchandes du Palais-Royal, quartiers généraux du cosmopolitisme, de la prostitution, des jeux et du renseignement policier.

En juin 1789, Arthur Young se dira stupéfait

par le nombre de brochures illégales qui paraissent chaque jour à Paris et par l'effervescence qui règne justement au Palais-Royal, autour d'orateurs enflammés. Peu après, l'article XI de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen accordait une totale liberté à une presse qui servait surtout, selon Young, à la propagation d'idées séditeuses, de calomnies et de fausses nouvelles.

Du jour au lendemain, trois cents publications de ce type naissaient à Paris pour la plupart, et la population était pour la première fois soumise aux incitations quotidiennes d'un *outil d'information*.

Les feuilles publiques prendront donc place parmi « tant d'autres aventures théâtrales dont la fécondité dramatique des révolutionnaires français a embelli les épisodes de leur liberté... » ². *Il est plus facile de tromper une foule qu'un seul homme*, pas besoin de savoir lire, les crieurs et colporteurs de journaux en se répandant par les rues de la capitale hurlent titres et nouvelles stupéfiantes, ameutant la population, précédant l'événement, provoquant paniques, massacres, émeutes... Cette presse tendancieuse anticipera de trois jours l'arrestation et l'exécution de Robespierre et de ses compagnons, réussissant à les prendre de vitesse, peut-être parce que l'Incorruptible croyait encore que *l'histoire était un passé chargé d'à-présent* comme celle de la Cité antique, alors qu'entraînée par la puissance de libé-

2. Lettre du 25 novembre 1799 de Mallet du Pan, à propos de la « mise en scène » du 18 brumaire par Bonaparte et ses partisans.

ration de nouveaux médias, elle était déjà toute au futur.

Plus tard, Victor Hugo notera dans *Actes et Paroles* (1875) : « Toutes les histoires sont l'histoire du passé. L'histoire de la révolution est l'histoire de l'avenir. La révolution a conquis en avant... Il y a dans ce qu'elle nous a apporté plus de terre promise que de terrain gagné et à mesure qu'une de ces conquêtes faites d'avance entrera dans le domaine humain, un nouvel aspect de la révolution se révélera... » Cette révolution qui conquiert en avant, cette totalité que l'on poursuit et qui échappe encore, cette *terre promise*, autant d'expressions vides de sens, à moins de faire référence à une révolution technologique qui inaugurerait parallèlement, dans l'histoire de la représentation et donc dans la représentation de l'histoire, une aperception nouvelle de l'espace et du temps.

Après des siècles de monarchie, la première république est née *en trois jours* d'un événement informationnel : l'annonce de la victoire de Valmy le 20 septembre 1792 et de l'arrêt de l'invasion prussienne. Le 21, la Convention déclarait que la royauté était abolie et le 22, elle décidait que tous les actes publics seraient désormais datés de l'An I de la République française.

Contrairement à celles qui au cours de l'histoire l'ont précédée, cette république ne naît pas de la sédition, mais de la mise en œuvre instantanée d'une médiatisation qui se veut totale, de l'établissement d'un état de fait technique, contre un État de droit qui en deviendrait dépendant. Quelques mois avant la proclamation du nouveau régime, le physicien

Claude Chappe avait présenté à l'Assemblée législative son projet de télégraphe optique, comme « un moyen certain d'établir une correspondance telle que le corps législatif puisse faire parvenir ses ordres aux frontières et en recevoir la réponse pendant la durée d'une seule séance ».

Autre fait d'importance, Chappe voit là le moyen de juguler une jeune presse dont le champ d'exercice encore artisanal, comme le remarque Young, ne va guère au-delà de la commune parisienne. Chappe écrit à Lakanal : « L'établissement du télégraphe est la meilleure réponse aux publicistes qui pensent que *la France est trop étendue* pour former une république. Le télégraphe abrège les distances et réunit, en quelque sorte, une immense population sur un seul point ³. »

Peut-être pas encore le point géographique de l'agora antique, mais déjà *un même temps ou presque...* Barère, qui rêve de transformer le territoire français en « un vaste camp », annonce, le 17 août 1794, la transmission par le télégraphe de la nouvelle de la prise du Quesnoy : « Par cette invention, dit-il à l'Assemblée, *les distances des lieux s'évanouissent...* »

De fait, le télescopage du proche et du lointain avait réalisé des progrès marquants depuis le XVII^e siècle : « surveillance du ciel » avec la construction des observatoires nationaux, l'idée lancée par Halley d'une « unité astronomique » ; envol en 1783 de la montgolfière, cet aérostat qui au

3. *Le Moniteur universel*, années 1794-1795.

siècle suivant dépassera les 11 000 mètres d'altitude...

L'ambition de la plupart des aérostatiers était alors moins de *voler* que de *voir de haut*, tel l'Icaroménippe de Lucien qui ne se contentait plus de régler sa route sur les astres mais s'était mis à voyager parmi eux, à « monter sur la lune » pour voir une Terre extrêmement petite, beaucoup plus petite que la Lune vue de la Terre ⁴ !

De même August Wilhelm Schlegel, contemporain de la montgolfière, quand il imagine dans son livre *Les Tableaux*, les propos de trois jeunes gens épris d'art, contemplant la vallée de l'Elbe : « Toute peinture de paysage est une sorte de miniature, dit le sculpteur Waller à son ami Reinhold. Pour représenter sur sa toile un vaste horizon, une haute montagne, l'océan sans limites, comme il faut les comprimer. » Aussitôt, Reinhold riposte : « *Cela se comprime tout seul !* »

Et il indique à Waller comment s'y prendre : il convient d'abord de s'abstraire volontairement de l'incommensurable grandeur du paysage qui de tous côtés déborde notre angle de vision et *nous fait prendre la mesure de notre petitesse*. « Vous n'avez qu'à regarder au loin par une étroite fenêtre ou encore entre les paumes creusées de vos mains et vous verrez quelle multitude de grands objets votre regard embrasse. (...) *L'œil ne connaît la grandeur*

4. La « libération » de l'aérostat par Pilâtre de Rozier, le 21 novembre 1783, et *Icaromenippe ou le voyage au-dessus des nuages*.

apparente des choses que dans leurs corrélations réciproques. »

Il évoque ensuite avec enthousiasme la perspective aérienne ou à « vol d'oiseau », mode de représentation très en vogue au XVIII^e siècle : « Elle jouit sans réserve du pouvoir de représenter la grandeur avec grandeur sur un petit espace. On peut même l'imaginer donnant dans le colossal ! » A la limite d'une cartographie dont l'échelle serait l'illusion visuelle, le tableau deviendrait une *miniature démesurée*.

Puisque nous ne faisons que penser des dimensions que l'œil est bien incapable de voir, que l'espace et le temps ne sont pour nous que des intuitions, les outils d'aperception et de communication pourront réaliser ce *paradoxe des apparences* qui consiste à comprimer la grandeur de l'Univers en un perpétuel *effet de rapetissement*.

« Vivre c'est s'aveugler sur ses propres dimensions », disait Cioran. Comme le libre paysage qui s'étend à perte de vue aux pieds de Reinhold et de ses amis, le passé historique qui nous ramène sans cesse à la dérision de nos dimensions peut être comprimé. De même, la précipitation hugolienne, la « conquête en avant » d'une révolution démesurée pourra se jouer sur la totalité du territoire français, en quelques heures voire en quelques minutes, pendant la seule durée d'une séance de l'Assemblée. Par cette illusoire maîtrise technique d'une *totalité qui rapetisse*, l'accélération historique deviendra observable, quant à ses opposants, que l'on oublie ou que l'on exécute, ils sembleront à Robespierre

et à ses partisans, « quelques petites figures humaines », comme s'ils les voyaient déjà de très loin, les discernant à peine. On aperçoit aussi l'utilité immédiate de l'An I d'un calendrier républicain qui au nom du rationalisme prétend faire table rase du passé historique et surtout, abolir la *longue durée religieuse* établie selon une chronologie biblique dont l'unité de temps était le millénaire⁵. Les révolutionnaires français s'attaquaient ainsi à une certaine pratique judéo-chrétienne, mais, bien au-delà, ils tentaient d'assimiler l'accélération de l'histoire à la brièveté de la vie humaine, prenant modèle sur une expérimentation scientifique qui à l'époque, était encore réduite à une observation tributaire de moyens d'aperception et de vérification peu importants, se limitant souvent à quelques décennies et par là sujette à des conclusions hâtives. Comme la science officielle, les pseudo-sciences et philosophies de l'histoire pourront désormais s'avancer hardiment dans l'impasse des certitudes à court terme du positivisme. Dans son rapport d'août 1794, Lakanal déclarait que le télégraphe optique était le rapide messager de la pensée et *rivalisait de vitesse avec elle*. La jeune presse menacée relèvera le défi lancé par un complexe informationnel intéressant au premier chef l'armée, le politique et la police d'État. Elle démontrera que

5. Une chronologie déjà remise en cause par les libertins pré-adamites au XVIII^e siècle : Franck Bourdier, « *Adam ancêtre des juifs, non de l'humanité...* » *Préhistoire de France*. Flammarion, 1967, à propos de la vitesse des phénomènes géologiques, p. 77-78.

l'imagination est un *excès de vitesse* de la pensée capable de pallier la lenteur relative de moyens de transmission artisanaux et d'être sans cesse en avance sur l'événement. « La presse ce n'est pas maintenant c'est avant ! » affirmait Gaston Leroux et en 1915, Karl Kraus interrogera : « Comment le monde est-il gouverné et conduit à la guerre ? Des diplomates mentent à des journalistes et y croient quand ils les lisent. » *La chose décrite prend le pas sur la chose réelle*, mais avant d'en arriver à cette puissance effective, il faudra que la presse parvienne à réaliser un *marché parallèle de l'information*, où, dira Maupassant, *le réalisme est une illusion*.

Au XIX^e siècle, on assiste donc à un processus de regroupement d'activités industrielles sur lequel la presse installe discrètement un contrôle : les télégraphes optique et électrique échappent partiellement au monopole d'État et viennent doubler les trafics commerciaux, maritimes et ferroviaires, puis entrent dans le domaine commun – un télégraphe électrique sera mis en service en 1850 à la poste centrale de Londres et en 1856 en France. Dans un même temps, kiosques et librairies apparaissent sur les quais des gares. L'amalgame s'y effectue à destination d'un public urbain toujours plus pressé et nombreux : transmission de l'information, transport des voyageurs et des marchandises et, enfin, dernier département chargé de combler les lacunes de la communication à grande distance et d'inventer le scénario de ce qui aura quelque chance de devenir une *réalité virtuelle*, l'innovation d'une *littérature chronique*, le roman-

feuilleton. Le feuilleton apparaît en France dans *Le Journal des débats*, dès 1800. Ni romanesque, ni politique, il est déjà une substructure de la vie quotidienne, avec ses faits divers, ses annonces, ses critiques artistiques et théâtrales, ses recettes, ses récits de voyages... Lorsque Girardin parviendra à réconcilier la presse populaire et les hommes de lettres français qui par tradition s'y montraient hostiles, ces derniers n'auront qu'à puiser dans le vivier social du « feuilleton » pour trouver rapidement l'inspiration et inventer de nouvelles écoles telles le réalisme, le naturalisme, sans oublier le roman policier ou encore, la « littérature au long cours ⁶ ».

Journaliste en Angleterre, Stendhal estimait que le roman était un miroir promené le long d'une grand-route. De son côté, Dickens appliquait directement à son œuvre littéraire les lois d'une presse hantée par l'accélération. Jeune journaliste envoyé en province par le *Morning Chronicle*, il devait ainsi transmettre chaque jour ses reportages sur les campagnes électorales. La nuit, il transcrivait son texte dans une chaise de poste lancée au galop. Les parties successives destinées à l'imprimeur étaient remises, au fur et à mesure de leur rédaction, à des estafettes à cheval, postées à des étapes judicieusement choisies. Toute sa vie il se pliera à ce même rythme, la publication des épisodes de ses romans ne lui laissant guère chaque

6. Pierre Assouline, *Albert Londres. Vie et mort d'un grand reporter*, Balland, 1989.

mois que deux semaines d'avance sur les distributeurs ⁷.

Il raconte qu'il vit un jour une lectrice demander la livraison mensuelle de *David Copperfield* (1849). Quand l'employé lui tendit le fascicule, elle y jeta un coup d'œil : « Oh, celui-là je l'ai déjà lu. C'est le suivant qu'il me faut. » Et Dickens de conclure : « En entendant cela, et sachant que le premier mot du numéro qu'elle demandait n'était pas encore écrit, pour la première et unique fois de ma vie, je fus... effrayé. »

L'accélération de l'information poussait à sa déréglementation, l'imaginaire relayait la réalité des faits, journalistes et publicistes s'adonnaient au jeu périlleux des pronostics. En 1927, la presse française pariait ainsi sur la réussite de la traversée d'est en ouest de l'Atlantique nord par Nungesser et Coli, à bord de *L'Oiseau Blanc*. Unanime, elle relatera avec force détails l'arrivée triomphale des deux aviateurs à New York, la joie des vainqueurs et de la foule en délire, les paroles historiques prononcées à cette occasion... Au moment même où l'annonce de l'exploit faisait grimper le tirage des grands quotidiens, les héros du jour avaient déjà disparu corps et biens au large des côtes américaines qu'ils n'atteindront jamais. Cependant, les rédacteurs et journalistes surent se tirer de ce mauvais pas en accusant le gouvernement

7. Dickens, véritable *romancier virtuel*, d'abord *sténographe* (judiciaire, parlementaire) mais aussi patron d'hebdomadaires comme *All the Year Round* (300 000 exemplaires). On l'avait surnommé « le romancier de la route ».

et les ministères concernés de les avoir induits en erreur, en leur communiquant de faux renseignements. Ce qui est remarquable, c'est que le public en voulut aux ministres de la République, mais n'en tint pas rigueur à la presse. Il y avait longtemps, en effet, que les abonnés avaient fait l'amalgame entre l'illusion de l'information à distance, la virtualité du roman-feuilleton et l'excitation des jeux de hasard organisés par les grands quotidiens, tombolas, loteries, concours... sans compter les nouvelles de la Bourse, les chroniques astrologiques, et les grands événements dromologiques, rallyes, courses et records équestres, pédestres, automobiles, aériens, maritimes, cyclistes. Dans un genre plus grandiose, la presse internationale organisera de périlleuses expéditions lointaines, pour donner du piment aux époques paisibles. Ainsi, les lecteurs les plus blasés pourront miser un sou ou quelques pence (le prix de leur journal) sur le succès d'aventures aussi mythiques que la conquête du pôle Nord (1909) ou l'ascension de l'Everest, sur les chances de l'explorateur John Rowland Stanley engagé par le *New York Herald* pour retrouver Livingstone en Afrique (1871).

Tous les romanciers ou écrivains célèbres seront, à un moment ou un autre, chroniqueur, critique ou correspondant de guerre⁸. La presse exercera ainsi

8. Contrairement aux Anglo-Saxons, les hommes de lettres français du XVIII^e siècle se montraient hostiles à la presse telle qu'elle était et affichaient un profond mépris à l'égard des nouvellistes. Même si, à sa façon, un Voltaire était une sorte de célébrité médiatique, il estimait que *les véritables débats*

un contrôle quasi absolu sur l'industrie du livre, elle aura « sur les arts, les lettres, la pensée, une influence à laquelle nul prince, nul magistrat, nul mécène ou censeur n'avait jusque-là osé prétendre », écrira Louis Veuillot qui affirmait que les revues finiraient par tuer le livre. Ce ne seront pas les revues ou les prix littéraires truqués qui tueront le livre, la « littérature au long cours » s'est épuisée en même temps que les distances géographiques, avec l'effet de rapetissement provoqué par l'accélération des techniques de transmission et de transport.

Aux journalistes, Hugo parlait de « choses vues », Cendrars, quelques décennies plus tard, pense à des « photographies verbales » et en 1928, dans *Les Annales*, Mac Orlan annonçait : « Dans vingt-cinq ans, tous les écrivains-reporters sauront manier une caméra. » Pas besoin d'être homme de lettres pour manier une caméra-stylo. Les romanciers-reporters seront rapidement balayés, puis les journalistes eux-mêmes se tourneront vers la littérature... Le critique littéraire du *Petit Parisien*, Henri Béraud, ami d'Albert Londres, recevait le Goncourt en 1922. Il devait fonder chez Albin Michel la collection

de pensée devaient emprunter un cadre moins fugitif. Au XIX^e siècle, c'est Émile de Girardin qui réconciliera les écrivains et la grande presse : Chateaubriand, Planche, Constant, Hugo, Dumas, Sand, Maupassant, Zola..., et encore vers les années vingt, les récits de voyage lointains de Gide, Siméon, Mac Orlan, Dorgelès... Cependant, en 1883, Hachette avait interdit la vente des ouvrages de Maupassant dans les gares sous prétexte qu'ils mettaient les voyageurs en danger !

« Grands Reportages », instituant le *journalisme en librairie*.

Ce premier repli de l'écrit était provoqué par deux évènements essentiels. Au cours des années vingt, la diffusion de bandes d'actualités était devenue l'un des éléments du programme habituel des cinémas. Un cinéma d'actualités qui demeurait toutefois paralysé par les longs délais nécessaires au montage et à la présentation de ses films. Cette *perte de vitesse* laissait donc encore l'avantage à une presse écrite qui restera *first with the news* jusqu'à ce que la TSF (télégraphie sans fil), d'abord réservée à des fins militaires, ne devienne, à son tour, un mass media. En 1924, l'antenne située au sommet de la tour Eiffel était « démilitarisée » et un journaliste, Maurice Privat, installait un petit studio de radio sous le pilier nord. Le premier JOURNAL PARLÉ sera diffusé le 3 novembre 1925. Il débutera chaque jour à 18 heures et sera suivi à 21 heures par un programme musical. Ce seront aussi les débuts des réclames publicitaires et même des premières formes de téléachat.

Aux États-Unis, cinq ans plus tôt, jour pour jour, Westinghouse avait ouvert la première station de radio commerciale officiellement autorisée, la KDKA. Le premier programme diffusé était politique et consistait à donner les résultats de l'élection présidentielle Harding/Cox. De fait, la petite station devait à l'obligeance du *Post* de Pittsburgh les résultats qu'elle communiquait avec zèle et qui d'ailleurs s'avérèrent inexacts. La radiodiffusion restera longtemps tributaire des investissements des grands journaux et de la puissante infrastructure

des agences internationales. Cependant, dès 1924, la publicité radiophonique fera son apparition à l'échelon national et, en 1925, la communication par TSF d'une côte à l'autre du continent deviendra opérationnelle.

Très vite, les stations avaient choisi leur politique, il ne s'agissait plus d'instruire ou simplement d'informer, mais de distraire, d'amuser, de captiver le plus grand nombre et pour cela, elles disposaient d'un atout spécifique, un langage musical universel capable de renouveler l'effet cinématographique de l'écrit et surtout du roman... En attendant ce fameux 23 octobre 1927 qui devait marquer l'entrée du cinéma industriel américain dans un nouvel âge, avec les débuts du film parlant et le triomphe du *Chanteur de jazz*. Ce film contait l'aventure d'un Blanc, fils d'un cantor religieux juif, qui se grimait en noir pour devenir jazzman... L'ambiguïté du scénario, la substitution des rôles, des ethnies, des cultures, l'absence presque complète de dialogues, annonçaient déjà la puissante *logistique musicale* des États-Unis, ce conditionnement quasi militaire de la musique et ses rythmes codés qui régressaient vers les échelles types de musiques archaïques liées à des notions de distance, de timbre et d'échos.

A l'approche de la grande dépression des années trente, les recettes publicitaires de la presse se mirent brusquement à chuter tandis que celles de la TSF ne cessaient d'augmenter. Les grands journaux déclarèrent alors la guerre à la radio et les agences de presse décidèrent de cesser de vendre de l'information aux stations qui durent désormais la récolter elles-mêmes. C'était mal connaître la

puissance de libération des techniques de communication. De fait, après bien des déboires, l'actualité radiophonique ne devait pas tarder à affirmer sa suprématie à la faveur des événements tragiques qui bouleversaient l'Europe. Le 12 mars 1938, la première émission en multiplex de l'histoire passa sur les ondes. Les correspondants que CBS avait installés à Rome, à Berlin, à Paris purent donner instantanément leurs impressions pendant les vingt jours de la crise de Munich et l'intensivité de l'information échappa définitivement à la presse écrite.

La vieille formule selon laquelle *l'information est à peu près la seule marchandise à ne plus rien valoir au bout de vingt-quatre heures*, mérite donc réflexion. Au XIX^e siècle et au début du XX^e, en pleine fortune de presse, il s'agit moins, nous l'avons vu, de « faire de l'information », que de la devancer, de la prendre en marche, pour finalement la vendre avant qu'elle ne soit littéralement dépassée. Les abonnés achetant moins des nouvelles quotidiennes que de l'instantanéité, de l'ubiquité, autrement dit, leur participation à la contemporanéité universelle, au mouvement de la future Cité planétaire.

Le peu scrupuleux Bunau Varilla, qui avait pris la direction du journal *Le Matin* en 1896, ne se trompait pas sur cet accord parfait existant entre la logique marchande et la vitesse du transfert et de la transmission médiatiques. Il avait entouré le

titre de son journal d'une double portée de lignes télégraphiques et écrit en exergue : « Musique moderne de la connaissance rapide, pour le seul journal français reliant par ses fils spéciaux les quatre premières capitales du monde. » Respectueux de la technique, il traitera par contre son personnel avec mépris. Les journalistes et correspondants du *Matin* étaient assimilés à de vagues employés et devaient demeurer anonymes. Lorsque Bunau Varilla les laissera enfin signer leurs articles, ce ne sera pas de leurs patronymes, mais du nom de stations de chemin de fer.

Une autre anecdote racontée par Stéphane Lauzanne dans *Sa Majesté la Presse* (1925), montre à quel point la puissance de libération des médias a pris le pas, dès le XIX^e siècle, sur le contenu de l'information : « Un correspondant berlinois du *Times* avait commis la grave erreur de sauter dans un train pour apporter à son rédacteur en chef, à Londres, une nouvelle du plus haut intérêt :

« Vous la publierez ce soir dans le *Latest Intelligence*, en la datant de Berlin !

– Non, impossible !

– Comment impossible ?

– Impossible, car ne n'est pas de la dernière heure puisqu'il n'est encore que 16 heures et parce que ça ne vient pas de Berlin puisque vous êtes ici. Ou alors, ajouta le célèbre Delane, reprenez tout de suite le train de Berlin et télégraphiez-moi votre papier de là-bas. Mais jamais je ne donnerai comme dépêche venant de Berlin, un article venant de Londres ! » La difficulté technique fut finalement tournée. L'article ne parut pas dans *The Latest*

Intelligence, mais fut publié avant, avec la mention peu compromettante, « de notre correspondant à Berlin, actuellement à Londres »... Le doute sur l'éloignement du lieu d'émission demeurerait et les abonnés en auraient pour leur argent !

« La presse devait faire la preuve qu'elle était capable de détruire un régime et d'en improviser un autre en pleine révolution », écrit Charles Ledré à propos des événements parisiens de 1830. L'histoire montre que depuis leur libération technique, les médias industriels n'ont jamais cessé de détruire des régimes ou de les trahir dès qu'ils les avaient improvisés. Déjà acharnés, au XVIII^e siècle, à perdre la monarchie absolue, ils trahirent la République au profit du Directoire et le Directoire à celui de l'Empire. Grâce au jeu réciproque de la presse d'opposition, ils soutiendront, dès qu'ils le pourront, la Restauration contre l'Empire puis la République contre la monarchie... en attendant leur acharnement actuel contre la démocratie consultative aux États-Unis, en France, au Japon... On peut trouver bien des raisons d'ordre économique aux agissements de ce pouvoir paraconstitutionnel dont les trusts ont été souvent, depuis le XIX^e siècle, aux mains d'hommes politiques étroitement liés aux milieux financiers et diplomatiques, depuis Émile de Girardin, jusqu'aux Loucheur, Pierre Laval, Hennessy, Robert Hersant... les ambitions politiques des médias ne datent pas d'hier.

Au XIX^e siècle, la grande presse souhaitait déjà que ses abonnés de *lecteurs deviennent électeurs*. Certains, comme Henry Debergue, proposaient même de supprimer la classe politique en faisant des élections un jeu de hasard, et en instituant une sorte de *tombola électorale*, les députés étant tirés au sort parmi les simples citoyens comme les jurés d'assises et les résultats publiés dans les quotidiens au même titre que les cours de la Bourse.

A propos d'Élie Joseph Bois, homme corrompu très lié au Quai d'Orsay, qui devait diriger pendant près de trente ans *Le Petit Parisien* (un million et demi d'exemplaires par jour), Louise Weiss pourra parler du « formidable potentiel électoral de son journal qui le met à l'abri de toute accusation ». Assouline remarque qu'à la même époque, un paragraphe ou une colonne consacrés par un journaliste à une intervention à la tribune de la chambre, lui conféraient une sorte de *légitimité* qu'elle n'obtiendrait pas autrement.

Au sujet de ces rédactions considérées comme les *antichambres du Parlement* et bien avant que la télévision ne fournisse à son tour son lot de députés et de sénateurs, revient sans cesse l'idée d'une *légitimité informationnelle* autrement puissante que la légitimité démocratique, une usurpation de fait, toujours présente.

Ainsi, en plein conflit du golfe Persique, Françoise Giroud constatait dans *Le Nouvel Observateur* : « Le Premier ministre a mis en garde publiquement ceux qui seraient tentés d'exploiter la fibre sentimentale (à propos des otages de Saddam Hussein), mais il n'a aucun moyen de coercition et c'est

heureux. Entre deux maux il ne faut jamais choisir la censure. C'est aux responsables des chaînes de faire preuve de jugement. » Un tel raisonnement est manifeste, puisqu'il attribue aux directeurs de chaînes un pouvoir discrétionnaire qu'il refuse aux dirigeants d'un gouvernement élu. Mieux encore, il sous-entend que seule la censure gouvernementale est intolérable et que la censure exercée par les directeurs de chaîne est parfaitement légitime, et nous l'avons vu, légale...

Mais, si on en revient simplement à ce maelström de l'information où tout change, s'échange, s'ouvre, s'écroule, s'effondre, se creuse, se dresse, s'épanouit et finalement se perd au bout de vingt-quatre heures et désormais beaucoup moins, dans l'instant même, pourrait-on dire, lorsqu'elle surgit en temps réel, vingt-quatre heures sur vingt-quatre... Il apparaît alors clairement que la durée est aussi naturellement ennemie des médias que l'eau de l'incendie : si une presse *conservatrice* pouvait exister vraiment, elle serait, du point de vue informationnel, une pure aberration !

La *vitesse* garantissant le *secret* et donc la *valeur* de toute information, libérer la puissance des médias, ce n'est donc pas seulement annihiler la durée de l'information, celles de l'image et de son trajet, mais avec elles, tout ce qui dure et persiste. Ce que les mass media attaquent dans les autres institutions (démocratie, justice, science, arts, religions, morale, culture...) ce ne sont pas elles mais l'instinct de conservation qui les fonde. Ce qui leur reste encore de civilisations où tout était une préparation matérielle et spirituelle dirigée contre la

disparition et la mort, où communiquer c'était survivre, demeurer.

En 1915, au début de la première guerre mondiale, Karl Kraus, le « journaliste déserteur », dénonçait « l'abominable amalgame d'une certaine vie affective et d'un objet usuel, la presse, acceptée sans défiance par les populations avec sa phraséologie nocive » :

« Les âmes sont torpillées. Et entre des correspondances de guerre, est abordée la *bataille contre la censure, la guerre* contre le service obligatoire, *la campagne* contre l'emprunt. Soit, journalistes, négociants et pacifistes ont leur vie durant parlé comme des soldats. Qu'ils s'y tiennent donc s'ils parlent comme des soldats. Des soldats cependant devraient parler autrement, pas comme les journalistes qui parlent comme des soldats mais comme des soldats. *Cette séparation toutefois n'est sans doute plus exécutable* ⁹. »

Issu des guerres civiles ou internationales et de la logistique des armées, le moderne complexe informationnel en conserve sournoisement les attributs meurtriers. « Y a-t-il un rapport intime entre l'invention simultanée de la poudre à canon et celle de l'encre d'imprimerie ? » interrogeait encore Karl Kraus. On peut ajouter en vrac que ce rapport existe entre la mitrailleuse et la caméra, la nitrocellulose et la pellicule, le radar et la vidéo... mais aussi entre le *trucage de l'illustration* graphique, photographique puis cinématographique et télévi-

9. Kraus, 1917.

suel de l'actualité et le vieux *camouflage* militaire chargé de dérober à la vue des observateurs, armements, convois, mouvements de troupes, pour finalement laisser l'adversaire perplexe, ne sachant plus *où la réalité commence et où elle finit*. Ce n'est donc pas un hasard si *L'Excelsior*, le premier grand quotidien français qui sut utiliser systématiquement les photographies d'actualité en première page, était financé par Bazil Zaharoff, le célèbre trafiquant d'armes qui avait fait fortune en 1914... Durant ce même conflit, l'Allemagne, voyant fléchir son effort de guerre, rachetait en sous-main une partie des organes de presse français et tentait même de s'approprier l'agence Havas ! Quant à Hollywood et à la UFA, ils bénéficiaient alors de l'aide financière de l'industrie lourde et de celle des transports. Faut-il aussi penser, comme l'empereur Charles I^{er} d'Autriche-Hongrie, au lendemain de ce premier conflit mondial, que – *Si les journaux aiment les beaux crimes, ils aiment encore plus les belles guerres et que sans la presse, la tuerie de 1914 n'aurait pas eu lieu ?* Ou comme Bismarck qui accusait les journaux d'être à l'origine de trois guerres au moins et ajoutait : « Tout pays finit un jour par être rendu responsable des vitres que sa presse enfonce. » On le constate encore au Liban, aux Indes, en Russie... en Yougoslavie. A tel point que la Commission européenne soutenue notamment par l'Unesco, a décidé en 1993 de pallier la dangerosité des différents médias, en armant un bateau-radio, le *Droit de parole* qui dispose d'un émetteur de 50 kilowatts, d'une portée de 200 kilomètres environ. Basé au large de la côte

dalmate dans les eaux internationales, il a à son bord une équipe de sept journalistes professionnels serbes, croates, slovènes et bosniaques qui ont pour mission d'apporter aux habitants de l'ancienne fédération une information pluraliste, aussi objective que possible. Le *Droit de parole* émet vingt-quatre heures sur vingt-quatre, en alternant nouvelles, débats, programmes musicaux. Ses promoteurs espèrent ainsi faire reculer la haine et contrer la propagande belliciste des différents médias, en usant à des fins pacifiques de cette « réciprocité d'action », de cette capacité mutuelle à s'orienter, de l'événement et des mass media ¹⁰.

Il y a, paraît-il, *des guerres justes mais pas d'armées innocentes*, cependant, les lois internationales distinguent les crimes de guerre des crimes contre l'humanité, qui eux, ne connaissent pas l'amnistie. Les professionnels de l'information, s'ils n'échappent pas toujours au jugement et à la condamnation lors des périodes critiques, revendiquent autant que les militaires une absence de

10. Le droit d'ingérence médiatique a du mal à voir le jour : « avec un zèle inhabituel dans ce type d'organisme, l'Union internationale des communications (UIT) a déclaré recevable fin avril 1993, une plainte de Belgrade accusant Radio-Brod de violer la convention de Montegobe... ce texte de 1982 qui vise à réprimer les émissions-pirates ». *Droit de parole* est donc condamné au silence immédiat au risque d'être arraisonné. La décision a finalement été remise à plus tard et le *bateau-radio contre la haine* émet encore, mais pour combien de temps ?

responsabilité, une certaine dose d'innocence freudienne, un rapport candide à leurs armes de communication, caméras, vidéos, moyens de transmission pourtant toujours plus fiables.

Mais les similitudes ne s'arrêtent pas là. Outre leurs obscurs pourvoyeurs, on trouve dans les rangs des mass media comme dans ceux des armées, des francs-tireurs (les pigistes) – de multiples corps spécialisés, des commandos, avec leurs héros mourant au champ d'honneur – reporters, photographes, cinéastes, qui sur le terrain, souffrent, se battent, mais aussi menacent et soudoient pour rapporter des papiers, des images qu'ils signent parfois de leur sang. Sans compter les états-majors des comités de rédaction avec leurs stratèges, leurs maréchaux et les solennelles remises de décorations prix Pulitzer, Albert-Londres, Sept d'or, etc. Enfin, des services de propagande – cette publicité industrielle qui infiltre plus ou moins discrètement la montée aux extrêmes des campagnes d'opinion. Avec les armées, les médias évoluent. Ils tiennent aujourd'hui d'une certaine anarchie militaire plus que d'une armée républicaine, elle-même sur le déclin, leurs champs de tension échappant graduellement à tout contrôle efficace, comme ces régiments perdus, ces fractions terroristes, ces tueurs solitaires qui surgissent ici et là dans le monde, provoquant des conflits devenus endémiques. *La paix dure plus longtemps que la guerre*, disait-on autrefois. C'était presque vrai pendant l'ère de la dissuasion nucléaire, avant l'installation du nouveau complexe informationnel pour lequel nulle trêve, nulle paix ne sauraient intervenir. Soumis à la tyrannie du temps

réel, les médias ne combattent plus seulement *tout ce qui dure*, la paix comme le reste, ce sont eux maintenant qui n'ont plus le temps, plus de délais. Extrémités territoriales et proximité médiatique forment un mélange explosif. Lorsqu'à la fin des années quatre-vingt, Mikhaïl Gorbatchev mettait en œuvre la *glasnost*, avant d'être éliminé avec le concours des médias qu'il avait libérés, ou quand ces mêmes médias créaient l'événement place Tien An Men ou encore rythmaient triomphalement la chute du mur de Berlin et celle des géants de bronze des demi-dieux du communisme, c'était bien aux douleurs d'un coup d'État informationnel que nous assistions, avec la révélation d'une incompatibilité absolue entre les anciens territoires nationaux, politiques et économiques et la contemporanéité d'un dromos universel enfin réalisé.

Avec le télégraphe, les distances et les territoires s'évanouissaient, avec les techniques du temps réel, c'est la fin de la présence réelle. On se souvient de la mésaventure arrivée à Olivier Stirn en juillet 1990. Ce malheureux ministre du Tourisme avait été chargé d'organiser un colloque sur le progrès, réunissant les membres les plus éminents de la gauche française et du gouvernement Rocard. Soucieux de remplir la salle, le ministre crut bon de recruter une centaine de « figurants », des acteurs au chômage inscrits à l'ANPE. Comme par hasard, les médias étaient à l'affût, ils dénoncèrent la supercherie et la démocratie parlementaire apparut pour ce qu'elle est devenue, en exil de l'espace public mais surtout du *demos*, avec la perspective d'une salle vide et de débats ne

s'adressant plus à personne. Olivier Stirn dut démissionner.

En revanche, lorsque le président Reagan s'arrêtait en haut de la passerelle de l'avion présidentiel pour saluer sous l'œil des caméras une foule absente et un aéroport désert, personne n'était choqué puisque l'on était en droit de penser que le salut de Reagan pouvait s'adresser aussi bien à des télé-spectateurs assis devant leur poste de télévision qu'à de quelconques supporters sur le terrain. Tandis que se multiplient des pratiques télévisuelles visant à se substituer à celles du parlementarisme – sondages et référendums par Minitel, sur les « grands faits de société » – vouloir prouver à tout prix comme O. Stirn qu'il existe encore un espace public peuplé de citoyens bien réels, c'est commettre un *délit lèse-médiatique*.

L'abominable amalgame d'une certaine vie affective et d'un objet usuel accepté sans défiance se parachève. Amplifiant la réflexion de Karl Kraus, l'anarchique prolifération de ces serviables instruments de communication nous a sournoisement accoutumés à une telle succession de disparitions discrètes et d'absences multiples, que c'est bien la présence réelle des gens et la corrélation naturelle des choses qui nous paraissent aujourd'hui dérangeantes et même inacceptables, nous poussant à les nier, à refuser le proche et le prochain.

On demandait récemment à la doyenne de l'humanité, Jeanne Calment, quelle était la prouesse technique qui en près de cent vingt ans l'avait le plus étonnée. Elle répondit sans hésiter que ce n'était ni le cinéma, ni l'aviation, mais le téléphone.

On peut supposer que le téléphone lui avait paru l'invention la plus surprenante, simplement parce qu'elle était la plus *sur-naturelle*. Le cinéma tenait de la photographie et des amusements kaléidoscopiques, l'aviation naissante, du cerf-volant et de l'observation du vol des oiseaux, alors qu'entendre la voix de quelqu'un de bien vivant qui n'est pas là mais à des centaines de kilomètres, pouvoir l'alerter et converser à distance en l'absence de son corps, mais perdre aussi son propre corps en devenant invisible aux yeux de son partenaire, cela était totalement en dehors de l'expérience de la vie courante que pouvait avoir à l'époque cette centenaire.

En 1966, Michel Foucault constatait : « Le langage surgit avec de plus en plus d'insistance en une unité que nous devons mais que nous ne pouvons penser encore... Les choses et les mots vont se séparer, l'œil sera destiné à voir et à voir seulement, l'oreille à seulement entendre (...) désormais, le langage va croître sans départ, sans terme et sans promesse, c'est le parcours de cet espace vain et fondamental qui trace de jour en jour le texte de la littérature. » A l'époque où le philosophe publie son *Archéologie des sciences humaines*, il y a déjà une bonne trentaine d'années que les travaux sur le traitement automatique du langage ont vraiment débuté, lorsqu'on a réuni les idées de cryptographie et de statistique depuis longtemps exploitées de manière artisanale, faisant ainsi ressortir la différence entre langage naturel et langage artificiel, entre les idées sensibles et ce qui est seulement « nommé ».

L'effet de rapetissement

Quand Foucault s'interroge sur *la crise des dimensions* au travail dans l'architecture du langage, on se demande ce que pourrait bien être, en dehors de toute aberration épistémologique, cet œil afocal qui verrait seulement et cette oreille tout aussi ignorante, à moins de penser aux prothèses et aux organes sans corps de nos outils de transmission ou d'investigation – radio, téléphone, vidéo-surveillance, en attendant le langage éclaté des ordinateurs. Tout ce qui devait fonder depuis le XIX^e siècle la *médiatisation industrielle* et avec elle, asservir la littérature, les sciences humaines, la pensée scientifique elle-même au schéma interpersonnel d'un échange langagier minimum qui fonctionnera longtemps sur le concept douteux de « cause à effet »... pourvu que la question soit pertinemment posée.

UN ART TERMINAL

« Si vous restez immobile, les gens
viennent vous voir. »

Doisneau

Faute d'une nécessaire culture de la désinformation, du moins nous faudrait-il suivre le conseil du stoïcien antique recommandant à un ami de *ne pas tout rapporter aux yeux* et le mettant en garde contre le *trop-plein du regard*. « Ces formes et ces images innombrables des choses visibles, introduites une à une, qui se rassemblent et se tassent au fond de l'âme (...). Elles l'alourdissent, la troublent, elle qui n'est pas faite pour ça et ne saurait contenir tant d'objets difformes. De là, ce *fléau des fantômes* qui dissipent nos pensées et dont la pernicieuse variété barre la route à la contemplation lumineuse¹. » *Ces spectres qui ne*

1. Pétrarque, *Mon secret*, Rivages, 1991.

mourront pas de faim, alors que nous, nous périrons.

La situation confusionnelle de nos outils de communication n'est pas à l'abri d'une certaine observation traumatologique et cela même si l'on sait que, dans ce domaine, les champs d'exercice commerciaux et militaro-industriels, plus que jamais indissociables, entretiennent, là encore, une relation perverse entre la réparation et le dommage infligé. Ainsi, au XIX^e siècle, la psychologie de masse s'est développée avec les progrès de la prolétarianisation militaro-industrielle et le recours nécessaire à la méthode expérimentale, aux statistiques et aux modèles mathématiques. Mais, en 1892, naissait également l'inspection du travail, chargée de veiller à la protection des travailleurs, en particulier celle des femmes, des enfants et des filles mineures. Vers 1900, ce sont les débuts de la société de consommation en Europe et la naissance d'un cinéma industriel que le général Ludendorff, maître de la stratégie allemande en 1917, considère, bien avant Hitler ou Mussolini, « comme une arme véritable »... Et après 1918, on assiste normalement aux travaux sur les traumatismes mentaux et physiques des victimes de cette première guerre industrielle mondiale et au développement des études sur les accidents du travail et de la circulation consécutifs à *la révolution des transports*. Enfin, l'ère de la dissuasion nucléaire parachèvera la *révolution des transmissions* avec l'essor de la télévision industrielle.

Aux États-Unis, au Canada, les responsables de la santé, notamment les épidémiologistes et les pédiatres, mettront alors sur pied une *pathologie*

télévisuelle qui intéressera encore les enfants et les populations défavorisées, dites « à risques », l'abus de télévision après celui du travail forcé, créant divers phénomènes morbides : obésité ou anorexie nerveuse, mauvaise activité cérébrale, troubles profonds du langage, impuissance à se repérer dans l'espace réel, agressivité, alcoolisme, drogue... Travaux qui viendront recouper ceux des organismes fédéraux américains ayant pour mission d'étudier les causes des différentes maladies, n'hésitant pas à faire figurer le meurtre au rang des épidémies, notamment en milieu scolaire, avec en 1991, vingt-cinq mille assassinats recensés aux États-Unis.

En mai 1992, un sondage Harris, effectué en France et publié par *Santé magazine*, révèle à son tour un état de dépendance inquiétant chez les médiatisés : 43 % des personnes interrogées supporteraient mal d'être privées de leur télévision et cependant 64 % déclarent ressentir un véritable malaise physique après l'avoir regardée. Victor S. Strasburger ou S. Brandon Canterwall, après une vingtaine d'années de recherches sur la pathologie télévisuelle aux États-Unis, constatent : « S'il est difficile de *contester l'impact* de la télévision, on ne sait pas comment elle agit, sans doute, pour le comprendre, faut-il avoir recours à des *méthodes qualitatives*². »

Encore une fois, cette phraséologie traduit *l'absence de défense devant la technique*, signalée par Karl Kraus au début du siècle. En effet, est-ce que

2. « Exposure to Television as a Risk Factor for Violence », *American Journal of Epidemiology*, 129 (4), avril 1989.

l'impact n'implique pas une certaine énergie, même si celle-ci n'est pas celle de la masse ? Pourquoi, sous des prétextes culturels par ailleurs décisifs, dissimuler ce qui ne fait aucun doute, dans un accident automobile par exemple. Pourtant ce type de choc traumatique relève lui aussi, la plupart du temps, d'une pathologie informationnelle, d'une certaine détérioration de la réception de signaux audiovisuels due à la fatigue, à l'abus d'alcool ou de tranquillisants... ce qui n'exclut pas la prise en compte de la vitesse du véhicule, un excès de vitesse sanctionné comme un délit, voire comme un crime.

Qui songerait, comme c'était le cas il y a quelque cent ans, à donner à une automobile de série la forme d'un phaéton ou d'une quelconque voiture à cheval ? Qui penserait encore à doter une fusée d'un profil qui ne serait pas aérodynamique et compromettrait sa puissance de pénétration ? C'est cependant ce que l'on fait quand on veut absolument imposer la dichotomie entre les effets secondaires de nos *véhicules audiovisuels* (leur esthétique, leur éthique, leur qualité...) et ces trains d'ondes électro-magnétiques qui les propulsent à la vitesse de la lumière et cela parce que ces derniers n'ont pas, à proprement parler, de « corporéité » ! Mais revenons aux spécialistes de la pathologie télévisuelle. Le cas de l'*avion furtif*, le F117 américain, ce prototype qui a connu récemment plusieurs accidents graves après les services rendus lors du spectral conflit du golfe Persique, devrait, semble-t-il, les renseigner sur l'évolution qualitative et la plasticité de notre futur environnement audiovisuel : puisque dans la nouvelle guerre opto-élec-

tronique *ce qui est vu est déjà détruit mieux vaut être détruit avant d'être vu*. C'est pourquoi les concepteurs du F117 ont décidé d'abandonner le primat des vieilles lois physiques de l'aérodynamique, au profit d'une puissance de pénétration capable de défier les faisceaux d'ondes radioélectriques des radars et de rendre aveugles les écrans de contrôle. Cet avion-fantôme ne se contente donc plus d'émettre des leurres pour modifier le champ de perception de l'adversaire, il est lui-même un *objet de synthèse* qui anticipe la disparition de sa propre image, la destruction de sa représentation.

Vu dans un champ d'observation directe, au Salon aéronautique du Bourget en 1991 par exemple, ce redoutable porteur de bombes, avec sa silhouette chaotique barbouillée de substance opaque, paraît à peine capable de voler. Pourtant, alors que la mode en est encore dans le « civil » à l'iconique électronique et à la débauche de l'imagerie de synthèse, le Furtif introduit à un ultime iconoclasme entièrement purifié des contingences de la communication, il participe d'un ART TERMINAL où l'objet lui-même restitue l'opacité de l'éloignement, l'aveuglement de la vitesse dont la libération des médias avait prétendu débarrasser notre vision du monde. Les Américains en sont tellement convaincus qu'ils n'ont pas exposé au dernier Salon du Bourget (1993) leurs nouveaux prototypes, les successeurs du Furtif. Mais est-ce bien encore d'aéronautique qu'il s'agit ?

Nous arrivons à la fin d'un cycle de l'aperception. Comme je l'écrivais ailleurs : « La cécité est au cœur du dispositif des prochaines "machines de vision", la production d'une vision sans regard n'étant elle-même que la reproduction d'un intense aveuglement, aveuglement qui deviendrait une dernière forme d'industrialisation : l'industrialisation du non-regard³. » Pourtant n'oublions pas qu'avant l'invention de cette ultime « vision synthétique » qui prétend nous délivrer de « l'acte de voir », celles de l'instantané photographique, du revolver astronomique de Jules Janssen en 1832, puis du fusil chronophotographique du physiologiste Jules-Étienne Marey qui permettait de visualiser le mouvement d'objets se déplaçant à grande vitesse dans l'espace et enfin, du moteur cinématique de la caméra scientifique – l'ensemble de ces nouvelles techniques d'aperception tendaient pour l'essentiel à *mettre sur l'invisible (à l'œil nu) le masque du visible*. Avec elles, notre incapacité visuelle, notre aveuglement relatif étaient placés au centre de la représentation, de la communication. C'est pourquoi parmi les arts visuels les plus traditionnels, *l'illusionnisme* devait obligatoirement se trouver à l'origine de l'hallucination rétinienne du moteur cinématique mais, également, à celle de son amplification fantasmatique par la mise en œuvre du trucage, des effets spéciaux les plus récents et enfin de l'imagerie de synthèse.

La filiation est d'ailleurs claire : de Daguerre à

3. Paul Virilio, *La Machine de vision*, Galilée, 1988.

l'horloger Robert Houdin se servant de l'idée du diorama de Daguerre pour créer des spectacles où l'illusion serait directement basée sur la persistance rétinienne et découvrant ce qu'il appellera « *les temps particuliers de la vision* »... à Georges Méliès, inventeur du trucage cinématographique, mais aussi ultime directeur du Théâtre des soirées fantastiques de Houdin, de 1888 à 1924. L'illusionnisme est un art tout entier occupé à tirer parti des limites visuelles du témoin, en s'attaquant à sa capacité innée à distinguer entre le réel et ce qu'il croit réel et vrai, l'amenant à croire à ce qui n'a jamais existé, *à croire au néant*.

Contrairement au magicien de Platon recréant à volonté le Monde, l'illusionniste du XIX^e siècle est déjà capable d'inventer non seulement des objets synthétiques bi ou trimorphiques qui entraînent le spectateur à ne pas tout voir, mais aussi d'installer un environnement de synthèse qui contraint cette fois l'observateur *à ne rien voir* – ceci, grâce à des jeux de portes et surtout de miroirs, ces fameux miroirs qui, remarquons-le, sont en train de reprendre de l'importance dans la recherche optoélectronique militaire de la dernière génération. En 1865, c'est d'ailleurs un militaire, le colonel Stodare, qui, s'inspirant de Houdin, réussit à se rendre partiellement invisible sur scène... H.G. Wells devait publier son roman *L'Homme invisible* trente ans plus tard et le metteur en scène James Whale, aidé de John Fulton pour les effets spéciaux, réaliser en 1933, peu avant la mort de Méliès, son chef-d'œuvre cinématographique : « Cette sorte de mystère habillé, de voyage à travers l'impossible, écrit Paul

Gilson, les gouttes de pluie dénoncent seules la silhouette de l'homme faisant de lui un spectre aux couleurs du prisme, un fantôme pris au piège d'un arc-en-ciel. La brume cernait encore ses contours et la neige portait inexplicablement la trace de ses pas... jusqu'au geste du policier qui tire à la hauteur du cœur, jusqu'à la fin de l'homme invisible *qui redevient splendidement visible pour mourir...* »

Alors que les anciens magiciens encombraient la scène d'une foule d'objets hétéroclites, Robert Houdin avait ouvert l'ère moderne de l'illusionnisme en affirmant que « le principe fondamental de la prestidigitation est de produire de grands effets avec de petites causes »... comme en mécanique. Il introduisait ainsi à une sorte d'anti-phénoménologie insidieuse des techniques de représentation, une certaine défaite de la foi perceptive. Le grand John Maskelyne perfectionna encore la performance de Stodare. Il était lui-même l'héritier d'une vieille famille qui comptait des astronomes, des physiciens et autres « mathémagiciens ». Comme Houdin, il avait conçu des androïdes, un « joueur de Whist », une « machine à écrire »... Ce fut un de ses descendants, Jasper Maskelyne, qui, en transférant l'art de l'illusion à la réalité du champ de bataille, contribua à la victoire d'El-Alamein (1942), en créant cette fois, dans le désert même, une *écologie de synthèse* destinée à égarer les moyens de perception de l'adversaire, à favoriser les « faux mouvements » de l'armée britannique.

Aujourd'hui encore, de nombreuses inventions de Jasper Maskelyne demeurent *classifiées*, c'est-à-dire réservées à un nombre restreint d'initiés – entre

autres dispositifs, il avait inventé un système de communication par infra-rouges, une méthode pour rendre les avions invisibles aux projecteurs de DCA à basse altitude, il améliora également le camouflage des positions d'artillerie en utilisant des surfaces réfléchissantes ou encore, très proche du Furtif, il préconisa l'application du *gris omega* copié sur la couleur du pétrel, pour le camouflage des objets en mer ⁴...

Pour Maskelyne, la dissimulation était sans paraphrase, *au centre de la représentation*, puisque plus il y avait performance des techniques d'aperception, plus *la mise à néant du réel* devait s'étendre, des personnes aux objets de grande taille, enfin, à des régions entières.

Abandonnons le fatras d'explications dont les Occidentaux sont avides quand il s'agit d'art et de représentation et reprenons pour un moment la parole de Paul de Tarse : « le monde que nous voyons est en train de passer » et disons : « nous ne voyons pas le monde en train de passer »... nous ne percevons pas plus naturellement ses lenteurs que ses accélérations, que nous ne percevons ce qui serait *la réalité* du temps lui-même où le mouvement se déroule. *Le mouvement c'est l'aveuglement.*

Ainsi, quand le moteur/caméra cesse de produire l'imitation du mouvement *réel* à vingt-quatre images/seconde et expérimente des *vitesses anor-*

4. David Fischer, *Le Magicien de la guerre*, Presses de la Cité, 1986.

males, ce que Ray Harryhausen appelle « dynamation » en opposition à l'« animation » du dessin animé, le spectateur manifeste un certain désarroi. De fait, il se trouve brutalement placé aux limites de ses capacités d'identification visuelle par cette recreation du « mystère du mouvement » qui est la dimension primitive de notre aperception du monde.

De même, le cinéaste Michael Powel lorsqu'il déclare : « Pour moi, la danse fait partie du cinéma, cela a toujours été... Dans *The Red Shoes*, je changeais sans cesse de vitesse dans une même scène. Vingt-quatre images/seconde, c'est monotone, alors je passais de quarante-huit à six images/seconde, *ce qui me permettait de réussir tous les trucages en direct, sur le plateau.* »

« Il y a plus dans l'immobile », disait Bergson. D'où cette pensée dont va dépendre l'essence de la représentation, en Occident, jusqu'à l'innovation du moteur : *l'immobile rend visible* et les arts plastiques seraient une immobilisation du mouvement *qui donnerait l'illusion de voir, d'avoir le temps de voir.*

Sans doute, l'art le plus accompli était-il le paysage installé de la *nature morte*. Peut-être parce que son monde immobile fait songer au repos où le défunt devient un objet exposé que l'on peut contempler à son aise, en prenant son temps, puisqu'il ne bouge plus. Et aussi avec cette impression très forte que celui qui a cessé de vivre existe davantage que lorsqu'il existait vraiment, se mouvait devant nous, provoquant un trop-plein d'images de lui-même. Comme dans le film de James Whale :

invisible de son vivant, l'homme en mourant redevient magnifiquement visible.

Chez Vermeer, le plus accompli des peintres, le monde vivant est comme une nature morte, l'installation sous le regard du spectateur d'une série d'objets ennemis du mouvement. Si, au cours de son travail, le peintre en déplace un, ne serait-ce que d'un millimètre, il sait que non seulement cet objet-là mais tous les autres, en perdant de leur placidité, auront déjà changé d'identité. Illustrant le propos du stoïcien, Schopenhauer écrit au sujet du Hollandais : « Le spectateur ne peut considérer ses tableaux sans être touché, sans se représenter l'état mental de l'artiste, tranquille, paisible, plein de sérénité, tel qu'il le fallait pour fixer son attention à des objets insignifiants, indifférents, et les reproduire avec tant de sollicitude. Et l'impression est d'autant plus forte que par un retour sur nous-même, nous sommes frappés du contraste de ces peintures si calmes avec nos sentiments toujours obscurcis, toujours agités de désirs et d'inquiétudes ⁵. »

Dès les débuts de la révolution du moteur, la mise en marche des images a ruiné cette organisation stationnaire et, avec elle, le repos de la vision, l'arrêt de la contemplation lumineuse, « ce champ de présence au sens large » et a créé cette désinformation visuelle qui allait bientôt réduire les procédés de la représentation, de la communication, à leur plus simple expression.

5. Schopenhauer, *Douleurs du monde*, Rivages, 1990.

Nous savons aujourd'hui que l'on peut épuiser l'être du monde, pourquoi ne pas prévoir que l'on puisse rapidement épuiser la fragile sphère de nos rêves, de nos fantasmes, de nos étonnements, que d'aucuns présentent comme le but ultime d'une civilisation qui parviendrait à les mettre en expérience ?

Les œuvres des surréalistes et surtout leur « banque des rêves » nous ont pourtant montré l'indigence du rêve trivial. Ce dernier manque singulièrement de variété et de fantaisie et la figuration de nos désirs est facilement radoteuse, elle aime surtout répéter ses thèmes peu nombreux. Ceci est tout aussi évident pour l'imagerie de synthèse, puisqu'elle ne fait qu'imiter les effets spéciaux et les trucages du vieux cinéma en 3D ou du dessin animé et se heurte, ostensiblement, aux limites plastiques de l'imaginaire.

De fait, nous retrouvons ici la suite et la conclusion de la vieille querelle opposant les documentaristes et les pictorialistes au début du siècle : l'image de synthèse doit-elle imiter le cinéma ou bien peut-elle avoir un mode d'existence qui lui soit propre, à la façon de la photographie scientifique se détachant de la représentation picturale ? Nous sommes bien là à un point de non-retour, à une interrogation majeure sur ce qui apparaît aujourd'hui comme un abus de langage. Bien qu'il s'acharne à vouloir prouver le contraire, l'homme créatif n'est pas pour autant *un créateur*, la *création* n'est pas de son domaine et le mot créateur, si souvent employé, est inadéquat... en un sens, il est plus sûrement ingénieur que créateur. Après

les futuristes, Duchamp, les cinétistes et autres partisans de la motorisation généralisée, en ont fait la démonstration : l'art au XX^e siècle n'avait pas plus d'avenir que les techno-sciences n'en auront au XXI^e. La ruine de son organisation stationnaire ne faisait que révéler *cette tendance au chaos* qui, selon Schlegel, *se dissimule dans toute création ordonnée*.

Certaines études menées récemment au Canada et aux États-Unis peuvent donner une idée de cette pathologie et des affections bien réelles causées par le passage d'images à grande vitesse ou à vitesses variables, devant des sujets à tendance dyslexique : ils ne verront en général qu'une image sur les deux proposées normalement à la stéréoscopie de la vision naturelle. Les dimensions, le relief, le volume, l'aperception de l'espace se trouvent lésés au profit de l'interprétation des couleurs, des contours. Ces dernières identifications disparaissant à très grande vitesse de défilement, et le spectateur ne voyant plus rien... ainsi serait abandonnée la thèse selon laquelle la dyslexie ne serait qu'un défaut du centre du langage, c'est-à-dire, du relief social de la communication. Elle affecterait aussi la constitution intelligible de l'apparence, notre capacité innée à faire la distinction entre le réel et les images que nous nous en faisons.

Récemment, un couturier connu pouvait déclarer : « Aujourd'hui, le luxe est devenu un droit au mélange, à la profusion, *au refus de choisir*. » Un

regard qui ne choisit plus où il s'arrête parce que désormais, il peut s'arrêter n'importe où, partout et nulle part et que pour constituer ses propres images, les volumes, les valeurs, les distances lui font cruellement défaut. Remarquons encore que les modèles créés par ce couturier avec leurs découpages discordants et violemment colorés, reproduisent assez fidèlement l'ultime phase d'identification dyslexique du réel.

Depuis l'invention de l'instantané et la mise en marche du moteur cinématique, notre époque s'est acheminée par étapes vers la fin d'un cycle de l'apparence, non seulement celui de l'observation directe, mais aujourd'hui, celui de la perception indirecte, et cela sans que nous nous inquiétions outre mesure de ces destructions successives : fin de l'ancien moteur à images en tant que témoin indiscuté du mouvement du monde et dépassement de nos limites visuelles, au profit de cette puissance de pénétration aveuglante des ondes électromagnétiques qui ne ferait que « mettre au monde » l'essence même de la violence médiatique – cette esthétique terroriste de l'impact optique qui apparaît désormais avec de plus en plus d'insistance, sur les écrans de contrôle comme sur ceux de la télévision populaire, dans le but avoué de transformer l'observateur ou le spectateur, comme à la guerre, en agent ou en victime potentielle.

L'Américain Brad Nunk, spécialiste des images de synthèse à Angel Studio, le déclarait récemment : « Comme le sexe et le sang, les effets spéciaux sont devenus un ingrédient indispensable des films à succès. »

A propos des outils de communication, on vérifiera donc la vieille loi : plus l'effet d'annonce est rapide, plus l'annonce devient *accidentelle* et plus elle perd de sa *substance*.

Comme le spectacle ancien, la radio, le cinéma ou la télévision visaient à faire naître des émotions *naturelles*, telles la colère, la surprise, la détresse, l'anticipation (le désir)... mais seulement en attendant les effets *artificiels* de l'accélération paroxystique des techniques de représentation. Tétanisation, vertige, surexcitation, état de choc évacueront tout jugement, tout système d'évaluation raisonnable ou de sélection du caractère positif, négatif ou simplement nocif des messages, des images. Devenu contingent, l'effet d'annonce sera réduit bientôt à un simple signal – fréquence, une impulsion pouvant se passer de toute vraisemblance. Le dressage des jeunes générations est déjà assuré par le succès de jeux vidéo exclusivement fondés sur la virtualité de la disparition et de l'élimination – jeux-réflexes capables de procurer aux sujets photosensibles, la totale perte de conscience de la petite mort épileptique.

Parce que les *générations techniques* se succèdent, l'homme de *l'écrit* (livre, presse...) ne reconnaissait pas son fils qui était de la génération de *l'écran* (cinéma, télévision) pas plus que ce dernier

ne reconnaît le sien, en proie à la tyrannie vidéo-graphique ⁶.

Les événements stupéfiants qui ont récemment bouleversé la géopolitique mondiale ont éclairé encore cette problématique. A l'Est, par exemple, s'agissait-il à la fin des années quatre-vingt de liberté ou de libération des mass media ? *Liberté* ? Non, ou alors sous haute surveillance, puisque d'occultes parrains et metteurs en scène se tenaient toujours derrière micros et caméras. *Libération* ? Oui, car ce n'étaient pas tellement les événements qui s'emballaient, comme on l'a prétendu, mais bien les techniques de transmission des faits, leur intensivité vingt-quatre heures sur vingt-quatre, interdisant tout contrôle objectif, toute expertise sérieuse, disqualifiant soudain les représentants d'un complexe informationnel devenu techniquement obsolète.

En attendant le conflit du golfe Persique que d'aucuns compareront à un jeu vidéo, un *war-game*... Et le grand black-out ordonné par le Pentagone, qui imposera le silence aux photographes, reporters, journalistes et autres commentateurs habituels de la presse écrite et de la télévision, les militaires américains ayant décidé de faire « parler » à leur place le nouvel arsenal des *armes de commu-*

6. On vérifie encore l'observation platonicienne : chaque régime politique engendre un nouveau standard par filiation, le démocrate engendre le jeune tyran qui se tient solitaire, loin du monde éveillé, incapable d'amitié. « Encore soumis en temps de veille aux lois et à ses parents, il deviendra bientôt à l'état de veille l'homme qu'il devenait quelquefois en songe... Alors, il ne s'abstiendra d'aucun meurtre, d'aucune nourriture malsaine, d'aucun forfait... » (*La République*, IX.)

nication comme *ultima ratio*, dernier argument explosif de l'information.

Longtemps après les Lakanal, Carnot ou Bonaparte, il s'agissait là, à n'en pas douter, d'une reprise en main des médias par un complexe militaro-informationnel, toujours à la pointe du progrès technique. En retard d'une guerre et bientôt mis à mal par la récession économique, le « quatrième pouvoir » était en passe d'être à son tour MÉDIATISÉ. En 1994, naîtra en effet, aux États-Unis, the *Military Channel*, une nouvelle chaîne de télévision américaine qui diffusera vingt-quatre heures sur vingt-quatre des documentaires sur les armes et la guerre, ainsi que des séries et des films d'inspiration militaire.

VICTIMES DU DÉCOR

« Je voyais s'ébaucher sous le soleil à
pic, une société ténébreuse et qui ment. »

Paul Morand

Durant le premier conflit mondial, le grand marchand de tableaux René Gimpel avait profité du prestige de la France en guerre pour faire mieux connaître l'art européen à bon nombre de riches industriels américains désireux de créer des collections ou des fondations.

Au cours de ce premier périple, il eut ainsi l'occasion de découvrir un peuple de migrants dont le principal repère culturel était un art pour l'art de l'efficacité technique, à peu près inconnu en Europe, « un matérialisme qui prenait la forme d'un culte de la machine à proprement parler effrayant », dans ces villes instables fondées non plus autour d'une église ou d'un temple, mais d'une fabrique,

d'un puits de mine, d'une gare et souvent désertées du jour au lendemain ¹.

Sans de tels précédents, Hollywood, la capitale mondiale du moteur cinématique, n'aurait peut-être jamais existé, telle que Cendrars la décrit en 1936, dans une série d'articles destinée au journal *Paris-Soir* : cité interdite dans un État californien en état de siège, surveillé par trois divisions de police chargées de refouler impitoyablement les indésirables : malades ou porteurs de germes désireux de profiter de la douceur du climat, mais surtout, chômeurs, femmes seules, enfants abandonnés qui viennent battre la semelle et s'échouer à la porte d'immenses studios-usines, clos comme des forteresses, avant d'être finalement renvoyés dans l'État dont ils sont originaires, ou encore internés dans des camps de concentration, en plein désert ².

« Sauf peut-être à Monte-Carlo, il n'y a pas de ville au monde où l'on se suicide autant qu'à Hollywood, remarque Cendrars, Hollywood qui tient à la fois de Cannes, de Luna Park et de Montparnasse, merveilleuse improvisation, spectacle spontané, continu, permanent, donné de jour et de nuit dans la rue devant un décor américain qui lui sert de toile de fond. » De fait, l'écrivain-journaliste n'est pas dupe. Au cours de l'interminable traversée d'est en ouest du continent américain, il a eu une brusque illumination, ce voyage en train

1. René Gimpel, *Le Journal d'un collectionneur*, Calmann-Lévy, 1963.

2. Blaise Cendrars, *Hollywood, La Mecque du cinéma*, Grasset, 1936.

lui en rappelait un autre : « Où étais-je ? Non ?.. pas possible !.. J'étais réellement dans le train, en Amérique, au XX^e siècle ?.. et non pas en plein XVIII^e siècle, dans une télègue traversant les steppes d'Ukraine, lors du mémorable voyage de Catherine II en Crimée... »

Ce que Cendrars entrevoit par les fenêtres du compartiment lui paraît soudain l'équivalent de « ces fameux décors mobiles que le prince Potemkine faisait dresser à l'horizon, tout le long de l'itinéraire de sa souveraine pour l'illusionner sur l'état de civilisation et de prospérité de son immense empire ! ».

« Quelle bonne plaisanterie ! *Mais qui a-t-on voulu tromper ici dans cette démocratie, sinon le peuple souverain ?* »

Un peuple mobile tout entier *victime du décor*, une démocratie détournée par l'illusion d'optique de *l'ever-changing skyline*... la dynamique du paysage entrevu n'est qu'une supercherie, une supercherie bien concertée. Tous les médias n'en font qu'un, depuis la télègue dans les steppes d'Ukraine, jusqu'au train transcontinental et à la cité du moteur cinématique où il y a déjà plus d'automobiles que d'habitants et où tout homme qui flâne et se promène à pied est un suspect.

« *Ne reste pas ici ! Vole, répands-toi dans le pays tout entier, dirige-toi vers le grand Ouest !* », les oracles du siècle passé se sont tus, le trompe-l'œil du voyage s'achève près du Pacifique, Hollywood et ses studios-usines c'est le terminus, la dernière station où s'élabore déjà l'étape suivante, *l'industrialisation de la perception*, l'ultime coup d'État.

En Europe, pendant que les premiers socialistes rêvent d'abolir les anciennes classes sociales, les compagnies de chemin de fer en inaugurent de nouvelles, des *classes de vitesse*. Le voyageur fortuné pourra prendre un train de « première classe » qui lui offrira le luxe du confort, mais surtout, celui, totalement inédit, de *s'en aller en vitesse*. Il accomplira, par exemple, le trajet Paris-Fécamp (station balnéaire alors réputée) en trois heures quarante-huit minutes. Le voyageur du train de seconde classe mettra quatre heures quarante-quatre minutes. Celui du train de troisième classe entre six et sept heures, voire davantage. Vers 1900, le train Paris-Marseille de troisième classe gagnera la cité phocéenne en vingt-huit heures et plus, alors que le *rapide* de première effectuera le même parcours en seize heures. La rapidité de l'enlèvement ferroviaire sera alors considérée comme une thérapie efficace pour des êtres désœuvrés, habités par la haine du monde présent et proche – *weltschmerz* d'un romantisme finissant – auxquels comme l'indique le mot allemand *langweile*, le temps paraît presque arrêté, un temps qui pour eux s'écoule avec une désespérante lenteur, les affectant d'un ralentissement psychomoteur qui les détourne de se mouvoir par eux-mêmes.

Habitué des chemins de fer, Flaubert écrit : « Je répugne au mouvement »... mais ailleurs, il note : « J'ai envie de voir les Lapons, l'Inde, l'Australie. Ah c'est beau la terre ! Et mourir sans en avoir vu la moitié ! » Ce n'est pas contradictoire, puisque

selon lui, la vie n'est tolérable *qu'à condition de n'y jamais être*, comme lors de ces graves absences épileptiques qui lui ont donné « la conviction d'être mort plusieurs fois » mais aussi, d'être revenu de l'au-delà. Dans *La Tentation de saint Antoine*, il écrit encore : « N'es-tu pas fatigué du corps qui pèse sur ton âme et qui la courbe comme un cachot trop étroit ? Démolis donc ta chair... la chair nous la fuyons, nous l'exécrons. » Se répandre, se dissoudre, s'alléger, s'éclater, quitter le corps pesant, toute notre destinée pourrait se lire désormais en termes d'évasion, d'échappement. *Être mal dans sa peau*, comme dans une « peau de chagrin », un costume trop étroit qui gêne aux entournures (masse, encombrement, envergure...) un costume trop lourd pour celui qui est condamné à le porter, à le mouvoir. Comme s'il existait une incompatibilité radicale entre les dimensions de l'enveloppe de chair dont le sujet est affublé et l'espace/temps sans commencement ni fin connues de son être au monde – naissance et mort, objets de croyance échappant à la conscience immédiate – entre des *horizons intérieurs* facilement qualifiés de béants (*undung*, privés de sens) et l'horizon réel de ce monde vers lequel, nous dit Merleau-Ponty, *nous allons d'abord par le regard*.

La bonne plaisanterie de l'accélération ferroviaire de la vapeur impliquait déjà de nombreux moyens de « démolir la chair » et l'illusion d'optique du transport, en perçant à jour l'horizon externe, avait le pouvoir de le transformer en abîmes puis en abysses, bientôt aussi béants que ceux de nos horizons intérieurs. On pourrait dès lors parler de l'ac-

célération comme d'une *tentation de l'être pesant*, avec la mise en abysse de l'univers perçu ; *une fin du monde* où après le saint de Flaubert, chacun pourrait s'écrier devant la progressive dilatation du néant de l'univers : « Un abîme derrière moi, un abîme devant, à droite, à gauche, en haut, en bas, partout les ténèbres ! »

La rapidité d'une espèce est toujours, pour elle, un signe de mort précoce. La surcharge mécanique qui accompagne l'effort musculaire violent est, chez l'homme comme chez les autres vertébrés faisant preuve de célérité pour la chasse ou échapper aux prédateurs, à l'origine de nombreux traumatismes physiques, mais également, un important facteur de vieillissement. Au début de l'ère industrielle, les travailleurs meurent jeunes, épuisés par la cadence des travaux de force quotidiens et par les efforts physiques nécessaires à leurs déplacements – les armées des guerres de masse de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e perdaient plus d'hommes au cours d'interminables marches forcées que sur les champs de bataille. A l'inverse, avec la mécanisation de la production et du transport, la durée moyenne de la vie humaine sera en augmentation, en partie grâce à un certain ralentissement de l'impulsion motrice des individus, à un moindre effort physique.

L'avènement du moteur, en mettant à la disposition du grand nombre une durée de vie plus longue, a créé une nouvelle appréhension du temps, celle d'un *temps en trop*, lié à une moindre quantité

de mouvements du corps pesant et à la nature différente de ses performances motrices, un certain désœuvrement qui en relativisant nos actions relativisait aussi nos pensées.

Lorsque dans le cycle de leur civilisation, les anciens Grecs déplacent le siège de l'âme située primitivement dans le cœur, cet organe tellement sollicité pendant l'effort physique, pour l'élever jusqu'au cerveau, il s'agit sans doute d'apporter une solution nouvelle à cette *oscillation dimensionnelle* dont le corps de l'homme est le sujet involontaire, depuis la nuit des temps. Désormais, l'être « conscient » prétend exercer son empire sur son costume dimensionnel, comme il se plaît à l'exercer sur les territoires environnants, dans une société à la fois industrielle et esclavagiste où l'espérance de vie des élites est devenue plus grande et donc, l'expectation plus forte.

Cette attente née du moindre mouvement ou de la relativisation du mouvement, est alors considérée comme un phénomène d'attention et on peut s'amuser à imaginer que la philosophie apparaît localement et quasi naturellement, non seulement comme « une interrogation majeure sur le temps » (Bachelard), mais plus pratiquement, sur la liberté nouvelle *de donner corps à un temps qui s'allonge*³.

On le sait, le récit légendaire accorde volontiers au sage antique une longue existence. Il meurt comme les espèces lentes à un âge avancé, voire

3. Dans le *Gorgias*, Socrate est montré traînant pieds nus dans la ville, arrivant toujours en retard et déclaré *atopos* par Calliclès.

plus que centenaire, à moins qu'il ne choisisse de quitter volontairement sa propre dépouille.

La philosophie ne serait, peut-être, qu'une interrogation oisive (souvent oiseuse) née de la disparition d'un effort physique devenu inutile.

La raison saine (*logos*) n'est pas seulement l'art de se faire une raison, au-delà, elle est pour le stoïcien *un bien pour toujours*, un remède à l'exiguïté du costume dimensionnel. L'aspirant à la sagesse ne craint pas, dit Sénèque, d'ajouter à son siècle tous les autres siècles passés et futurs, par ses travaux il a accès à tous, aucun ne lui est interdit : « En agrandissant notre âme, nous disposons d'une vaste durée à travers laquelle nous étendre ⁴. »

En revanche, lorsque la grande Cité romaine deviendra esclave de ses esclaves et de ses mercenaires, le stoïcien avertira des dangers que fait peser sur la pensée et sa tranquillité, une incohérence motrice qui ne serait finalement qu'une intempérance, une incontinence de celui qui va au monde par la vue et rapporte tout aux yeux, victime d'un excès de gratuité du mouvement humain : « Il est des mouvements qui, même avec une certaine douleur, charment notre corps, comme se retourner dans son lit, de changer de côté avant même qu'on soit las et de se rafraîchir par la diversité des positions. (...) De même ces voyages sans suite, ces courses errantes sur les rivages, cette mobilité qui essaie tantôt de la mer, tantôt de la terre, mais

4. Sénèque, *De la brièveté de la vie*.

toujours ennemie du présent (...). Un voyage succède à l'autre, un spectacle remplace un autre spectacle... Et c'est ici, ajoute Sénèque, que commence le dégoût de la vie et du monde même, ce délire furieux où le jouisseur s'écrie, à *quand toujours la même chose*⁵ ? »

Comme dans cet obscur récit biblique où Jacob *se mesure* jusqu'à l'aurore à *quelqu'un d'incomparable* sans que l'un des deux ne lâche l'autre. Ce *quelqu'un* que Jacob ne parvient pas à faire reculer, n'étant peut-être ni ange, ni Dieu, mais Jacob lui-même en proie à la dérision de ses dimensions et forcé au bout d'une nuit de lutte furieuse, de reconnaître les limites de son propre corps, « cet insupportable compagnon de voyage qui ne se peut quitter ».

Déjà le monde parcouru en vain n'est qu'un étroit lit de repos, les déplacements les plus lointains, une série de petits mouvements qui au lieu de le fatiguer charment un corps à demi assoupi, à moins que la puissance de l'inertie ne transforme finalement le jouisseur en mort-vivant, le poussant à ne plus se souvenir de lui-même, au point d'avoir besoin de quelqu'un d'autre pour lui indiquer la position et les lieux dans lesquels il se trouve. Comme ce Romain se faisant sortir du bain et déposer sur sa chaise à porteurs, qui interrogeait ses esclaves : « Suis-je assis maintenant ? »

Les progrès actuels en matière de transports et de transmissions n'ont fait qu'exaspérer cette patho-

5. Sénèque, *De la tranquillité morale*.

logie inaperçue du déplacement non plus d'ici à là, mais de *l'être là* au *n'être plus là*. De la suppression de l'effort physique de la marche, à la perte sensorimotrice des premiers transports rapides, on est passé enfin à des états voisins de la privation sensorielle. Il y a loin des premiers wagons de chemin de fer à ciel ouvert, empruntés comme des véhicules de foire, avec leurs secousses, la rudesse de leurs banquettes en bois, le froid et le vent qui fouettent, les nuages de fumée qui aveuglent et vous couvrent de suie... au train à grande vitesse et à la cellule du supersonique, fermé au monde extérieur qu'il traverse pourtant avec un bruit d'enfer.

La perte des sensations du voyage ancien est alors compensée par la projection d'un film sur grand écran. Le voyageur continue d'aller au monde par le regard, mais cette fois, le moteur cinématique renouvelle pour lui le défilement d'un paysage qui disparaît et se fige dans la distanciation de l'altitude.

Au XIX^e siècle, en pleine révolution des transports, Jules Michelet prédit : « Chaque climat est un remède, la médecine future sera une émigration prévoyante... » Il recommande donc aux dames de la société de fuir leur lieu de résidence habituel et « d'imiter les oiseaux migrateurs allant au-devant de la belle saison ». Cependant, il met en garde ses « chères malades d'ennui » contre la vitesse du train express : « Aller en vingt heures de Paris à la Méditerranée en traversant d'heure en heure des climats différents, c'est la chose la plus imprudente pour une personne nerveuse. » L'émigration sani-

taire du siècle dernier supposait déjà un *nouveau calendrier* exigé cette fois par une course géotrope qui tenait de la révolution orbitale.

Maître des Pereire ou des Lesseps, le comte de Saint-Simon note : « La planète est dépendante de l'Univers. Elle est comme une pendule enfermée dans une horloge dont elle reçoit le mouvement. L'homme est dépendant de la planète qu'il habite, il est comme une montre enfermée dans une pendule qui est enfermée dans une horloge. » L'accélération des transports et des transmissions permise par les propres disciples de Saint-Simon ne va pas tarder à dérégler les horloges, les pendules et les montres ; les malades de Michelet escamotent les saisons du vieux calendrier et tous les matins, Cendrars dans le transsibérien remet sa montre à l'heure, *parce que le train avance et le soleil retarde*. Créatrice d'une quantité inédite de mouvements, l'innovation du moteur *qui donne d'un seul coup ce que le temps n'accorde que peu à peu* (Morand) habituerait ses habitants à revisiter la planète, non plus comme des êtres soumis aux lois physiques et prisonniers de l'horloge saint-simonienne, mais comme ses rebelles, ses marginaux, ses évadés.

Au XIX^e siècle, on disposait de peu de moyens techniques pour échapper aux conditions matérielles d'une existence qui se déroulait encore à petite vitesse et maintenir le luxe d'un temps de parcours qui épuiserait le temps du séjour terrestre.

Surnommée « l'Impératrice Locomotive », Élisabeth d'Autriche-Hongrie s'éclipsait près de trois cents jours tous les ans, allant de Corfou à Venise, aux Carpates, à la Riviera... Et pourtant, ce per-

pétuel enlèvement ferroviaire ne suffisait pas à la guérir de son dégoût physiologique du corps pesant. Elle avait donc décidé une fois pour toutes que mesurant un mètre soixante-douze, elle ne pèserait jamais plus de cinquante kilos et s'astreignait à un régime de lait et d'oranges, voire à un jeûne absolu, créant ainsi une mode qui allait plus tard se généraliser.

En 1843, Henri Heine notait : « Par les chemins de fer l'espace est anéanti, il ne nous reste plus que le temps. Si nous avons seulement assez d'argent pour tuer ce dernier d'une manière convenable ! » Cet argent, on le trouvera et en abondance. Ce sera d'abord l'affaire des stations touristiques et balnéaires et de cette *délocalisation du local* qui consistera à dissiper les apparences du monde réel en une série de décors passagers. Tout à côté de la *mise en chantier* de la nature par le matérialisme scientifique et industriel, il y aura sa *mise en scène* par une élite cosmopolite. De ces deux utopies, la seconde sera la plus coriace et ce sera elle qui, finalement, donnera naissance à la société actuelle, telle que nous la connaissons – forme ultime de l'épuisement colonial, endocolonisation survivant à la décolonisation elle-même.

Sur les rivages et près des sommets, les premiers lieux d'élection de cette civilisation finale ressemblent assez à l'installation nihiliste des guerriers de Julien Gracq, ces espèces de rôdeurs des confins, de flâneurs de l'apocalypse, vivant libres de soucis matériels au bord de leurs gouffres apprivoisés, tirant leur subsistance du travail des autochtones, choquant leurs mœurs et leurs croyances. L'actuel

tourisme international renouvelle encore cette violence coloniale, avec l'implantation de clubs de vacances ou de palaces qui ressemblent désormais à des postes avancés, dans des régions la plupart du temps misérables et hostiles.

Cependant, ne l'oublions pas, sans navires rapides pas de comptoirs coloniaux, sans chemins de fer pas de stations touristiques importantes, sans l'automobile et l'avion pas de tourisme industriel et planétaire. A première vue, il est pourtant paradoxal que la *langweile*, la sensation répétitive d'un temps qui ne s'écoule pas, puisse trouver son soulagement dans un moteur, une machine, qui par définition ne produit que du semblable et se répète invariablement. A moins de résoudre ce dilemme par la seule capacité de variation dont le moteur soit justement capable : *l'accélération*. Cette question de la vitesse motrice porte cependant en elle ses propres limites et donc une *langweile* spécifique qui serait due, comme l'indiquait Heine, à *l'épuisement final du temps par la vitesse*.

Cette appréhension explique, semble-t-il, que les *lieux d'élection* de cette civilisation finale soient dès le XIX^e siècle des *lieux d'éjection* et dans le cas des stations touristiques, des sommets et des rivages en équilibre tellurique instable, sujets à de perpétuelles métamorphoses. Vers les années vingt, un jour de tempête, une jeune servante, qui voyait l'océan pour la première fois, s'extasiait devant la puissance de la marée montante : « Madame, disait-elle à sa patronne, quel énorme moteur il doit y avoir là-dedans pour faire remuer tout ça ! »

Dépouillé d'un romantisme qui n'était pas son

fait, l'élément marin apparaissait à la jeune fille sous la forme d'une gigantesque machine au travail. En quoi elle n'avait pas tort, puisque mer (et montagne) révèlent au naturel les grands domaines de la mécanique classique – cinématique et dynamique – l'océan apte à mettre les corps en un semblant d'apesanteur, à porter et déplacer rapidement de lourds engins... L'obliquité des montagnes, leurs à-pic, provoquant la grande vitesse de la chute libre, de la glisse. C'est dans la motricité même du paysage géologique que nous allions recouvrer, non pas tant la santé, que l'hypothétique délivrance du corps propre. « Sur mer, disait l'acteur Klaus Kinski, on ne sent plus très bien la différence entre naître et mourir. »

Il s'agissait bien là d'un nouveau matérialisme, issu d'une conception dromologique (ou dromoscopique) de l'Univers : les feux de l'artillerie et des moteurs à vapeur avaient dès le *Siècle des lumières* envahi l'histoire, en transformant la physique et bientôt la « philosophie naturelle ». Fils du grand Lazare Carnot, le physicien Sadi Carnot publiait en 1824 ses réflexions sur la puissance motrice du feu qui annonçait la thermodynamique, cette théorie qui devait bouleverser l'ensemble des sciences de la matière, de l'espace et du temps pour aboutir au XX^e siècle, à *une vision dynamique globale* de la terre et de sa biosphère, un écosystème global...

On a dit que l'esprit pionnier américain consistait à « consommer l'espace disponible avec une voracité unique dans l'histoire des migrations humaines ». Cependant, l'élite cosmopolite avait anticipé cette dévoration que tout un chacun est en train de vivre

aujourd'hui, avec son interrogation majeure sur l'utilité d'une humanité qui a perdu tout rapport productif à son milieu de vie, à une planète qui ne sera bientôt plus qu'un lieu de passage, un chantier abandonné. Au siècle du prolétariat, les stations touristiques célébraient à l'avance l'incohérence motrice et avec elle, la fatale gratuité des actes.

Les jeux de plage auront un fonctionnement symbolique, le plus souvent introverti – régates, polo, golf, tennis... multitude de sports d'origine coloniale ou indigène qui vont se développer de manière exponentielle parce qu'ils ne servent à rien, sinon à tuer le temps qui s'allonge. On remarquera encore la polyvalence du mot *station*. Elles ne sont pas des villages en train de s'étendre, des cités nouvelles où l'on viendrait se fixer, mais des arrêts provisoires au cours d'un déplacement généralisé. On commence par y demeurer un an ou deux, puis une saison (basse ou haute) enfin, avec l'accélération des transports, un mois, quelques jours, un week-end, quelques heures pour « tester le site »...

A la fin de sa vie, Flaubert constate avec indignation que les Parisiens ont apporté avec eux à Trouville « des chalets du goût de ceux d'Enghien, des rochers factices dans les jardins... ». Cette espèce de palliatif au dépaysement, de conservation du milieu banlieusard que l'on trouvera aussi bien aux colonies qu'aux États-Unis, sera de courte durée. Bientôt, *bâtir* ce sera encore *partir*, à la façon de ces *dioramas* dont le réalisme cinématique soumettait le voyageur du XIX^e siècle à rude épreuve : « Je ne pouvais m'attendre, écrit Chateaubriand, que l'on transportât Jérusalem et Athènes à Paris »...

ni plus tard, des casinos mauresques à Arcachon, des palaces babyloniens sur la Côte d'Azur ou des jardins tropicaux à l'île de Batz. De nombreux ouvrages ont été consacrés à ces lieux de loisir (*licere* – être permis) où se sont ébauchées les normes de la *société permissive* que devaient populariser les différents mass media... *une société ténébreuse et qui ment sous le soleil à pic*, constate Morand à la fin de sa vie. La famille bourgeoise éclate, le changement de partenaires est toléré, l'adultère plus facilement admis, les corps s'exposent débarrassés du poids des vêtements et bientôt libérés des corsets, les différences physiques entre les sexes s'atténuent, on bouge, on jasse vingt-quatre heures sur vingt-quatre, on est fiévreux, excité, agité à tort et à travers... Au cours des années quatre-vingt, le Catalan Pere Duran Farell, membre du Club de Rome, pourra déclarer au cours d'une interview : « L'homme a cessé d'être l'habitant de la planète. C'est un être nouveau au sein de l'Univers... Tout ce qui est rationnel chez l'homme peut être transféré à la machine... La partie rationnelle est devenue la moins noble partie de l'homme. Que reste-t-il alors ? Il nous reste nos sentiments, nos libertés, nos contradictions, nos anarchies, nos besoins d'amour, les nécessités de ce que nous pensions absurde. »

Que peut-il rester d'autre que de l'absurde et de la dérision dans un désœuvrement encombré d'occupations inutiles, mais surtout, que reste-t-il de la raison saine qui était l'art de se faire une raison et de maîtriser l'attente de ce qui arrive, alors que *faire de la vitesse* c'est justement supprimer de

l'attente et de la durée ? En déménageant cette fois l'âme du cerveau au moteur, on délivrera l'homme d'une appréhension du futur qui n'a plus de raison d'être, puisque tout est déjà là, ici et maintenant, à la fois présent et disparu, dans l'apocalypse instantanée des messages, des images, dans la bonne plaisanterie de la fin d'un monde ! Après la disparition des horizons changeants, l'énergie naturelle des *lieux d'éjection* demeure et la civilisation des confins pourra proposer comme ultime remède à la *langweile*, des « sports de l'extrême » qui seraient en fait, ceux de la *dernière extrémité*. Mais écoutons le docteur Touzeau : « Par des comportements équivalents à des tentatives de suicide, telles l'anorexie, la toxicomanie, mais aussi les conduites à risques (excès de vitesse, moto sans casque, *windspeed*, etc.) l'individu pense pouvoir dominer l'idée qu'il est faible. Cette *confrontation aux limites* a pour toile de fond le fantasme classique de vouloir totalement dominer son destin. La pédagogie, dans ce cas, est de renvoyer le sujet aux mots et non aux actes. » Difficile retour à la communication et au logos, dans une culture dépressive où avec l'accélération technologique, le départ et l'arrivée – la naissance et la mort – se confondent à s'y méprendre. L'expression anglaise *break-down* (interruption-descente) montrant clairement l'interaction de la panne et de la chute brutale, de la dépression.

Désormais, *on ne monte plus, on tombe*. Dans une région normande autrefois déserte, des dizaines de milliers de touristes de tous âges renouvellent chaque été la malédiction de la *chute des anges* en se précipitant dans le vide du haut des piliers du

viaduc de la Soulevure devant les objectifs de caméra vidéo, là comme ailleurs devenus indispensables. « Saut à l'élastique », simulations répétées de l'éjection finale en attendant la *near death experience*.

Le neurologue Didier Vincent notait récemment : « Le cerveau n'aime pas l'ennui, alors il disjoncte, avec le sport, le sexe, les loisirs, les drogues. » A cette liste pudiquement exhaustive, on pourrait ajouter la recherche des situations limites, ou encore, le plaisir de voir le sang couler, celui des bêtes, celui des hommes, des enfants, avec le début annoncé de la guerre civile mondiale et la normalisation du terrorisme privé.

Ces diverses manières de disjoncter indiquent surtout la progression spectaculaire d'un mode de vie où, après une élite cosmopolite extravagante, chacun désormais s'exerce au départ ; la puissance de libération des médias débouchant en fin de compte sur de fréquentes et brutales tentatives d'interruption de la vie consciente. On pourra donc confronter le discours de Didier Vincent à celui de Michel Imbert de l'université Pierre-et-Marie-Curie, constatant l'existence d'une *plasticité du cerveau*, d'une activité neuronale capable de se reconstruire ou de s'autodétruire, selon la nature et le nombre des expériences sensibles du sujet, ruinant ou confortant la réflexion, celle qui mène à l'*action différée*, à l'anticipation, notamment dans les domaines de l'innovation, de l'invention.

Si parmi les diverses façons de disjoncter choisies par Vincent, on prend le sport de compétition, on remarque que le but de l'entraînement est la syn-

chronisation des mouvements au détriment de leur diachronie. Il s'agit en effet de limiter à l'extrême le *temps d'intervention consciente* du sujet, au point que le corps semblera agir seul, sans le secours de la réflexion, en un oubli du monde présent qui le libère du doute et de l'hésitation.

Le sportif de haut niveau ne doit pas perdre son temps à s'entendre penser, il ne prend plus conseil de lui-même, mais de son moniteur vidéo en attendant le pilotage automatique de la course automobile et les performances du champion cycliste téléguidé. Le docteur Michael Prüfer, héros d'une discipline nouvelle, dite du « ski lancé », a atteint les deux cent vingt-neuf kilomètres à l'heure aux Jeux olympiques d'hiver de 1992. Pour arriver à ce résultat, ce nouveau surhomme a testé ses vêtements et ses attitudes en soufflerie, à la régie Renault, comme une voiture. Il apparaît sur les pistes, la tête prise dans un casque en forme de cockpit, le corps serré dans un revêtement plastique translucide, une sorte de seconde peau, de peau-vitesse, qu'il met plusieurs heures à enfiler tant elle doit adhérer. « Mes performances sont à 50 % techniques, nous dit-il, d'ailleurs les entraînements dans les tunnels automobiles sont aujourd'hui dépassés, c'est vers les souffleries aéronautiques qu'il faut maintenant s'orienter. » Et il ajoute : « Je ne fais pas de sport, je fais de la vitesse... *On ne pense pas, on ne pense qu'à aller vite !* »

Henri de Montherlant, qui avait beaucoup pratiqué de sports lorsqu'il était jeune, se souvenait : « Dans le foot, je me prêtais, dans la course je me donnais... je m'étais spécialisé dans le cent mètres.

C'est une course pour idiots, c'est pourquoi j'y réussissais ! » Le foot n'exige pas une perte de conscience comparable à celle du coureur de cent mètres tenu de *partir comme une bombe* pour arriver presque instantanément, et pourtant, l'homme de théâtre Marcel Maréchal estime que « le foot est un sport beau, basique et tout con, parce que contrairement au rugby, on n'y joue qu'avec les pieds. *Et les pieds sont moins savants que les mains !* ».

On le constate chez des athlètes bourrés d'anabolisants, la répétition de telles pratiques ruine à la longue leur santé physique, mais elle peut également mener à un déséquilibre cérébral profond ; à une absence de jugement comparable à celle du mort-vivant de Sénèque, ne se souvenant pas plus de lui-même que des lieux dans lesquels il se trouve.

On l'aura compris, *disjoncter c'est se désinformer*. Si on en croit ce que prétend Michel Imbert à propos de la plasticité du cerveau (sa capacité à se reconstituer ou à s'autodétruire selon le nombre et la qualité des expériences sensibles du sujet), le monde post-industriel ne se déconstruirait pas tout seul et la multiplication des pratiques suscitées par la redoutable *weltschmerz* pourrait bientôt faire d'une affaire de neurones, une affaire d'État !

Lorsqu'au début du siècle, Paul Morand se vante d'appartenir « à la grande société secrète des faînéants jouissant du mépris d'un monde qui travaille trop », ce ne sera pas pour longtemps. Au lendemain des premiers congés payés, il devra écrire un petit manuel *A l'usage des nouveaux désœuvrés* et s'inquiéter bientôt, comme avant lui Schopenhauer, de

l'avenir d'un monde où l'ordre et l'État auraient à craindre des guerres civiles fomentées davantage par l'ennui que par la misère.

La revendication des *trois huit*, chère aux révolutionnaires de 1848, était apparue peu après l'installation des premières liaisons ferroviaires en direction des côtes toutes proches de la Manche. Plus tard, André François Poncet notera à propos de ce programme des huit heures (huit heures de travail, huit heures de sommeil, huit heures de loisirs) : « Il a tous les avantages d'une revendication révolutionnaire sans en avoir les inconvénients et le mérite singulier de créer l'unité entre tous les partis, des modérés aux extrémistes. »

De fait, qui parmi les hommes de pouvoir, politiciens ou gens de presse, aurait bien pu être en désaccord avec la légitimation d'un droit à disjoncter 16 heures sur 24 qui aboutirait fatalement à *une légalisation discrète de la désinformation*, à une médiatisation totale.

Il y a une quarantaine d'années, la commercialisation à outrance de la télévision, en démocratisant l'accès à la vitesse-limite des ondes électro-magnétiques, aura pour conséquence *la disparition des anciennes classes de vitesse*.

Dans les démocraties modernes, la révolution des transmissions renouvelait celle des transports industriels du siècle précédent. La société disfonctionnelle des ghettos reflétera bientôt celle des villes d'eau, des cités obsolètes nées du voyage ferroviaire. Les modernes *touristes de la désolation* succéderont aux touristes du spleen, de la tuberculose, de la neurasthénie, qui hantaient les stations balnéaires du

XIX^e siècle, en proie à la haine du monde présent. Le chômage, l'anomie, la misère la plus noire, aboutiront à un désœuvrement comparable à celui de la richesse ou de la maladie, à la fuite loin d'un monde familier devenu réellement invivable et malsain.

Touristes de la désolation comme ces Albanais débarquant à demi nus et sans bagages sur les côtes hostiles du Mezzogiorno, la région la plus défavorisée de la Communauté européenne, pour s'apercevoir qu'ils avaient été bernés et que le pays de Cocagne exhibé par les télévisions occidentales n'avait jamais existé. Un de ces égarés, interrogé sur les motifs de son émigration, devait déclarer qu'il avait vu à la télévision sur une chaîne italienne, une publicité pour l'alimentation des chats. Le fait que l'on serve sa nourriture au petit animal dans une assiette en argent l'avait irrésistiblement poussé au départ : *si l'on traitait ainsi les animaux, qu'en était-il donc des hommes ?*

La réponse à ce nouveau détournement de la géopolitique par la publicité devait être fournie par l'ex-président Andreotti : « L'Italie n'est pas en mesure d'accueillir ces milliers d'Albanais qui assiègent nos côtes. » La multitude des candidats au voyage sera impitoyablement parquée dans le stadio della Victoria, avant d'être rapatriée. Pour apaiser les esprits et faire monter ces gens dans les cars qui devaient les conduire à l'aéroport, il avait suffi de leur faire croire que leur avion allait s'envoler pour les États-Unis...

Selon un récent rapport de l'Unesco, en 1993, cent vingt millions de personnes dans le monde vivent en dehors des frontières de leur pays d'origine.

DU SURHOMME
À L'HOMME SUREXCITÉ

« Ce qui importe le plus à l'homme moderne n'est plus le plaisir ou le déplaisir, mais d'être excité. »

Nietzsche

La question de la technique est inséparable de celle *du lieu* de la technique. De même qu'il est impossible d'appréhender la NATURE, sans aborder aussitôt la question de la GRANDEUR NATURE, il est devenu inutile de parler du développement des technologies, sans s'interroger immédiatement sur la dimension, le dimensionnement des techniques nouvelles.

Superstructure, infrastructure hier, on peut envisager désormais un troisième terme, *l'intra-structure*, puisque la toute récente miniaturisation nano-technologique favorise maintenant l'intrusion physiologique, voire l'insémination du vivant par les bio-technologies.

Après avoir, depuis longtemps déjà, contribué à la colonisation de l'étendue géographique du *corps territorial* et de l'épaisseur géologique de notre planète, le développement récent des sciences et des techno-sciences aboutit aujourd'hui à la progressive colonisation des organes et des viscères du *corps animal* de l'homme ; l'invasion de la microphysique parachevant celle de la géophysique. Dernière figure politique d'une domestication où, après les espèces animales génétiquement modifiées et les populations humaines asservies dans leurs comportements sociaux, c'est maintenant l'époque des composants intimes qui débute.

En effet, aujourd'hui, le *lieu des techniques de pointe* n'est plus tant l'illimité de l'infiniment grand d'un environnement planétaire ou spatial, que celui de l'infiniment petit de nos viscères, des cellules qui composent la matière vivante de nos organes.

La perte, ou, plus exactement, le déclin de *l'espace réel* de toute étendue (physique ou géophysique) au bénéfice exclusif de l'absence de délai des télé-technologies du *temps réel*, aboutit inévitablement à *l'intrusion intra-organique de la technique et de ses micro-machines au sein du vivant*.

En fait, la fin du primat des vitesses relatives du transport mécanique et l'émergence de la soudaine primauté de la vitesse absolue des transmissions électromagnétiques liquident, avec l'étendue et la durée du « monde propre », le privilège ontologique du corps INDIVI, de ce « corps propre » qui subit à son tour l'assaut des techniques, l'effraction molé-

culaire et l'intrusion de bio-technologies capables de peupler ses entrailles.

Ainsi, la miniaturisation des moteurs, des émetteurs-récepteurs et autres micro-processeurs est-elle, en cette fin de millénaire, au cœur de la question de la technique et donc de celle du DESIGN post-industriel.

Après la révolution industrielle et celle des transmissions instantanées de l'ère des grands moyens de communication de masse, débute maintenant la toute dernière des révolutions, celle des TRANSPLANTATIONS, le pouvoir de peupler, que dis-je, d'alimenter le corps vital en techniques stimulatrices, comme si la physique (la microphysique) s'apprêtait à concurrencer désormais la chimie de la nutrition et des produits dopants...

Alors que depuis la nuit des temps, le développement de la technique s'opérait en direction de l'horizon terrestre et de la superficie des continents, avec l'invention des systèmes hydrauliques, des canaux et des ponts et chaussées ; *mega-machines* dont les emprises ferroviaires et autoroutières devaient être l'aboutissement grâce à l'équipement des cités, les lignes électriques ou le câblage parachevant ce que la révolution du déplacement physique avait déjà accompli, on s'apprête maintenant à équiper l'épaisseur du vivant avec des micro-machines susceptibles de stimuler efficacement nos facultés, l'invalidé équipé pour surmonter son handicap devenant soudain le modèle de ce valide suréquipé de prothèses en tous genres...

Il faut donc nous rendre à l'évidence, si naguère l'invention de la nutrition et des différentes cou-

tumes alimentaires avaient débouché sur un « art de vivre » et de demeurer, grâce à l'innovation de la sédentarité agricole et plus tard urbaine, aujourd'hui, le renouvellement des pratiques nutritionnelles par l'ingestion, non seulement d'excitants, de stimulants *chimiques*, mais aussi de stimulants *techniques*, va bientôt favoriser une mutation comportementale qui ne sera pas sans effet sur l'habitat. Le META-DESIGN des mœurs et des comportements sociaux post-industriels prenant le relais du DESIGN des formes de l'objet de l'ère industrielle. Souvenons-nous des déclarations de Nietzsche à la fin de sa vie, dans son *Ecce Homo* : « Une autre question m'intéresse bien davantage et le statut de l'humanité en dépend bien plus que d'une quelconque curiosité pour théologiens, c'est la question de la nutrition. On peut la formuler ainsi : *comment faut-il que tu te nourrisses, toi, pour atteindre ton maximum de force, de vertu* ¹ ? » A cette question, les technosciences commencent à apporter leur réponse. Après l'ingestion d'aliments reconstituants, fruits de l'agriculture, on s'apprête à nous faire digérer, à nous nourrir de produits dopants de toutes natures, non seulement *chimiques* avec la vogue des excitants modernes, l'alcool, le café, le tabac, la drogue ou les anabolisants, mais encore *techniques*, avec ces produits de la bio-technologie, ces *pastilles intelligentes*, capables, dit-on, de surexciter nos facultés mentales. Écoutons ce qu'écrivait, en 1838, Honoré de Balzac, anticipant

1. *Ecce homo*. Denoël-Gonthier, 1971, p. 38.

d'un demi-siècle les intuitions de Nietzsche : « Tout excès se base sur un plaisir que l'homme veut répéter au-delà des lois ordinaires promulguées par la nature. *Moins la force humaine est occupée, plus elle tend à l'excès.* Il suit de là que plus les sociétés sont civilisées et tranquilles, plus elles s'engagent dans la voie des excès – *pour l'homme social, vivre c'est se dépenser plus ou moins vite* ². »

On ne peut mieux décrire l'état des lieux de notre post-modernité où les surexcitants sont le prolongement d'une sédentarité métropolitaine en voie de généralisation accélérée, grâce notamment à cette télé-action qui remplace désormais l'action immédiate... L'inertie, la passivité de l'homme post-moderne exigeant un surcroît d'excitation, non seulement par des pratiques sportives ouvertement dénaturées, mais aussi dans le cas d'activités coutumières où l'émancipation corporelle due aux techniques de la téléaction en temps réel liquide les traditionnelles nécessités de la vigueur physique comme de l'effort musculaire.

Finalement, l'invention du pacemaker cardiaque, capable de reproduire, de suppléer le rythme de la vie, aura été l'un des points de départ de ce genre d'innovations bio-technologiques. Après les « xéno-greffes » d'organes d'animaux, c'est maintenant l'heure des « technogreffes », le mixage du technique et du vivant, l'hétérogénéité organique n'étant plus celle d'un *corps étranger* adjoint au corps propre d'un patient, mais celle d'un *rythme étranger*

2. *Traité des excitants modernes*, Castor Astral, 1992, p. 22-23.

susceptible de le faire vibrer à l'unisson de la machine.

Comment supposer, dès lors, que les choses restent en l'état ? Que cette soudaine surexcitation du rythme cardiaque par une prothèse ne se prolonge pas demain par de nouveaux excès, l'invasion d'autres procédures d'accélération de bio-rythmes jugés trop lents ?

De fait, c'est la réalisation, près d'un siècle plus tard, du rêve des futuristes italiens : le corps de l'homme intégralement nourri de la technique grâce à la miniaturisation de « machines-microbes » invisibles ou presque, avec cependant une différence majeure dans l'ordre de grandeur de la vitesse puisqu'il ne s'agit plus, comme l'espérait Marinetti, de rivaliser avec l'accélération des moteurs en faisant du corps-locomoteur de l'individu l'équivalent de la locomotive ou de la turbine électrique dont les vitesses relatives sont dépassées – *mais bien de tenter d'appareiller le corps humain pour le rendre contemporain de l'ère de la vitesse absolue des ondes électromagnétiques*. L'émetteur-récepteur en temps réel succédant désormais au moteur surpuissant susceptible de parcourir au plus vite l'espace réel des territoires.

Souvenons-nous, depuis l'origine de la vie, la course est éliminatoire : éliminatoire pour le prédateur capable de rejoindre sa proie au plus vite, éliminatoire également pour les sociétés humaines incapables de développer l'accélération de leur production et de leur distribution. Or, dans cette course, cette concurrence sauvage, on élimine non seulement l'adversaire (l'animal trop lent) mais on éli-

mine aussi des éléments de son propre corps. Par exemple, *on perd du poids* pour être en forme, on s'amincit pour améliorer ses réflexes, son influx nerveux... mais en même temps, on élimine le territoire naturel en le rendant plus « conductible », plus rectiligne et c'est l'invention de l'INFRASTRUCTURE du stade, de l'hippodrome ou de l'aérodrome, *l'espace réel du lieu de la course devenant soudain le produit du temps réel d'un trajet*.

Ainsi, le corps « territorial » est-il, à l'instar du corps « animal » du coursier ou de l'athlète, rigoureusement configuré, voire intégralement reconstitué par la vitesse. *Vitesse relative* d'un déplacement physique hier, *vitesse absolue* des transmissions microphysiques aujourd'hui, vitesse limite, véritable MUR DE LA LUMIÈRE – après ceux du son et de la chaleur – où la course, la concurrence vitale, vont subir une sorte de transmutation.

Puisque l'étalon de grandeur de l'accélération a atteint le seuil infranchissable (selon la loi de la relativité) des 300 000 km/seconde, *on va maintenant poursuivre l'élimination à l'intérieur même de la matière vivante*, reconstituant cette fois la dynamique vitale, phagocytant le vif, la vitalité même du sujet. On ne va plus seulement provoquer le développement des muscles ou la souplesse des articulations par des exercices rythmiques ou des produits anabolisants, mais *stimuler les fonctions nerveuses*, la vitalité de la mémoire ou de l'imagination, provoquant une restructuration des sensations par de nouvelles pratiques mnémotechniques.

A ce stade de l'histoire, la concurrence éliminatoire élimine non plus du poids, pour rendre le corps

plus leste et donc plus apte à la course, mais elle modifie les rythmes vitaux, elle comble même les vides de l'espace intra-organique du sujet par l'adjonction d'*organes de suppléance*.

Écoutons Marvin Minsky nous vanter ce type de reconstruction physiologique : « *Cela signifie que vous pourrez avoir, à l'intérieur de votre crâne, tout l'espace que vous voudrez pour implanter des systèmes et des mémoires additionnelles. Alors, petit à petit, vous pourrez apprendre davantage chaque année, ajouter de nouveaux types de perception, de nouveaux modes de raisonnement, de nouvelles façons de penser ou d'imaginer* ³. »

Ainsi, le META-DESIGN des neurosciences ne s'attache-t-il plus à la mise en forme de la structure ou de l'infrastructure d'un « objet » industriel, mais il régénère les impulsions des neurotransmetteurs d'un « sujet » vivant, réalisant, dès lors, une sorte d'*ergonomie cognitive*, dernier type de connexion neuroleptique que l'on pourrait dénommer l'INTRA-STRUCTURE du comportement.

Rappelons à ce propos une évidence méconnue résultant du déclin de la primauté de l'étendue de l'espace géographique, au profit de celle, toute récente, de l'absence de durée du temps chronographique – rendre le corps et son énergie vitale contemporains de l'ère des télétechnologies de la transmission instantanée, c'est abolir du même coup le *distinguo* classique entre l'*interne* et l'*externe*, au bénéfice d'un dernier type de centralité ou plus

3. *Art Press*, numéro spécial « Nouvelles Technologies », 1991.

exactement, d'hypercentralité, *celle du temps*, d'un temps « présent » pour ne pas dire « réel », qui supprime définitivement la distinction entre la périphérie et le centre, comme la pilule anti-sommeil supprime l'alternance de la veille et du repos réparateur.

Si naguère, *être présent c'était être proche*, physiquement proche de l'autre, dans un face-à-face, un vis-à-vis où le dialogue était rendu possible par la portée de la voix ou celle du regard, la venue d'une *proximité médiatique* fondée sur les propriétés du domaine des ondes électromagnétiques, parasite la valeur du rapprochement immédiat des interlocuteurs, cette soudaine perte de distance rejaillissant sur « l'être-là », ici et maintenant. Si désormais l'on peut non seulement agir, mais encore « télé-agir » – voir, entendre, parler, toucher ou encore sentir à distance ⁴ – apparaît la possibilité inouïe d'un brusque dédoublement de la personnalité du sujet qui ne saurait laisser longtemps intacte « l'image du corps », autrement dit la PROPRIOCEPTION de l'individu... Tôt ou tard, cette intime perception de la masse pondérale perdra toute évidence concrète, liquidant du même coup la classique distinction entre le « dedans » et le « dehors », l'hypercentre du *temps réel* (ou, si l'on préfère, du présent-vivant) du corps propre – EGOCENTRATION – l'emportant désormais sur le centre de *l'espace réel* du monde propre – EXOCENTRATION – la

4. On vient de mettre au point les premiers capteurs olfactifs.

notion essentielle d'être et d'agir, ici et maintenant, perdant tout sens.

En guise d'illustration de ce curieux phénomène égocentrique, écoutons les remarques d'un individu ayant subi la greffe du foie : « C'est étonnant, me déclarait-il en substance, lorsque mon foie est tombé malade, il est devenu plus lourd, tel un poids mort. Ensuite, lorsque la transplantation a enfin réussi, je craignais de perdre mon nouveau foie, j'avais peur qu'il ne se détache de mes entrailles. J'étais comme une femme enceinte au dernier mois de sa grossesse qui évite les mouvements brusques pour empêcher un accouchement prématuré. »

Nous mourons en détail, expliquait l'anatomiste Xavier Bichat... *Mais vivre, peut-on vivre en détail ?* En rupture d'unité et donc d'identité proprioceptive ? Lorsque notre malade déclare ouvertement que « quelque chose tombe en lui » comme un poids mort (son foie malade) ou comme un corps étranger insuffisamment intégré à ses viscères (le foie greffé), il indique qu'il existe une sorte de gravité vitale, de pesanteur des viscères du corps propre qui caractérise à la fois la maladie et son remède, la transplantation. Une gravitation intra-organique qui redouble de fait, celle externe, du corps vivant au sein de son monde propre, au sein de l'étendue géographique d'une planète parmi d'autres, également soumises à l'attraction universelle... « *Le silence est la santé des organes* », prétendait le chirurgien René Leriche. En fait, cette sensation de dislocation intra-organique de notre malade opère *une singulière confusion entre le monde où nous nous mouvons au risque de la chute, et celui qui*

se meut en nous, sans nous. Monde d'une certaine intégrité physiologique dont la discrétion était jusqu'ici garante d'une vie paisible.

Nous retrouvons ainsi l'argumentaire de Nietzsche. Écoutons-le, à propos de ZARATHOUSTRA, lui-même considéré comme « type » : « Pour comprendre ce type, il faut d'abord se rendre compte de sa première condition physiologique : *elle est ce que j'appelle la grande santé.* Nous autres hommes nouveaux et innommés, hommes difficiles à convaincre, nous qui sommes nés trop tôt pour un avenir dont la démonstration n'est pas encore faite, nous avons besoin pour une fin nouvelle, d'un moyen nouveau, *je veux dire d'une nouvelle santé,* d'une santé plus vigoureuse, plus aiguë, plus endurante, plus intrépide et plus joyeuse que ne furent jusqu'à présent toutes les santé⁵. »

Renouvellement, sinon du corps, du moins de la « santé », importance d'une autre « nutrition », selon le philosophe l'homme futur « aura avant tout besoin d'une chose, LA GRANDE SANTÉ, *d'une santé que l'on possède, mais qu'il faut aussi conquérir sans cesse puisque sans cesse il faut la sacrifier*⁶ ». On connaît la suite de ces propos, il faut des hommes « mieux portants » dangereusement bien portants... Hommes ou plutôt surhommes dont la récompense devrait être « un pays inconnu dont personne encore n'a vu les frontières, *un au-delà de tous les pays*⁷ ».

Hélas, cet au-delà radieux est devenu, depuis

5. *Ecce homo*, p. 116.

6. *Ibid.*, p. 117.

7. *Ibid.*, p. 117.

peu, un simple en deçà de tous les pays, de toutes les frontières des régions du monde propre... Malgré la grande illusion de la soi-disant conquête cosmique, la mise en œuvre de la vitesse absolue, la relativisation de toute « grandeur » et une régression vers l'infinitésimal... Désormais, il n'y a plus d'avenir dans les voyages au long cours – y compris extra-galactiques – la perte de l'horizon terrestre du monde propre, c'est la perte de toute mesure. Hors de la planète TERRE, rien n'est « grand » ou éloigné, et il n'y a de *perspective* que dans l'intrusion, l'introspection intra-organique, la corporéité physiologique devenant brusquement le dernier étalon de la mesure du déplacement, mais *d'un déplacement sur place*, au sein d'un corps animal devenu l'ultime planète.

En effet, au-delà des frontières de notre biosphère, il n'y a plus de *dimensions* dignes de ce nom : plus de hauteur, de largeur ou de profondeur, ni hier ni demain, seulement des années-lumière ; moins un « temps », une mesure de la durée, qu'une démesure cosmique : celle de la vitesse de la lumière, vitesse absolue et ultime limite, d'où l'illusion d'optique de la dilatation d'un Univers prétendument *en expansion*⁸.

8. Karl Popper, *Un Univers de propension*, éd. de l'Éclat, 1992, p. 17/5.

De Fred Astaire à Michael Jackson, l'homme surexcité a de très nombreux ancêtres, en particulier parmi les danseurs chers à Nietzsche, les acteurs, les contorsionnistes ou encore ceux dont les corps sont devenus progressivement des instruments. Mais le plus récent spécimen est certainement l'Australien Stelarc. A la question : qu'est-ce que vous fabriquez exactement sur scène ? il répondait : *« J'essaie d'étendre les capacités du corps en utilisant la technologie. J'utilise par exemple des techniques médicales, des systèmes sonores, une main robotique, un bras artificiel. Dans mes performances, il y a quatre sortes de mouvements : le mouvement improvisé du corps, le mouvement de la main robotisée qui est contrôlé par les signaux des muscles de mon estomac et de mes jambes. Le mouvement programmé du bras artificiel, le mouvement de mon bras gauche secoué, indépendamment de ma volonté par un courant électrique. C'est, en fait, l'imbrication de ces mouvements volontaires, involontaires et programmés qui me paraît intéressante »*⁹.

Adeptes d'une symbiose parfaite entre l'humain et la technologie, il répond à la question : êtes-vous un chorégraphe ?

« Je n'ai pas de compétences musicale ou chorégraphique, mais par exemple, j'amplifie les signaux et les sons corporels, comme les ondes du cerveau, les flux sanguins ou les mouvements musculaires. Il s'agit à la fois d'une expérience physique et d'une expression artistique. »

9. *L'Autre Journal*, septembre 1992, p. 24 et suivantes.

Se prétendant le survivant de l'ère de la physiologie mais aussi bien de celle de la philosophie, il explique encore : « J'ai commencé au cours de mes performances à me poser des questions sur LE DESIGN DU CORPS HUMAIN, et plus je travaille, plus je crois que le corps est désormais obsolète ! »

« Les technologies sont aujourd'hui plus précises et plus puissantes que le corps humain. Aujourd'hui, *notre espace ne se limite plus à notre biosphère*, nous nous dirigeons vers un espace extra-terrestre, alors que notre corps n'est conçu que pour cette biosphère. »

Reprenant les analyses nietzschéennes, notre artiste prolonge son propos en déclarant que la « déconstruction » ne devrait pas être seulement celle du langage – médium de communication par excellence – mais celle de notre physiologie, origine et fin de notre perception du monde : « *La limite ultime de la philosophie c'est la limite physiologique*, nos faibles capacités organiques, notre vision pan-esthétique du monde... En fait, je pense que l'évolution arrive à son terme lorsque la technologie envahit le corps humain. »

Bardé d'électrodes, d'antennes, et doté de deux *laser-eyes*, notre mutant volontaire pousse très loin l'analogie avec la robotique du télé-opérateur – celle où l'homme est à l'intérieur de l'androïde – mais il opère une conversion drastique puisque son espérance est exactement inverse : « Aujourd'hui, dit-il, la technologie nous colle à la peau, *elle est en train de devenir une composante de notre corps* – depuis la montre jusqu'au cœur artificiel – c'est pour moi la fin de la notion darwiniste d'évolution

en tant que développement organique sur des millions d'années, à travers la sélection naturelle. Dorénavant, avec la nano-technologie, l'homme peut avaler la technologie. Le corps doit donc être considéré comme une "structure". *C'est seulement en modifiant l'architecture du corps qu'il deviendra possible de réajuster notre conscience du monde.* »

Désirant ardemment l'éjection du corps propre hors de son enveloppe naturelle, il reprend par la suite le thème de la chute des anges : « Aussitôt que le corps sera assailli par la précision, la puissance de la technologie, aussitôt que le corps sera précipité hors de la terre, alors il ne s'agira plus du "langage" mais de la "structure" même du corps, de la physiologie. »

A la question : « *Mais vous inventez l'Ève future ?* » il rétorque : « Ce n'est pas aussi simple, pour moi, il n'y a pas d'abord le verbe ! Ce que je préconise, ce n'est pas d'adapter l'espace à notre corps, mais au contraire, de remodeler notre corps. La question est donc : *comment modeler une physiologie humaine pan-planétaire ?* »

Soucieux de parvenir enfin au CORPS, que dis-je, à l'HOMME-PLANÈTE délivré de l'attraction terrestre, impératif catégorique d'un type humain devenu post-évolutionniste, Stelarc poursuit : « En d'autres termes, il faut poser la question : comment remodeler un corps humain qui puisse exister dans des conditions variées d'atmosphère, de gravitation et de champ électromagnétique ? »

Délirant, comme la plupart des astronautes, sur les voyages extra-galactiques, Stelarc explique encore que les expéditions futures se mesurant en

années-lumière, la condition de possibilité serait de prolonger la vie, non plus dans une recherche faustienne d'immortalité, mais pour la nécessaire *extension de l'intelligence au-delà de la terre*.

Une fois de plus, le désir exotique du « grand voyage outre-monde » n'est qu'un alibi de l'intrusion des techniques au sein du monde intérieur, celui des viscères : « *Nous pouvons évider le corps humain et remplacer demain les organes inutiles par des technologies nouvelles !* Que se passerait-il par exemple, si l'on pouvait se doter d'une nouvelle peau capable à la fois de respirer et de réussir la photo-synthèse, de transformer en nourriture les rayons du soleil ? Munis d'une telle "peau", nous n'aurions plus besoin d'une bouche pour mâcher, d'un œsophage pour avaler, d'un estomac pour digérer ou de poumons pour respirer »...

On remarquera que l'idée d'un phagocytage de l'espace intérieur proposé il y a quelques années par Marvin Minsky a déjà fait son chemin. Désormais, faute d'un horizon lointain, il existe un horizon de substitution : l'épaisseur de notre masse pondérale se dilate à l'instar de la masse cosmique, pour laisser place à un nouvel équipement post-industriel mais surtout « post-évolutif » de l'être vivant. « *La perspective nouvelle, c'est que le corps peut être colonisé par des organismes synthétiques miniaturisés*. Alors que précédemment, la technologie se contentait d'entourer le corps, de le protéger de l'extérieur. »

On le comprend, le projet colonisateur – endo-colonisateur – n'est plus d'entourer de ses soins le corps du patient, mais de le transformer en « matière

première », faire de l'homme surexcité un rat de laboratoire... Écoutons la fin de ce délire symptomatique : « Les instruments ont toujours été en dehors du corps humain, mais maintenant la technologie n'explose plus loin du corps, elle implose à l'intérieur du corps. C'est très significatif et c'est peut-être l'événement le plus important de notre histoire : *ce n'est plus d'envoyer des technologies vers d'autres planètes mais de les faire atterrir sur notre corps* ¹⁰ ! »

On l'observe bien, la conversion est totale. Sous le prétexte d'émancipation « extra-terrestre », les technosciences se précipitent sur le corps de cet *homme-planète* en apesanteur et que plus rien ne protège vraiment, ni éthique, ni morale bio-politique. A défaut de s'échapper de notre biosphère naturelle, on va, comme si souvent déjà, coloniser une planète infiniment plus accessible, celle d'un corps-sans-âme, corps profane, pour une science sans conscience qui n'a cessé de profaner l'espace du corps de l'animal, de l'esclave ou du colonisé des empires de jadis. Jamais, en effet, on a dominé l'étendue géophysique sans contrôler, plus étroitement encore, l'épaisseur, la profondeur microphysique de l'être asservi : domestication des espèces, dressage rythmique du comportement du guerrier, du serviteur, aliénation du travailleur à la chaîne, anabolisants imposés aux sportifs. Autant d'exemples qui illustrent ce tout dernier projet dont notre Australien n'est évidemment pas l'instigateur mais

10. *Ibid.*, p. 29.

plutôt la victime, une victime consentante comme l'est si souvent l'être pervers par son maître. Au moment où l'on parle en Europe de *purification ethnique*, l'apurement des viscères du vivant évidé vient à point nous avertir des possibilités d'une tyrannie endogène des neurosciences, l'*ergonomie cognitive* développant déjà le dernier type de DESIGN HUMAIN, dressage de réflexes conditionnés, META-DESIGN des facultés conceptuelles ou perceptuelles, où le règne de l'informatique atteint enfin le corps du patient, en deçà du vêtement, de l'uniforme, réalisant un nouveau genre de « sous-vêtement intime » où la mise en forme du comportement nerveux vient prendre le relais du DESIGN de l'objet de consommation d'une ère industrielle finissante.

Parvenue à ce point précis de l'histoire des sciences et des techniques, la question darwinienne de l'évolution du vivant prend un autre sens, d'autant que la contestation de l'évolutionnisme n'est plus seulement le fait de telle ou telle interprétation religieuse ou philosophique, mais aussi celle des tenants des sciences de l'évolution, comme le professeur Louis Thaler de l'université de Montpellier : « Il me semble indiscutable que l'homme évolue aujourd'hui sous l'effet de ce que j'appellerais un *relâchement de la sélection*, ce phénomène est un des effets du progrès, en particulier de la médecine ¹¹. »

11. *Libération*, supplément scientifique, 12 décembre 1990.

Reprenant les arguments de Stelarc sur le déclin du darwinisme lorsque la technologie des prothèses envahit le corps de l'homme, le professeur Thaler poursuit : « Une bonne vue est chez les peuplades qui vivent encore de la cueillette et de la chasse, un *facteur de survie* – de même qu'une bonne ouïe – cela n'est évidemment pas vrai pour l'homme moderne qui corrige ces défauts par des lunettes ou des prothèses auditives. »

Et revenant plus loin sur l'importance des mutations génétiques, il précise encore : « *Les mutations sont la base de l'évolution.* Fruits du hasard, celles-ci sont statistiquement plus souvent défavorables et handicapantes, le créneau des “ bonnes ” mutations est donc étroit. Or, jusqu'à présent, dans des conditions de forte pression de la sélection naturelle, elles finissaient toujours par prendre le pas sur les “ mauvaises ” mutations. Ce n'est plus le cas aujourd'hui où les mutations se valent de plus en plus. »

D'où cette idée d'une « sourde fatigue vitale », d'un relâchement important de la pression sélective dans un milieu, un environnement artificiel, où la « technosphère » l'emporte sur la « biosphère ».

Il est fascinant d'assister aujourd'hui à ce déni de la puissance de survie par ceux-là mêmes qui s'étaient faits les apôtres des sciences de l'évolution et donc de la sélection des plus aptes à survivre...

Écoutons maintenant l'explication de ce pessimisme matérialiste : « Ce relâchement de la sélection laisse prévoir une accumulation des défauts génétiques au fil des générations, et donc d'une population humaine équipée d'un *nombre croissant*

de prothèses appelant des dépenses de santé toujours plus importantes. »

Rappelons au passage que ce constat est effectivement confirmé par les experts qui prévoient qu'en l'an 2000, la moitié des actes chirurgicaux sera consacrée aux transplantations et à la pose de prothèses.

« Le sauvetage des prématurés dans nos maternités, explique encore Louis Thaler, tendrait à introduire dans la population des mutations qui auraient eu tendance à être éliminées. Avec les données actuelles de l'évolution, *on peut donc prévoir à long terme une relative dégénérescence de l'espèce humaine*. Relative, car cette " non-sélection " change peu les caractéristiques moyennes de la population humaine. Elle entraîne surtout une disparité plus grande des caractères, à l'intérieur d'un certain cadre : celui qui permet à l'espèce d'être en équilibre avec son milieu. »

Nous sommes donc en présence d'une sorte de convergence des interprétations entre la panne de la sélection « naturelle » et celle du déséquilibre « écologique »... déséquilibre qui atteint non seulement l'habitat humain, la qualité des substances qui composent le milieu naturel, mais le type de régulation entre « corps propre » et « monde propre ». Écoutons encore le directeur de l'Institut des sciences de l'évolution de Montpellier : « *La sélection naturelle est un facteur de stabilisation avant d'être un moteur d'évolution*. Elle aboutit à l'élimination des spécimens différents de la moyenne. Avec le relâchement de la sélection naturelle autorisé par la médecine – mais aussi par le dévelop-

pement de la technosphère – c'est ce mécanisme qui s'estompe, offrant une place au plus grand nombre de mutations et donc de malformations génétiques. »

Conscient de l'écho d'un tel discours et du risque d'une interprétation eugéniste de ses propos, le professeur Thaler précise : « Je souligne que cette "dégénérescence relative" prévisible n'est discernable que dans l'ordre du physique. Elle n'a de retentissement sur le mental que dans des cas pathologiques. Le nazisme qui parlait aussi de dégénérescence et militait pour un eugénisme salvateur arguait de l'existence d'une race supérieure physiquement et intellectuellement, ce qui n'a évidemment aucun fondement scientifique. »

Même si cette remarque est indispensable pour éviter tout dérapage et tout malentendu raciste, la question du dépassement du darwinisme reste entière. En effet, si le « surhomme » de demain c'est le *valide suréquipé* qui contrôle son environnement sans se déplacer physiquement, à la manière de *l'invalidé équipé* de prothèses qui, aujourd'hui déjà, agit et se déplace sans grand recours à la force musculaire, l'évolution entre dans une phase TECHNO-SCIENTIFIQUE et c'est un événement dont ne nous parle évidemment pas notre spécialiste de la sélection naturelle, alors que ce constat de faillite réintroduit soudain l'éventualité sinon d'une « race supérieure », du moins d'une « espèce supérieurement équipée » – ce qui n'est somme toute que l'accomplissement de ce que les politiques ont appelé le développement économique et social depuis l'essor industriel de l'Occident – même si dans la

réflexion sur l'évolution, il importe au plus haut point de faire la part du « physiologique » et du « social » pour éviter toute dérive eugéniste, on ne peut extraire du *sociologique* la question du *technologique*, dès lors que nous sommes en présence des prémisses d'une sorte d'INTÉGRISME TECHNIQUE, de reconstruction attendue du corps humain, soit par l'adjonction de prothèses superficielles, soit par l'intrusion intra-organique de celles-ci au sein de nos organes, telle que la projettent les nanotechnologies du vivant, la future BIO-TECHNOLOGIE.

S'il existe donc des pressions dirigées par le milieu naturel – la biosphère – qui aboutiraient selon Darwin à la sélection naturelle, il existe également des pressions exercées par le milieu artificiel – la technosphère – l'inertie comportementale du sédentaire urbain n'étant pas sans conséquences.

En fait, la question du contrôle de l'environnement à partir de prothèses interactives fonctionnant en temps réel ne concerne pas essentiellement l'aménagement d'un corps géographique et territorial déjà dévalué, mais bien l'aménagement, l'équipement du corps animal de l'homme par des intrastructures dont, comme nous l'avons vu, le stimulateur cardiaque est et restera longtemps l'objet emblématique, dans la mesure où son pouvoir s'exerce sur le rythme, l'énergie vitale de l'être ¹².

La question de la liberté est donc au centre de

12. A Barcelone, à l'automne 1992, on a implanté des stimulateurs cardiaques *dès leur naissance* à des jumelles, Marie et Thérèse.

la problématique des technosciences comme des neurosciences. Dans quelle mesure l'individu pourra-t-il échapper au désordre des sens ? Dans quelle mesure sera-t-il encore capable de garder ses distances devant la soudaine surexcitation de ses sens ? De quel type nouveau de dépendance ou d'accoutumance s'agira-t-il demain, phénomènes de possession ou de dépossession ?

La question reste entière, mais on peut du moins considérer qu'elle concerne directement le design, le META-DESIGN des mœurs et des comportements puisqu'elle introduit l'humanité à l'expérience, que dis-je, à l'expérimentation grandeur nature d'un corps véritablement META-PHYSIQUE, d'un META-CORPS indépendant des conditions de milieu, dans la mesure où *l'espace réel* – l'étendue du monde propre mais également l'épaisseur du corps propre de l'individu – perdra progressivement de son importance au profit du *temps réel* d'impulsions, de surexcitations nano-technologiques qui succéderont aux rythmes vitaux.

Encore quelques interrogations : la dégénérescence annoncée de l'évolution nous conduit-elle de la sélection naturelle vers une sorte de sélection *artificielle*, fruit du développement des technosciences où le *corps physique* de l'homme pédestre (Kierkegaard) perdrait peu à peu de son utilité au profit de l'émergence d'un *corps véritablement métaphysique*, capable de le supplanter ?

N'avons-nous pas déjà assisté au siècle dernier, avec l'essor des machines-outils par exemple, aux

prémices d'une telle substitution de la technique à la force musculaire de l'ouvrier ?

Au chômage « technique » de l'homme de peine de l'ancienne entreprise industrielle, allons-nous bientôt substituer une sorte de chômage forcé de certains organes vitaux considérés comme dépassés et dont les performances énergétiques seraient jugées tout à fait insuffisantes ?

Après la mise au rebut de l'histoire du « prolétaire », n'allons-nous pas assister demain à l'exclusion, à la mise en panne d'une physiologie humaine considérée comme définitivement obsolète devant les prouesses des nano-technologies intra-organiques ?

Devant les exigences d'un environnement terrestre de plus en plus artificialisé et les conséquences désastreuses d'une pollution dont les méfaits interdiront souvent l'ancienne « vie au grand air », n'allons-nous pas assister à la naissance d'un nouveau type de FONDAMENTALISME, non plus lié à l'espérance en Dieu des croyances traditionnelles, mais au culte, au « techno-culte » d'une science dénaturée, véritable INTÉGRISME TECHNO-SCIENTIFIQUE dont les ravages ne seraient pas moindres que ceux du fanatisme religieux, la volonté de puissance d'une science sans conscience débouchant sur une intolérance encore inimaginable aujourd'hui, dans la mesure même où elle s'attaquerait non plus à certaines particularités de l'espèce – le sexe, la race ou la religion – mais au vivant, à une vitalité « naturelle » définitivement disqualifiée par la venue quasi messianique d'un homme intégralement *surexcité*...

Si c'était le cas, nous assisterions alors au renversement, à l'inversion de la logique nietzschéenne. Écoutons le philosophe : « Quand dans l'ensemble de l'organisme, le moindre organe se relâche et cesse de faire valoir avec une sûreté parfaite sa conservation de soi, *son énergie propre*, l'ensemble aussitôt dégénère. Le physiologiste exige l'ablation de la partie dégénérée. *Il nie toute solidarité avec ce qui est dégénéré, il est loin de le prendre en pitié.* Mais le prêtre veut précisément la dégénérescence de l'ensemble de l'humanité. C'est pour cette raison qu'il conserve ce qui dégénère ¹³. »

Que dire, lorsque c'est la « science » qui annonce elle-même la dégénérescence de l'évolution de l'humanité ? Sinon qu'elle assume à son tour une nouvelle sorte de « prêtrise », celle qui inaugurerait, à défaut d'une nouvelle *sainteté*, la naissance d'une nouvelle *santé*, pour un corps nouveau, un META-CORPS composé d'organes de suppléance plus efficaces que ceux de notre physiologie naturelle...

A la fin de son *Ecce homo*, Nietzsche conclut : « Enfin, et c'est ce qu'il y a de plus terrible dans la notion d'homme bon, on prend parti pour tout ce qui est faible, malade, mal-venu, pour tout ce qui souffre de soi-même, pour tout ce qui doit disparaître. *La loi de la sélection est contrecarrée.* De l'opposition à l'homme fier et d'une bonne venue, à l'homme affirmatif qui garantit l'avenir, on fait un idéal. Cet homme devient l'homme méchant...

13. *Ecce homo*, p. 110.

Et l'on ajoute foi à tout cela, sous le nom de morale ¹⁴. »

Lorsque cette *loi de la sélection naturelle* n'est plus contrecarrée par la seule foi en la transcendance de l'être, mais bien par une *loi de la sélection artificielle*, la venue soudaine par-delà le BIEN et le MAL, d'un INTÉGRISME TECHNIQUE et non plus MYSTIQUE, que reste-t-il de la « grande santé » de l'homme surmonté de Nietzsche ? La production prochaine d'une SURVITALITÉ biotechnologique ne remet-elle pas en cause les fondements mêmes de la philosophie du « surhomme » ?

La question du devenir du DESIGN ou plus exactement d'un META-DESIGN « post-industriel » trouve ici son fondement, je dirais même, son fondement META-PHYSIQUE. Du surhomme évolutionniste du siècle dernier à l'homme surexcité et post-évolutionniste du siècle qui vient, il n'y avait qu'un pas à franchir, un pas de plus vers les ténèbres d'un obscurantisme post-scientifique.

« L'homme va de l'avant, de l'espèce à la sur-espèce », prétendait Nietzsche. Dans le domaine du vivant, du vif, n'assiste-t-on pas à un progrès de la santé, les pratiques sportives ne sont-elles pas l'indice de cette tentative « post-moderniste » d'accélérer le vivant, l'animé, comme on a depuis toujours accéléré l'inanimé, la machine ?

A ces questions, on peut répondre oui, en ce qui

14. *Ibid.*, p. 167.

concerne l'allongement de la durée de la vie. Depuis un siècle environ, on a su effectivement améliorer le « quantitatif » puisque l'espérance de la longévité humaine est passée d'une cinquantaine d'années à soixante-dix ans et plus, pour l'homme des sociétés dites « avancées ». D'où ce retour furtif de l'eugénisme sous le fallacieux prétexte de la santé publique. Comme l'exprime Pierre-André Taguieff dénonçant la « diabolisation » de la recherche génétique : « *On observe une demande eugénique fondée sur l'image d'un horizon de santé pour tous* ¹⁵. »

Il faut nous interroger sur l'évolution récente de cette nouvelle forme *d'idéologie sanitaire*, une idéologie qui ne s'intéresse plus tant à la conservation de la santé publique qu'à son amélioration permanente : on ne veut plus seulement *vivre mieux*, dans le confort et la consommation de biens ou de médicaments, mais *vivre plus fortement*, développer l'intensité nerveuse de la vie par l'ingestion de produits bio-technologiques qui viendraient ainsi suppléer aux aliments et autres produits chimiques plus ou moins stimulants.

Pour être véritablement en « bonne santé », devrait-on demain être constamment dopé, artificiellement surexcité ? A la manière des sportifs de haut niveau, ou des adeptes des sports de l'extrême ?

Souvenons-nous, pour le biologiste, *l'excitabilité est la propriété fondamentale des tissus vivants...* demain, pour le physiologiste, la surexcitabilité deviendra-t-elle une des propriétés fondamentales

15. *Le Nouvel Observateur*, 19 novembre 1992, une interview de Pierre-André Taguieff.

du vivant ? Si être c'est être excité, être vif, c'est être vitesse, une vitesse métabolique que la technique se doit d'accroître et d'améliorer, comme elle a su le faire pour les espèces animales.

Après les méfaits de *la loi de moindre action* qui n'a cessé de restreindre l'activité musculaire de l'homme au nom de l'économie de l'effort physique – et donc du développement généralisé d'un confort étendu à l'ensemble de la gestualité coutumière – nous assisterions maintenant à une sorte de *transmutation énergétique* des comportements humains. Rendu passif, voire inerte, par l'emploi des diverses prothèses du transport et des transmissions instantanées, l'homme ne verrait plus la nécessité d'économiser l'effort physique, d'où cette émergence d'une loi nouvelle à la signification inverse, puisqu'il s'agirait, cette fois, de traiter le vivant comme un moteur, *une machine à accélérer constamment...*

A l'ancienne « loi de moindre action » de l'ère de l'aménagement de l'espace géophysique – contemporaine des progrès du transport et des transmissions – s'ajouterait alors une loi mieux adaptée à l'ère de la révolution des transplantations microphysiques qui viserait à *promouvoir l'accélération croissante des réflexes et des stimulus de l'être animé.*

Rappelons encore que le développement des technologies contemporaines est lui-même conditionné par la nécessité d'économiser les efforts d'un individu soumis à la gravité terrestre et donc aux fatigues nerveuses et musculaires qui résultent de sa masse et de sa densité physiologique.

Parvenues depuis peu à la mise en œuvre de la

vitesse absolue et libératrice des conditions d'existence traditionnelles, les télé-technologies de l'action à distance ne peuvent se satisfaire d'améliorer l'économie de la fatigue due à l'effort physique, elles doivent encore supprimer l'insatisfaction, la frustration qui résulte de la passivité croissante, de l'inertie d'un individu dépossédé de son activité physique immédiate. D'où cette volonté à la fois de *surexciter* l'organisme du patient, mais aussi de le *tranquilliser*, autrement dit, de « programmer » l'intensité même de ses activités nerveuses et intellectuelles comme on programme déjà le régime-moteur d'une quelconque machine.

Écoutons Merce Cunningham : « L'apparition de la musique électronique a tout changé pour moi et a tout changé pour la danse, parce que jusque-là, le tempo musical obligeait le danseur à compter. *Le rythme était quelque chose de physique, de musculaire. Mais la musique électronique touche les nerfs et non plus les muscles. C'est difficile de compter ça, l'électricité* ¹⁶ ! »

Mais revenons maintenant au contrôle d'environnement, autrement dit, à la perte de la distinction classique entre « l'intérieur » et « l'extérieur ». Perte liée au déclin de l'importance de l'étendue de l'espace réel au bénéfice du temps réel et de son absence pratique de durée.

Devant ce qu'il est désormais convenu d'appeler un « système ouvert », il est utile de revenir au troisième et dernier état de la matière, c'est-à-dire

16. *Libération*, une interview du chorégraphe.

à cette *notion d'information* qui tend aujourd'hui à se généraliser, au détriment de la masse et de l'énergie.

Au cours de la seconde guerre mondiale, des ingénieurs de la BELL CORPORATION découvrent une *grandeur physique observable* dont l'utilisation assure une meilleure transmission. On la baptise INFORMATION. Aussitôt, Norbert Wiener, le père de la cybernétique, la définit par ce qu'elle n'est pas : « *L'information n'est ni la masse, ni l'énergie, l'information est l'information.* » C'est donc la troisième dimension fondamentale de la matière. Plus tard, beaucoup plus tard, Gregory Bateson, un des premiers à envisager l'information comme un processus général, ajoutera : « *L'information c'est une différence qui crée une différence* ¹⁷. »

Mais la redondance est cependant la même, les notions traditionnelles d'*entrée* et de *sortie* perdant leur connotation spatiale et environnementale pour devenir « *la différence des différences* », le IN, et le OUT des portes logiques, le 0 et le 1 de l'informatique.

Dès lors, la logique de la différenciation n'est plus que sa LOGISTIQUE, une logistique CYBERNETIQUE qui accomplira le coup de force sans lequel n'existe AUCUNE INFORMATION digne de ce nom, puisque cette dernière n'est jamais que *l'effet d'un fait*, le reflet d'un rapport de forces.

« Étonnez-moi ! » demandait Diaghilev à ses danseurs... On le comprendra aisément, si *la loi de*

17. Jacques Jaffelin, *Pour une théorie de l'information générale*, ESF éditeur, 1993, p. 21.

stimulation supplante désormais celle de moindre action, le renversement est complet : il ne s'agit plus de préserver la santé en amoindissant la fatigue et l'effort, il s'agit maintenant d'accroître l'intensité de la vitalité d'un sujet, grâce aux impulsions des bio-technologies de l'information.

La « grande santé » n'est donc plus un DON, le don du silence des organes, elle est un HORIZON, une perspective à atteindre grâce aux prouesses de l'accélération des technologies LIVE. Avenir radieux qui s'apparente un peu à l'espérance des mystiques, à une future transfiguration de l'humain. « *Son corps était traité à la manière d'une âme* », écrivait Rainer Maria Rilke dans un court récit consacré à une tentative panthéiste de fusion avec la nature...

Mais cette dernière « perspective » fondée sur l'image d'un horizon de grande santé pour tous repose sur la primauté du temps réel sur l'espace réel des corps, ou si l'on préfère, sur l'abolition de l'importance des intervalles classiques « d'espace » et de « temps », au seul avantage du troisième intervalle : l'interface du genre « vitesse-lumière ».

D'où ce déclin déjà constaté des notions habituelles d'intérieur et d'extérieur, de DEDANS et de DEHORS qui sous-tendaient jusqu'ici la différence entre l'être et son environnement.

On comprend mieux ainsi la récente disqualification, le discret discrédit qui frappe la notion de *dimension entière*, puisque l'espace critique secrète actuellement une infinité de subdivisions fractales et déconstructives qui finissent par éliminer jusqu'à l'idée même d'environnement... *Dehors c'est toujours dedans*, prétendait naguère l'architecte Le

Corbusier. Désormais, avec les spécialistes des neurosciences : *Dedans c'est toujours dehors !* L'espace reste ouvert comme celui d'une ville menacée de destruction par ses envahisseurs.

« Nous sommes devenus, grâce au progrès scientifique, radicalement contingents. Dès lors, rien dans une optique scientifique ne nous attache à la terre, ne nous attache nécessairement à notre espèce. C'est dans ce contexte qu'il faut comprendre l'extraordinaire triomphe de la bio-médecine – qui est d'ailleurs repris par l'économie de marché – et qui nous trouve singulièrement désemparés, *car nous avons neutralisé nos repères « terriens » et nos repères « d'espèces »*, écrit le juriste Bernard Edelman¹⁸.

Dans ces conditions exotiques, comment espérer conserver longtemps la distinction proprioceptive entre le corps entier, *ici et maintenant*, et celui du monde ; entre la vitalité d'un individu et la vivacité particulière de ses organes ou plutôt, de ses « organoïdes » ?

La terre deviendra-t-elle bientôt le membre fantôme de l'humanité ?

Si la fractalisation n'atteint plus uniquement l'étendue, le dimensionnement géométrique, mais d'abord l'intensité de l'influx nerveux et des bio-rythmes du vivant, *comment nous situer ?* On le

18. *Bio-éthique, ville et citoyenneté*, éd. des Cahiers du laboratoire de sociologie anthropologique de l'université de Caen, 1993.

remarquera, le problème de la « bio-éthique » est celui du morcellement de l'espace des corps, mais au niveau philosophique, c'est aussi celui de la durée, autrement dit, de la temporalité particulière du corps vivant.

D'un côté, nous avons la question du démembrement corporel et donc d'un possible et fructueux « trafic d'organes »¹⁹ et de l'autre, la question de la programmation CYBERNÉTIQUE des rythmes vitaux, comme si *l'échange standard* des pièces détachées du domaine de la mécanique pouvait s'appliquer à l'organisme humain : *xénogreffes* et *technogreffes* permettant indifféremment d'améliorer ses performances vitales ou de réparer les dégâts causés par la maladie de tel ou tel organe, au point que certains s'interrogent déjà sur *l'interchangeabilité des êtres humains* (ou de leurs organes) et même, de la possible *substituabilité des corps*.

Responsable d'un ouvrage collectif sur la bio-éthique et la citoyenneté, Alain Caillé écrivait dans son introduction : « L'ether commun à ces discours est celui de l'utilitarisme, si l'on entend par " utilitarisme " cette doctrine qui reconnaît comme unique critère de justice et de morale, le bonheur maximum du plus grand nombre. Et certes, l'argument est imparable qui justifie *a priori* l'expansion indéfinie de l'économie et des techniques.

Qui pourrait s'opposer à l'accroissement des plaisirs ou à la diminution des souffrances qui en résulte ? Le seul inconvénient de cette doctrine

19. Voir à ce sujet l'utilisation scandaleuse des enfants en Amérique latine.

irréfutable, c'est qu'au nom de la maximisation du plaisir des individus et de la minimisation de leurs souffrances, elle risque fort de saccager ce qui rend l'existence vivable ²⁰. »

On retrouve le mythe nietzschéen de la GRANDE SANTÉ, et donc celui du nouvel eugénisme ; un « eugénisme » qui prolongerait le principe de plaisir et la prétendue satisfaction des besoins, héritée de l'époque de la société de consommation mais cette fois, en direction d'une sorte de *stimulation perpétuelle*, comme si la « loi du moindre effort » qui avait jusqu'à ce jour gouverné le progrès des technologies perdait son sens, au moment même où *l'automation post-industrielle* réalise enfin l'économie parfaite de l'effort musculaire, mais aussi la mise à pied, le chômage structurel de l'homme pédestre cher à Kierkegaard, au profit des machines-transfert à commande numérique... La passivité d'individus rendus inutiles et donc surnuméraires devenant une menace par ce qu'elle recèle d'ennui et d'insatisfaction.

« Moins la force humaine est occupée, plus elle tend à l'excès », écrivait, on s'en souvient, Balzac dans son *Traité des excitants modernes*. Ainsi ne peut-on plus séparer l'eugénisme nouveau de la *mobilisation générale des affects*, mobilisation émotionnelle qui passe par une phase de « motorisation » de l'organisme où l'individu devient soudain l'emballage, le capot des moteurs des micro-machines susceptibles de transplanter la vie et de transfuser ses influx, grâce aux programmes informatiques.

20. *Bio-éthique, ville et citoyenneté*, p. 12.

« Avec nous commence le règne de l'homme aux racines coupées. L'homme multiplié qui se mêle au fer et se nourrit d'électricité. Préparons la prochaine et inévitable identification de l'homme avec le moteur », proclamait Marinetti dans le *Manifeste futuriste* de 1910.

Quatre-vingts ans plus tard, nous y sommes parvenus avec l'émergence et la production en série des ORGANOÏDES issue des recherches biotechnologiques. De même, non content d'assister l'invalidité des para ou des tétra-plégiques avec des prothèses externes – fauteuil roulant ou système d'assistance au pilotage automobile pour les grands invalides – on prépare depuis peu, grâce à des électrodes implantées dans les jambes du patient et commandées par un micro-ordinateur, une *prothèse interne* celle-là, le système électronique devant fournir aux muscles déficients les stimulations qui lui viennent normalement de la moelle épinière²¹, l'homme pédestre devenant à l'exemple des voitures électriques, *un homme électromobile*...

Toujours dans son manifeste, Marinetti propose : « *Collaborons avec la mécanique pour détruire la vieille poésie de la distance...* » C'est le cas aujourd'hui : si les plus grandes distances géographiques ne sont plus rien devant le progrès des vitesses hypersoniques, les plus infimes épaisseurs qui protégeaient l'intérieur d'un organisme vivant sont devenues moins que rien devant la mise en œuvre de la vitesse absolue des impulsions électroniques ;

21. Technique française.

comme si la *limite de vitesse* des ondes supplantait définitivement l'imperceptible limite des tissus cutanés.

Désormais, les êtres et les choses qui nous entourent ne sont plus que des CHAMPS, et le réel qu'un seul RÉSEAU, mais un réseau CYBERNÉTIQUE puisque tout est intérieur au « champ » et à lui seul.

Il nous faut donc pour espérer aborder enfin *la réalité des faits*, reconsidérer les solides, les formes et les forces... la mise en ondes du réel tendant à généraliser (avec le primat de la notion d'information sur celles de masse et d'énergie) *le coup de force* qui consiste à disqualifier le caractère concret de l'événement, à l'avantage de sa seule « communication ».

Ainsi, après les différentes pollutions résultant de *l'aménagement industriel d'un territoire local*, nous assistons aux prémices d'une nouvelle pollution due au *contrôle de l'environnement global* par des technologies post-industrielles qui épuisent les intervalles de temps et d'espace qui organisaient jadis le monde.

« *Plus la mobilité augmente et plus le contrôle s'accroît* », constatait au XIX^e siècle un spécialiste du BLOCK-SYSTEM ferroviaire... mais il ne s'agissait à l'époque que de « mobilisation » et pas encore de cette soudaine « motorisation du vivant » dont nous sommes aujourd'hui les victimes car, avec l'excès d'accélération des transmissions, *le contrôle devient l'environnement lui-même*.

En effet, lorsque l'arrivée restreinte de la révolution des transports cède la place à l'arrivée généralisée de la révolution des transmissions instantanées,

nées, la théorie de l'information – L'INFORMATIQUE – supplante la physique, que dis-je, l'astro-physique ! La fusion est faite et la confusion parfaite : L'INFORMATION est le seul « relief » de la réalité, son unique « volume ». A l'âge de la numérisation de l'image et du son, on doit même dire sa « haute-définition ». Avec l'énergie *en puissance* et l'énergie *en acte*, nous disposons maintenant d'une troisième forme énergétique : *l'énergie en information*. A la suite des trois phases du déplacement, le départ, le voyage, l'arrivée, et après le déclin du « voyage », c'est soudain la perte du « départ ». Désormais, *tout arrive* sans qu'il soit nécessaire de partir, mais ce qui « arrive », ce n'est déjà plus l'étape ou le but du voyage, mais seulement l'information, *l'information-monde*, que dis-je, *l'information-univers* ! Le règne de l'arrivée généralisée se confondant dès lors avec la généralisation de l'information *en temps réel*, tout se précipite sur l'homme, un homme-cible assailli de toutes parts et dont le salut n'est plus que dans l'illusion, la fuite devant les réalités du moment, perte du libre arbitre dont Pascal évoquait la venue lorsqu'il écrivait : « Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême. Trop de bruit nous assourdit. Trop de lumière nous éblouit. Les quantités extrêmes nous sont ennemies. Nous ne sentons plus, nous souffrons. »

L'ART DU MOTEUR

« L'ordinateur et le logiciel constituent ce qu'on appelle dans le jargon de la réalité virtuelle : *un moteur de réalité.* »

H. Rheingold

Du darwinisme social à la *cybernétique biotechnologique*, il n'y avait qu'un pas. Ce pas fut aisément franchi au cours de la seconde guerre mondiale, par ceux-là mêmes qui s'opposèrent victorieusement à la biocratie d'un État national-socialiste qui avait fondé sa légitimité politique sur l'utopie d'un eugénisme salvateur, *mobilisation et motorisation totales* n'étant jamais que les aspects complémentaires d'une même course à la supériorité à la fois biologique et technologique.

Au cours de cette période où s'étaient développés les différents principes d'une même attaque massive contre le vivant – à Auschwitz comme à Hiroshima

– Claude Shannon (1938) et Norbert Wiener (1948) devaient manifester une même complicité dans l'élaboration d'un courant de pensée qui devait nous mener de l'ancienne BIOCRA Tie à une véritable TÉLÉCRATIE destinée à la constitution de cette « conscience collective commune » dont Stephan Zweig attendait le progrès de l'humanité, et qui n'est, finalement, que la réalisation d'une cybernétique sociale fondée sur le culte de l'information¹.

Étrangement, si l'on se souvient clairement d'un Charlie Chaplin déguisé en dictateur tragi-comique, on omet plus volontiers l'ouvrier des *Temps modernes* en proie aux tourments d'un travail à la chaîne, alimenté contre son gré par un *robot-serviteur*, alors même que nous vivons aujourd'hui, grâce à la puissance informatique des « machines-transfert », au rythme de l'automation post-industrielle...

Écoutons par exemple une ouvrière d'une usine textile de l'Ouest de la France : « Je fais six cents fois le même geste par heure. Quand on avait de vieilles machines, on arrivait à s'arrêter un peu. Maintenant, c'est un ordinateur qui commande la chaîne et fixe les cadences. »

Avec cette hyperproductivité où l'homme ne peut plus suivre l'emballlement de ses instruments à commande numérique, on assiste, après l'apparition du stress, à l'épidémie d'une nouvelle maladie professionnelle dénommée TMS pour « Trouble musculo-squelettique ». Maladie due pour l'essentiel à l'inflammation aiguë des os et de leurs articulations,

1. Theodor Roszak, *The Cult of Information*, Panthéon Books, 1986.

qui peut à la longue entraîner la paralysie des mains des employés.

Trop vite oubliée, cette origine commune d'un conditionnement *biopolitique* allemand et de l'asservissement *télépolitique* anglo-saxon, nous en sommes réduits à nous réjouir aujourd'hui d'un « progrès technique » responsable, non seulement du chômage structurel et de la fermeture d'entreprises industrielles nombreuses, mais encore et surtout de l'impasse qui s'annonce². Comme devait l'expliquer au cours de son dernier été en 1960 Maurice Merleau-Ponty : « La pensée opératoire devient une sorte d'artificialisme absolu, où les créations humaines sont dérivées d'un processus naturel d'information, mais lui-même conçu sur le modèle des machines humaines³. »

Si la guerre de la mobilisation totale a bien été gagnée contre le nazisme et ses visées raciales et eugénistes, elle a été aussi le facteur aggravant du développement de la notion purement statistique d'INFORMATION, du fait des nécessités stratégiques du renseignement⁴ et donc, de la diffusion pro-

2. Au cours d'un entretien paru dans l'hebdomadaire *Die Woche*, Martin Bangemann, vice-président de la Commission européenne, estimait que « tous les emplois industriels sont à terme menacés et que les productions de masse à forte intensité de travail n'ont plus d'avenir en Allemagne ».

3. Maurice Merleau-Ponty, *L'Œil et l'Esprit*, Gallimard, 1985, p. 11-12.

4. Dès 1940, à Bletchley Park, les Britanniques rassemblèrent autour d'Alan Turing, une équipe de spécialistes susceptibles de percer les codes de la machine allemande ENIGMA. La réussite de cette opération, grâce au calculateur COLOSSUS,

gressive d'une CYBERNÉTIQUE SOCIO-POLITIQUE qui tend à éliminer, non seulement les plus faibles, mais le libre arbitre du travail humain, au profit comme nous l'avons vu d'une soi-disant « convivialité interactive » qui n'est que la figure d'un asservissement discret de l'être aux machines « intelligentes » ; symbiose programmée de l'homme et de l'ordinateur où l'assistance et le trop fameux « dialogue homme-machine » dissimulent mal les prémisses ; non plus d'une discrimination raciale avouée, mais d'une disqualification totale et inavouée de l'humain au bénéfice d'un conditionnement instrumental définitif de la personne.

Écoutons John von Neumann dans son ouvrage *L'Ordinateur et le Cerveau* (1958) : « Il s'agit pour moi d'une tentative pour comprendre le système nerveux, du point de vue d'un mathématicien. Ce point de vue privilégie de façon inhabituelle les aspects logique et statistique qui seront mis en avant, à côté des techniques mathématiques générales. *De plus, la logique et les statistiques seront considérées principalement* (mais pas exclusivement) *comme les instruments de base de la théorie de l'information* et l'essentiel de cette théorie sera développé autour de la masse d'expériences acquise dans la construction, l'évaluation et le codage d'automates logiques et mathématiques complexes ⁵. »

Cette influence fondatrice des statistiques sur la

devait ouvrir à la fois, la voie de la victoire aux Alliés et celle de l'ère de la révolution informatique.

5. John von Neumann, *L'Ordinateur et le Cerveau*, La Découverte, 1992.

pensée opératoire contemporaine, nous l'avions déjà remarquée dans l'essor des sociétés de masse comme dans le système totalitaire marxiste, mais curieusement, son rôle novateur dans la mise au point de la théorie de *l'asservissement cybernétique* des sociétés avait été négligé, et ceci, malgré les écrits d'un Norbert Wiener dénonçant, mais un peu tard, dans l'immédiat après-guerre, les risques du COMPLEXE MILITARO-INFORMATIONNEL, la confusion s'installant bientôt dans les esprits entre les dispositifs d'asservissement automatique ou *servo-moteur* et ce que l'on nomme l'intelligence artificielle, ou *cerveau-moteur* ! D'ailleurs, les années cinquante mériteraient une analyse historique poussée, dans la mesure où elles ont été les héritières directes de la stratégie militaro-industrielle menée contre l'Allemagne nazie. L'urgence provoquée par ce conflit mondial déclinant, la communauté scientifique autrefois réunie à Bletchley Park pour combattre l'hitlérisme en est venue à aborder des thèmes prospectifs sinon franchement utopiques, telle cette idée surannée depuis Descartes et surtout La Mettrie, d'identifier le cerveau de l'homme aux composants de l'ordinateur. Synthèse de la théorie de l'information, de la théorie des jeux, de la théorie du signal et de la neurobiologie, la cybernétique naissante va donc tenter de simuler l'organisation du vivant sur des MACHINES INTELLIGENTES, selon le titre de l'ouvrage d'Alan Turing paru en 1947. En fait, la combinaison de la cybernétique et des moyens de télécommunications *en temps réel* devait bientôt permettre de franchir le cap qui séparait encore la *logique* de l'infor-

mation de sa *logistique*. L'occasion en fut donnée à la fin des années cinquante avec le projet de défense anti-aérienne des États-Unis. Dans le but d'assurer la couverture radar de l'espace nord-américain, l'US-AIR-FORCE demanda au laboratoire Lincoln du MIT de créer une structure de recherche, afin d'établir au plus vite un système d'alerte avancée : le Réseau SAGE – Semi-Automatic-Ground-Environnement – ce laboratoire de Lexington qui développait déjà le WHIRLWIND, premier ordinateur fonctionnant en temps réel, s'attacha donc à la mise au point d'un réseau de défense du sol de l'Amérique, gigantesque toile d'araignée qui avait pour objectif d'assurer le contrôle de l'environnement d'un continent...

De nombreuses innovations technologiques furent réalisées lors de la mise en place effective de ce système d'alerte qui exploitait, pour la première fois, un réseau radar en temps réel : citons, par exemple, la notion de *temps partagé*, le couplage de l'ordinateur et du téléphone qui devait déboucher sur la TÉLÉMATIQUE, la simulation sur ordinateur et même l'ébauche de l'imagerie numérique ⁶... Le système SAGE inaugurant à sa façon l'entrée dans le monde de la réalité virtuelle, outre-monde rendu nécessaire par la vitesse de délivrance des armes nucléaires.

L'environnement *réel*, l'espace des villes et des campagnes, n'échappant plus à l'influence des réseaux électro-magnétiques, la possibilité de son

6. Philippe Breton, *Histoire de l'informatique*, La Découverte, 1987, p. 118.

renouvellement par un environnement *virtuel*, foncièrement cybernétique, devenait d'actualité, offrant même l'opportunité inouïe d'ajouter aux dimensions physiques de l'activité humaine, une dimension supplémentaire, mais simulée : le CYBER-ESPACE de l'ordinateur introduisant désormais une dimension « fractionnaire » aux côtés des dimensions « entières » de notre milieu coutumier.

Mais un autre aspect de cette mutation théorique mérite notre attention : c'est l'aspect *énergétique* de l'information. On se souvient que dès l'immédiat après-guerre, la MATIÈRE qui était jusque-là considérée sous l'angle de la MASSE et de l'ÉNERGIE se voit adjoindre, pour la compléter, la notion d'INFORMATION. Or, comme nous l'apprend la relativité, si les notions habituelles de masse et d'énergie sont distinctes mais équivalentes – $E = MC^2$ – il faut maintenant tenter d'appréhender les relations entre information et énergie.

Dès la décennie cinquante se pose donc la question de l'assimilation de « l'information » à de « l'énergie », une forme d'énergie encore inconnue des physiciens. Après l'énergie *en puissance* (potentielle) et l'énergie *en acte* (cinétique) surgit l'éventualité d'une énergie *en information* (cybernétique). Dans un premier temps, avec l'informatique de gestion, c'est l'aspect économie d'énergie qui prévaut comme facteur clé de la production industrielle, mais dans un second temps, avec l'émergence de *l'informatique de simulation* et l'essor des télécommunications qui favorise comme on sait la TÉLÉ-ACTION, l'information surgit comme énergie à part entière : énergie *en image et en*

son, énergie du tact et du contact à distance... Soudain, la téléopération, en économisant les déplacements physiques, s'avère un redoutable concurrent de l'énergie du transport. La mise en œuvre de la vitesse absolue des transmissions de signaux élimine celle, relative, de la circulation des produits, des personnes et des biens, permettant d'améliorer grandement, grâce aux divers asservissements, la régulation automatique d'un trafic, l'information se confondant soudain avec sa vitesse limite.

Cette fusion/confusion télématique de l'énergie et de l'information *live*, aboutira, pour finir, à l'équivalence parfaite de l'électronique et de l'informatique, comme si l'énergie électrique était subrepticement devenue *l'énergie informatique*.

Mais pour mieux comprendre ce véritable tour de magie, il faut revenir quelques années en arrière, en 1942, et au développement de la « méthode comportementale d'étude », préconisée par Norbert Wiener, Arturo Rosenblueth, un cardiologue, et Julian Bigelow, un jeune ingénieur : « Cette méthode consistait à privilégier dans l'étude de n'importe quel phénomène, naturel ou artificiel, son COMPORTEMENT, c'est-à-dire, en fait, les modifications que ce phénomène subit du fait de son rapport avec son environnement. Les mathématiques, depuis longtemps, avaient pour objet les RELATIONS entre certains phénomènes, mais la nouveauté de cette méthode comportementale consistait dans sa véritable universalité et son radicalisme : *il n'existait pas d'autre réalité que celle constituée par les relations entre les phénomènes*. Cette nouvelle méthode,

en privilégiant le regard sur le comportement des objets, indépendamment de la nature physique des organes qui les composent, rendait possible la comparaison entre n'importe quels " objets " et en particulier, entre l'homme et la machine. La distinction traditionnelle entre les êtres suivant qu'ils appartiennent au genre minéral, végétal, animal ou humain cédait ainsi la place à une comparaison qui était indifférente à la matière mais qui, en revanche, s'attachait à comparer la COMPLEXITÉ du comportement ⁷. »

Un des éléments essentiels de cette *complexité communicative*, étant, bien entendu, la notion de « rétro-action ». Pour mieux assimiler la convergence qui s'établit entre cette méthode comportementaliste et l'aspect énergétique supposé de la notion d'informatique, il faut se souvenir de la définition relativiste de la vitesse : « *La vitesse n'est pas un phénomène, c'est la relation entre les phénomènes.* » En rapprochant les deux définitions, on s'aperçoit qu'elles sont identiques et que, s'il n'existe pas d'autre « réalité » que celle des relations entre les phénomènes, *la réalité de l'information est tout entière contenue dans sa vitesse de propagation*, et donc, que l'INFORMATION (troisième dimension de la matière) n'est jamais que « *la désignation de l'état pris par un phénomène à un moment donné* ⁸ ». Autrement dit, son « relief », d'où l'usage désormais courant

7. *Histoire de l'informatique, op. cit.*, p. 129-130.

8. Jacques Arsac, *Les Machines à penser*, Le Seuil, 1987, p. 51.

des termes de « haute-définition » ou de « haute-résolution » en matière d'image et de son.

Le CYBER-ESPACE, ou plus exactement « l'espace-temps cybernétique », surgira de ce constat cher aux hommes de presse : l'information n'a de valeur que par la rapidité de sa délivrance, mieux, *la vitesse c'est l'information même !*

Une dernière remarque s'impose ici : c'est entre les centres de recherches de Bletchley Park en Grande-Bretagne et de Los Alamos aux États-Unis, que se sera joué le destin, pour ne pas dire le comportement, de cette fin de siècle. Les inventions conjointes de *la bombe* et de *l'ordinateur* auront en effet illustré à la perfection le mariage de déraison entre l'énergie et l'information. La révolution « micro-informatique » prolongeant aujourd'hui les dégâts occasionnés par les retombées néfastes de la révolution « macro-énergétique », on peut légitimement se demander, après la fin de la guerre froide et le déclin de la dissuasion *atomique*, quels seront demain les dégâts provoqués par les débuts d'une dissuasion *informatique* de la réalité sensible qui s'apparente de plus en plus à une véritable « industrialisation de la simulation » ?

« Quand elle aura appris à l'investir, la science réintroduira peu à peu ce qu'elle a d'abord écarté comme subjectif. Mais elle l'intégrera comme cas particulier des relations et des objets qui définissent pour elle le monde. *Alors le monde se fermera sur lui-même* et sauf par ce qui, en nous, pense et fait la science, par ce spectateur impartial qui nous

habite, nous serons devenus partie ou moment du Grand Objet⁹. »

Cette conception du monde comme GRAND OBJET dénoncée en 1959 par Maurice Merleau-Ponty comme une illusion d'optique de la foi perceptive, nous introduit à l'actualité de cette fin de millénaire.

On retrouve en effet, chez notre phénoménologue de la perception, l'idée partagée par Husserl que l'espace est limité au monde de l'expérience sensible et qu'au-delà, il n'y a plus d'espace digne de ce nom, mais seulement la démesure d'une « profondeur de temps » ; temps universel qui n'a rien de commun avec le vide du soi-disant « espace cosmique ». Or aujourd'hui avec l'INFORMATION comme dernière dimension de la matière-espace-temps, la tentation est grande pour les informaticiens d'identifier cette profondeur de temps sans aucun espace à de *l'information non plus restreinte mais généralisée*, autrement dit, à une INFORMATION-MONDE où physique et informatique se confondraient totalement.

La pollution des distances de la grandeur-nature du monde géophysique par la mise en œuvre de la vitesse absolue des ondes qui véhiculent l'information, complétant la pollution des substances de la nature – l'air, l'eau, la faune, la flore – on assisterait bientôt à la soudaine *pollution informationnelle* du monde propre et, finalement, de l'univers astrophysique lui-même ; le phénomène d'expansion caractérisée de l'Univers, cher aux adeptes du big-bang,

9. Maurice Merleau-Ponty, *Le Visible et l'Invisible*, Gallimard, p. 31.

s'abolissant tout à coup devant « l'évidence » du principe d'expansion généralisée de l'information ¹⁰ !

Dès lors, la désinformation ne s'attacherait plus seulement au maquillage des faits, elle s'attaquerait aussi au principe de réalité pour tenter d'introduire discrètement un nouveau type d'univers : un univers virtuel, forme ultime d'une déréalisation cosmique où l'attraction universelle à la Newton serait définitivement supplantée par l'asservissement cybernétique de la pensée. « C'est ainsi que le Grand Univers, un jour, s'use à néant », regrettait naguère Girardi...

Comment ne pas remarquer que ce règne prochain de la virtualité informatique a été rendu possible, voire nécessaire, par l'avènement tant espéré de la mondialisation ? Si le monde se referme sur lui-même et devient selon Merleau-Ponty un monde fini, la nécessité de son dépassement devient patente. Là où finalement, l'horizon profond des antipodes de notre planète est devenu un horizon apparent, plus exactement « trans-apparent » par le truchement des techniques audiovisuelles, surgit aussitôt l'urgence d'une autre limite, d'une nouvelle frontière, non plus géographique mais infographique ; l'image mentale des lointains dissimulés par la courbure du globe, cédant la place à l'imagerie instrumentale d'un ordinateur capable de générer un outre-monde virtuel, grâce à la vitesse de calcul de ses circuits intégrés.

10. Jacques Jaffelin, *Pour une théorie de l'information générale*, op. cit.

Écoutons Scott Fisher : « *On pourra bientôt réaliser des systèmes d'environnement virtuel portatifs. Les possibilités que laissent entrevoir les réalités virtuelles sont apparemment aussi illimitées que celles de la réalité : l'interface de l'environnement humain va peut-être peu à peu s'effacer au profit d'autres mondes* ¹¹. »

En fait, s'impose de nouveau un constat qui concerne le changement de vitesse de l'histoire : temps long, temps court, *temps réel*.

Fernand Braudel parlait, avec raison, d'une dimension énergétique de l'histoire, d'une accélération du temps... si le récit des chroniques historiques c'est effectivement de l'*information écrite*, c'est aussi de l'énergie et de la masse, celle de l'espèce vivante.

Les trois états de la matière sont donc à l'œuvre dans nos mémoires et nous ne comprendrons rien à ce qui arrive depuis quelques années si nous nous refusons à rapprocher ces deux états « énergétique » et « informationnel » du temps historique. Le temps qui change, c'est la vitesse qui se modifie et l'histoire qui change de lit et atteint, enfin, *une limite indépassable d'accélération*.

L'objet type du *XX^e* siècle qui s'achève n'est donc pas, comme le craignent les écologistes, la centrale nucléaire, mais l'accélérateur de particules. L'histoire n'est pas uniquement la géopolitique des peuples qui se sont succédé au cours des âges, c'est aussi la mise en œuvre de l'énergie disponible à

11. Scott Fisher, *Virtual Interface Environnements*, 1990, cité par Howard Reingold dans son livre.



chacune des périodes considérées – vitesse relative, métabolique puis mécanique hier, vitesse absolue aujourd'hui, avec l'essor des systèmes électromagnétiques.

Après les franchissements récents des murs du son et de la chaleur, notre époque est la première à atteindre, avec le *mur de la lumière*, sa limite d'accélération cosmologique. Ainsi, avec les découvertes conjointes de l'accélération du temps historique et de l'expansion de l'espace cosmique, nous découvrons enfin leur limite commune. Rien à voir ici, avec les arguments spécieux d'un Fukuyama, puisqu'il ne s'agit plus de la fin de l'histoire mais plus précisément de sa limite supérieure d'accélération ; le *mur du temps* se confondant avec celui de la vitesse-lumière. Comme l'exprimaient naguère des résistants chrétiens au totalitarisme : « L'histoire est un kaléidoscope de vertige. Le rythme haletant et forcené auquel se déroulent les événements depuis un quart de siècle, favorise la montée en puissance de l'oubli ¹². » D'où non seulement le « révisionnisme » ou le négationnisme de sinistre mémoire qui frappent de nullité les événements survenus depuis la seconde guerre mondiale, mais plus insidieusement encore, cette déréalisation informatique qui aboutit aujourd'hui à la défaite des faits, puisque l'information l'emporte désormais sur la réalité de l'événement.

Ayant permis d'atteindre le mur du TEMPO historique, la vitesse du calcul informatique débouche

12. François Bedarida, *La Politique nazie d'extermination*, Albin Michel, 1989, p. 328.

maintenant sur la possible « industrialisation » de l'oubli et du manque. Si, selon les physiciens, la vitesse de la lumière, à l'instar de celle de la gravitation universelle, est *une propriété du vide*, alors le manque est à son comble et l'éclairage indirect de la lumière de la vitesse s'apprête à modifier radicalement l'intelligence du temps comme de l'histoire. « J'ai la nostalgie de l'Univers, j'ai le mal de tous les pays... » constatait Paul Morand, le voyageur désabusé. Demain, si nous n'y prenons garde, nous aurons la nostalgie non seulement de l'histoire et de sa géographie, mais encore le mal de l'espace et des temps perdus.

« Demain, apprendre l'espace sera aussi utile qu'apprendre à conduire une voiture », déclarait Werner von Braun, à la fin de cette décennie soixante qui avait vu le débarquement de l'homme sur la Lune... Il n'y a pas, je crois, de meilleure explication de cet art cybernétique qui débouche, après l'art cinétique, sur les procédures dites de la réalité virtuelle.

Piloter l'espace, le CYBER-ESPACE, comme on pilotait naguère un véhicule automobile, voilà bien la grande mutation esthétique des techniques de l'INFORMATION. Transférer à l'environnement proche le contrôle qui s'exerçait jusqu'à présent sur « l'objet », l'engin du déplacement, et ceci grâce à l'acquisition d'une dimension « fractale », non plus de l'espace mais du temps ; d'un *temps réel* qui permet désormais de virtualiser la proximité d'un individu, à l'aide d'une procédure d'asservissement de ses

mouvements, voilà bien l'utilisation la plus stupéfiante de l'interactivité.

De fait, l'innovation récente du « costume de données » capable de générer autour de nous un espace de substitution, *un environnement virtuel portatif*, inaugure la future révélation d'une « psycho-géographie » qui devra tout à l'énergie cybernétique, complétant désormais les énergies cinétiques et potentielles.

Écoutons Jaron Lanier, l'un des promoteurs de cet immatériel survêtement : « Au tournant du siècle, lorsque la réalité virtuelle sera largement diffusée, elle ne sera pas considérée comme un moyen d'appréhension de la réalité physique, mais plutôt *comme une réalité supplémentaire*. La réalité virtuelle nous ouvre *un nouveau continent* ¹³. »

Tenu de se situer par-delà les écrans disparus, dans un monde artificiel peuplé de signaux impératifs, l'homme de demain ne devrait plus échapper bien longtemps à un contrôle d'environnement qui le suivra pas à pas, à la manière d'un missile poursuivi par la défense adverse...

Non seulement un tel individu *dépossédé de son ombre* n'aura plus la liberté de se faire une quelconque imagerie mentale, mais le paysage, la contrée de l'imagerie instrumentale qui l'enveloppera de toutes parts, illustrera les soupçons d'un Artaud, à propos du mouvement d'André Breton : « *Le surréalisme fut cet espoir virtuel insaisissable et probablement aussi trompeur qu'un autre*, mais qui

13. Jaron Lanier, *Virtual Reality at Texpo*, 1989.

vous pousse malgré tout à tenter une dernière chance, à s'accrocher à n'importe quels fantômes pour peu qu'ils réussissent à tromper légèrement l'esprit ¹⁴. »

Asservi au-delà de l'imaginable, le « nouvel homme-machine » concrétise, il est vrai, les ruptures inaugurées par le futurisme, le cubisme ou le surréalisme, mais il s'agit moins désormais de dissocier les apparences objectives de la réalité, de l'interprétation subjective de l'artiste, que de rompre l'unité de perception de l'homme et de réaliser de manière AUTOMATIQUE cette fois, la permanence d'un trouble de la proprioception qui affectera durablement son rapport au réel.

Écoutons Éric Gullichsen, un des laudateurs de ce monde fantomatique : « Dans le CYBER-ESPACE, *il n'est nul besoin de s'encombrer d'un corps comme celui que nous possédons dans l'univers physique. Ce conditionnement à un corps unique et immuable tombera et fera place à la notion de corps " interchangeable "* ¹⁵. »

Entendant cela, on pourrait même se demander si nous ne sommes pas à la veille d'assister à la sélection, non plus « naturelle » mais « artificielle », de l'imagerie oculaire de l'homme : l'image ERECTUS de l'optique (graphique) cédant sa primauté à l'image SAPIENS de l'électro-optique (infographique) autrement dit, à la brutale supériorité de

14. Pierre Daix, *La Vie quotidienne des surréalistes*, Hachette, 1992.

15. Howard Rheingold, *La Réalité virtuelle*, Dunod, 1993, p. 205.

l'image de synthèse sur celle de l'œil nu ¹⁶, la recherche d'une haute résolution audiovisuelle ne s'expliquant finalement que par *la volonté sans cesse répétée d'altérer définitivement le rapport du réel au virtuel*, apportant ainsi une tardive confirmation au constat désespéré d'un Antonin Artaud sur l'immédiat après-guerre : « Ce qui définit la vie immonde où nous vivons c'est qu'on nous a distillé à tous nos perceptions, nos impressions et que nous ne les vivons plus qu'au compte-gouttes, *respirant l'air des paysages par le dessus et le rebord* ¹⁷. »

Quelque chose se dilate, c'est certain, mais ce n'est plus la grenouille de la fable ou la prétendue sphère d'expansion d'un cosmos au devenir incertain, *c'est le globe oculaire d'un œil qui englobe entièrement le corps de l'homme*. Brisant l'unité de l'être, les dimensions fractionnaires de l'espace cybernétique permettent de transférer à un impalpable DOUBLE, le contenu de nos sensations, supprimant avec la distinction dedans/dehors, le *hic* et *nunc* de l'action immédiate.

Nous retrouvons ici l'une des intuitions majeures de Karl Popper, développée dans l'ouvrage intitulé *Un Univers de propension*, étude sur la causalité et l'évolution... Souvenons-nous d'ailleurs que l'auteur a toujours inscrit son système de pensée dans la perspective cybernétique, lui qui déclarait : « Nous apprenons par essai et réfutation, c'est-à-dire, par *rétroaction*. » Dans ce dernier essai Popper présente le « propensionnisme » comme un dynamisme géné-

16. Paul Virilio, *Attention les yeux*, Elster Verlag, 1992.

17. Antonin Artaud, *Lettre à Henri Parisot*, 1945.

ralisé : « La tendance des moyennes statistiques à demeurer stables, si les conditions le sont aussi, constitue l'une des caractéristiques les plus remarquables de notre Univers. On ne peut en rendre compte, semble-t-il, que par la *théorie propensionniste*, autrement dit l'idée selon laquelle il existe des possibilités pondérées qui sont *plus que de simples possibilités*. Ce sont des tendances ou propensions à se réaliser elles-mêmes, inhérentes à des degrés divers, à toutes possibilités, *elles sont comme des forces qui garantissent la stabilité des fréquences* ¹⁸. »

Selon cette thèse, la tendance statistique s'actualise, devient une FORCE, un champ de force, avec lequel il nous faudra bientôt compter. Écoutons la suite : « On suppose que les propensions ne sont pas de simples possibilités mais *qu'elles ont une réalité physique*. Elles sont aussi réelles que des forces ou des champs de force et vice versa : les forces sont des propensions à mettre des corps en mouvement, à accélérer, et les champs de force sont des propensions distribuées sur une région donnée de l'espace, et qui peuvent changer de manière continue sur cette région. *Les champs de force sont des champs de propension, ils sont réels, ils existent* ¹⁹. »

On le comprend aisément, l'introduction par l'auteur du concept de « propension statistique » équivaut à une nouvelle généralisation de l'idée de

18. Karl Popper, *Un Univers de propension*, éd. de l'Éclat, 1992.

19. *Ibid.*

« force » (de dynamisme) qui doit tout à la logique mathématique issue des recherches de la décennie quarante. Par là même, cette démarche indéterministe nous introduit aux hypothèses de la réalité virtuelle. Toujours dans le même ouvrage qui date de 1988, Karl Popper poursuit : « Les propensions, comme les forces d'attraction newtoniennes, sont invisibles, mais, comme ces dernières, elles peuvent agir : elles sont effectives (actuelles), elles sont réelles. *Nous voici donc amenés à attribuer une sorte de réalité à de pures possibilités, à des possibilités "pondérées"*. Une telle conception nous autorise à voir sous un nouveau jour les processus qui constituent notre univers. Le monde n'est pas une MACHINE CAUSALE : on peut le considérer maintenant comme un univers de propension, *un processus de déploiement de possibilités en voie d'actualisation* ²⁰. »

Une telle vision s'apparente, bien évidemment, à la « dilatation » évoquée précédemment, mais il ne s'agit plus du big-bang, mais plutôt de la déflagration d'une sorte de BOMBE LOGIQUE qui détruit le monde de l'astrophysique théorique, en introduisant le virus d'une conception probabiliste de la réalité, pas très éloignée des perspectives offertes par le développement récent d'une *théorie de l'information générale* ²¹.

Avec Karl Popper, l'espace des possibles s'accroît. Les propensions sont des propriétés de la situation physique globale. Non seulement l'avenir

20. *Ibid.*

21. Jacques Jaffelin, *op. cit.*

serait ouvert, mais l'Univers serait ouvertement *irrésolu*.

En guise de conclusion, notre auteur précise encore :

« La théorie des propensions nous permet de travailler *dans le cadre d'une interprétation objective des probabilités*, indépendamment du fait que nous ne connaissons pas le FUTUR, celui-ci est objectivement non encore fixé, *il est ouvert, objectivement ouvert*. Seul le PASSÉ est fixé : il a été actualisé et, de ce fait, a disparu. *Le PRÉSENT peut être dès lors décrit comme le procès continu d'actualisation des propensions* ²². »

Si maintenant nous remplaçons le beau mot de « propension » par celui plus mathématique de *tendance statistique*, voire de simple « moyenne », le fameux univers ouvert de Karl Popper n'est déjà plus que le produit d'un moteur caché : *un moteur d'inférence logique*, nouveau *deus ex machina* analogue à celui des « systèmes-expert » de l'informatique de la cinquième génération ! De même, *le temps présent* ne peut plus être correctement décrit comme le CONTINUUM D'ACTUALISATION des tendances lourdes de l'Histoire, mais plutôt comme l'avènement discret d'un *temps réel* qui ne serait lui-même que la conséquence d'une sorte de statistique générale de l'évolution historique, notre *réalité présente* n'était jamais qu'un effet de réel, ou plus exactement, qu'une illusion de synthèse !

22. *Un Univers de propension, op. cit.*

« *Le CYBER-ESPACE est le résultat d'un travail coopératif entre le moteur de réalité informatique du laboratoire et le moteur de réalité du cerveau* ²³. » Ainsi défini, le présent-vivant cher aux philosophes n'est plus guère qu'un CINÉMA-VIVANT.

Après avoir motorisé la voiture hippomobile à l'aide de l'énergie de synthèse du moteur à explosion, lors de la révolution des transports, voilà que la révolution des transmissions s'apprête à *motoriser la réalité de l'espace*, grâce à l'imagerie de synthèse du moteur de l'ordinateur ; la foi perceptive se laissant, semble-t-il, abuser par le générateur de virtualité. Rendue dynamique par l'artifice de la vitesse d'un calcul, *la perspective de l'espace réel* des peintres du Quattrocento cède alors la place à la *perspective du temps réel* des informaticiens du Novecento, illustrant les écrits surréalistes des années trente : « Un jour, la science tuera le voyage en faisant venir à nous le pays qu'on voulait visiter. C'est le pays qui nous visitera comme une foule visite quelque bête en cage, puis le pays repartira confus de s'être dérangé pour si peu ²⁴. »

Si, désormais, l'invalidé équipé de prothèses, pour contrôler son milieu sans se déplacer, est devenu le précurseur du valide *suréquipé* de télécommandes en tous genres, ce dernier tente à son tour *de faire venir à lui l'horizon d'un environnement RÉTROACTIF*, comme on siffle son chien. Pour lui désormais, l'avance mobile de l'être n'est plus faite du recul immobile des choses sous ses yeux. C'est l'inverse

23. *La Réalité virtuelle*, p. 138.

24. Saint-Pol Roux, *Vitesse*, Rougerie, 1973, p. 42.

qui se produit : l'avance mobile des choses qui l'entourent est faite du recul immobile d'un être asservi, à l'exemple d'un écureuil dans sa cage...

Victime du décor, le CYBERNAUTE est devenu la proie d'une illusion synthétique moins visuelle que virtuelle, où la pensée visuelle chère à Rudolph Arnheim cède devant les méfaits d'une pensée virtuelle, fruit d'une imagerie qui doit tout à l'asservissement d'un individu soumis aux mirages d'une *idéographie cybernétique* ; le nouvel impérialisme de la pensée instrumentale découvrant brusquement, avec son « territoire », son IMPERIUM PSCHO-GÉOGRAPHIQUE.

Il est d'ailleurs révélateur d'observer le rôle joué par la NASA, depuis plus de dix ans, dans l'essor des technologies de la virtualité. Après ses nombreux déboires dans la conquête de l'*espace réel*, l'agence spatiale américaine en est venue à investir des sommes importantes dans la recherche d'instruments susceptibles de lui assurer demain *la conquête de l'absence d'étendue de l'espace virtuel*.

En effet, si d'une part, la construction des futures stations orbitales nécessitait déjà l'amélioration des outils de la TÉLÉ-ROBOTIQUE, la conception même des sondes spatiales exigeait d'autre part la mise au point des technologies nouvelles de la TÉLÉ-PRÉSENCE. Pour ce faire, la NASA se tourna vers les anciens de l'équipe réunie au MIT par Nicholas Négroponte, au début des années soixante-dix et, en particulier, vers Scott Fisher. Mais en fin de compte, il s'agissait surtout d'assurer les préparatifs d'un même exode, *hors de la terre et de sa réalité concrète*. La « déréalisation » médiatique de l'au-

diovisuel ne se satisfaisant manifestement plus du seul maquillage de notre vie quotidienne, il s'agissait pour les informaticiens de préparer, dès maintenant, l'abandon des supports matériels de l'expérience immédiate, pour nous exiler demain, dans l'immatérialité d'un nouvel outre-monde ; *le but recherché étant de le coloniser, en déportant au siècle prochain des populations entières de consommateurs, vers le vide d'un horizon sans horizon.*

D'ailleurs, cette collusion entre les deux absences d'espace de la cybernétique et de l'astrophysique devait encore être accélérée par le rôle joué par les sondes spatiales, dans l'imaginaire des astronomes. Sceptiques sur l'utilité des « missions humaines » dans l'espace sidéral, ces scientifiques devaient bientôt soutenir l'idée que seul l'envoi de « robots télécommandés » était rationnel et plus économique.

Chacun s'accordant à penser que la TÉLÉ-EXPLO-
RATION l'emporterait prochainement sur les vols habités, les responsables de la NASA en vinrent à envisager d'utiliser le flux d'images envoyé par les sondes, pour alimenter des ordinateurs et permettre ainsi aux savants d'explorer *virtuellement* la galaxie.

C'est ici qu'intervient, à la fin des années quatre-vingt, le JET PROPULSION LABORATORY de Pasadena, avec la réalisation du film expérimental : *Mars the Movie*. Utilisant les données fournies par les sondes Viking comme base d'un modèle astronautique de *navigation virtuelle*, Kevin Hussey réalisa une vidéo qui préfigurait l'exploration de la planète rouge, dans le but avoué d'inciter les responsables du programme spatial américain à s'engager résolument dans la voie d'un abandon de

l'idée même du vol habité, au profit de pratiques moins onéreuses *d'exploration planétaire virtuelle* des données visuelles envoyées par les sondes spatiales ²⁵.

Ainsi, quatre siècles après l'invention du télescope de Galilée et grâce aux prouesses de la télé-astronautique, *l'astronaute voyagera en chambre*, appelant à lui des astres moins soumis aux effets de l'attraction gravitationnelle, qu'à ceux du générateur de réalité.

La numérisation de l'imagerie cosmique intégralement réalisée au siècle prochain par les informaticiens, les cybernautes pourront alors, comme de simples téléspectateurs, *voyager dans leur fauteuil*, à la découverte d'un univers de substitution surgi de l'énergie de l'information : le big-bang, produit des calculs d'un Edwin Hubble, sur la vitesse apparente de l'expansion universelle cédant soudain sa primauté scientifique à la vitesse (transparente) de l'expansion infinie des calculs de l'ordinateur ! On comprend mieux ainsi l'objectif du lancement à l'automne 1992, de la sonde MARS OBSERVER dont la mission, on s'en souvient, était de dresser une cartographie complète de cette planète, en vue de sa future colonisation. Mais ce qui apparaît moins, c'est la nature de cette « colonisation ». Loin de préparer une mission habitée pour un hypothétique débarquement de l'homme sur Mars, au XXI^e siècle, le relevé topographique du sol martien était destiné à *rendre immédiatement pos-*

25. *La Réalité virtuelle*, p. 161.

sible son exploration virtuelle. D'où la grande déception des ingénieurs du centre de contrôle du *Jet Propulsion Laboratory* assis devant leurs consoles, lors de la brusque disparition des signaux émis par la sonde, à la fin de l'été 1993.

En guise de conclusion à cet épisode, un simple avertissement : si le modèle du programme de cotation automatique des actions de la Bourse de Wall Street – le *program trading* – devait s'appliquer demain aux disciplines scientifiques, la « dérégulation » ne concernerait plus seulement les produits financiers de l'économie de marché, mais la production d'une rationalité devenue *meta-scientifique* soumise, elle aussi, à la loi cybernétique de la rétroaction et l'on pourrait dès lors s'attendre à la faillite, au *krach* de cette raison instrumentale naguère dénoncée par Joseph Weizenbaum ²⁶.

Un dernier constat : si la mondialisation rapide des échanges implique, comme on l'a vu, la virtualisation des diverses représentations stratégiques, économiques et scientifiques, un redoutable problème se pose : celui de *la localisation physique précise de l'objet virtuel*.

En effet, avec la confusion qui s'installe désormais entre *l'espace réel* de l'action et *l'espace virtuel* de la rétroaction, commence la mise en impasse de tout *positionnement* et donc, la crise de toute prévision de position...

La « délocalisation » entraînant à son tour une incertitude sur le lieu de l'action effective, le *pré-*

26. Joseph Weizenbaum, « Puissance de l'ordinateur et raison de l'homme », éd. d'Informatique, Paris, 1981.

positionnement devient impossible, remettant de ce fait en question le principe de *l'anticipation*. Le OU ? abandonnant sa priorité sur le QUAND ? et le COMMENT ? il reste un doute, moins sur l'efficace vraisemblance de la « réalité virtuelle » que sur la nature de sa localisation, et donc, sur les possibilités mêmes du contrôle de l'environnement virtuel.

Une anecdote pour illustrer cet *état des lieux* d'un monde désormais vécu en temps réel : depuis peu, on commercialise aux États-Unis un nouveau type de montre, non plus pour connaître *l'heure*, mais pour connaître le *lieu* où l'on demeure. Dénommé GPS – acronyme de *Global Positionning System* – cet objet d'usage courant constitue, probablement, l'événement majeur de notre décennie, en matière de mondialisation de la localisation.

Capable de mesurer l'infime différence de vitesse de réception des signaux émis par deux des quatre satellites mis en orbite par les Américains, le GPS détrône maintenant le SEXTANT, en donnant instantanément leur position aux pilotes ou aux navigateurs qui l'interrogent, et ceci, avec une précision de l'ordre d'une vingtaine de mètres qui devrait être, d'ici la fin du siècle, réduite à moins de cinquante centimètres. Voilà pour les performances de cet objet hautement symbolique de l'importance du positionnement dans le monde, des réseaux cybernétiques.

Mais ce qu'on omet généralement de dire dans la publicité qui vante ce produit récemment acquis par la plupart des compagnies aériennes civiles et même, par l'armée de l'air de nombreux pays, c'est qu'en cas de conflit déclaré avec les États-Unis, le

L'art du moteur

Pentagone s'arroe automatiquement le droit de dénaturer ce « service public », en faussant les indications de proximité, afin de garantir la supériorité opérationnelle de ses forces armées !

Août 1993

Table des matières

Le complexe des médias.....	11
Un coup d'État informationnel	37
L'effet de rapetissement.....	53
Un art terminal	85
Victimes du décor	105
Du surhomme à l'homme surexcité	129
L'art du moteur.....	169

CET OUVRAGE A ÉTÉ COMPOSÉ
ET ACHEVÉ D'IMPRIMER POUR
LE COMPTE DES ÉDITIONS GALILÉE
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH
À MAYENNE EN OCTOBRE 1993
NUMÉRO D'IMPRESSION : 34982
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 1993
NUMÉRO D'ÉDITION : 437